

Elsa

ou La reine blanche

1914

Les guerres balkaniques de 1912 ont démantelé l'Empire ottoman. La Serbie devenue une grande puissance, menace l'Autriche-Hongrie et crée un climat de tension exacerbé par le pangermanisme et le panslavisme

L'empereur d'Autriche-Hongrie envoie l'archiduc François-Ferdinand et son épouse le 28 juin 1914 en Bosnie pour une visite officielle le jour de la fête religieuse Vidovdan

Un jeune anarchiste musulman serbo-croate, Princip, armé par la Main Noire, une société secrète serbe, tira deux fois au passage du carrosse de l'Empereur sur le pont latin de Sarajevo: la première balle traversa le bord de la voiture et atteignit la duchesse Sophie de Hohenberg à l'abdomen. La seconde balle atteignit l'archiduc dans le cou. Tous deux furent conduits à la résidence du gouverneur, où ils moururent de leurs blessures quinze minutes plus tard.

François Ferdinand mort, la succession revient à Charles 1^o qui avait épousé Zita en 1911 à l'âge de 19 ans.

Zita devint l'impératrice d'AUTRICHE-HONGRIE de

1916 à 1918. Zita de Bourbon Parme est la petite fille de Adelaïde de Lowenstein Wertheim Rosenberg que Michel 1^o du Portugal épouse en 1851. Elle a donc du sang juif par sa mère . Elle poursuit la dynastie des Bragance , son grand père, et celle des Bourbon Parme , son père.

1948

Après le vote du plan de partage de la Palestine, le 29 novembre 1947 l'ONU mit fin au mandat britannique. Est né le nouvel État situé sur la côte orientale de la mer Méditerranée au Proche-Orient. : ISRAEL

Son indépendance a été proclamée le 14 mai 1948., dans un cri mondial d'espoir de millions de juifs, de pouvoir échapper enfin du tragique camp soviétique d'Europe, et ceux d'Afrique, laissant derrière eux les parents et amis qui y ont été massacrés.

2015

Elsa soulève le drap et avec précaution s'assied sur le lit, passe une main dans sa chevelure, se frotte les paupières puis étire ses deux bras en enfilant ses pieds dans des mules. Debout, elle se glisse hors de la chambre et ferme doucement la porte derrière elle avec précaution pour ne pas réveiller Jean qui dort encore. Dans la cuisine elle branche la machine à café et jette un oeil dehors par la fenêtre vers le quartier de la *Californie* qui domine Cannes de son imposante et verdoyante colline, les villas blotties dans la pénombre des pins maritimes ; elle scrute le temps qu'il fait. Quelques nuages, tels un voilage arachnéen, estompent le flamboyant éclat du soleil levant ; c'est la promesse d'une belle journée. Nous sommes début Mai et la météo a annoncé pour Cannes un mistral de plus de soixante kilomètres heure ; pour l'appartement du dernier étage de l'immeuble qu'ils habitent, le

souffle sera très fort ; il faut refermer les stores déployés la veille au soir pour le dîner sur la terrasse, face à la mer, au soleil couchant.

La machine à café siffle : le jus est prêt et chaud. Le fumet réveille ses sens et lui procure cette sensation bienfaisante, cette vitalité que sans lui, elle ne recouvre pas facilement. Plus qu'une habitude, un besoin.

Quelques ablutions dans la salle de bain lui permet d'être disposé et tout en conservant son pyjama, elle retourne préparer un petit déjeuner qu'elle s'est toujours efforcée de rendre agréable et copieux pour eux deux, car aussi bien Jean qu'elle-même n'auront pas le temps de déjeuner à midi, pressés comme ils le sont tous les deux par leur activité respective.

L'effluve du café se répand dans toute la maison jusqu'à titiller les narines de Jean qui se réveille. Il se lève en slip et rejoint Elsa qu'il enlace et embrasse dans le cou :

– Bien dormi ? dit-il d'une voix enrouée.

– Bien bien et toi ?

– Moyen, ce voyage à préparer me turlupine. J'ai dû m'endormir très tard. Mais bon, ça ira !

– Quand pars-tu ?

– Demain matin, par le vol de 6 H 30 sur Paris puis direct sur Tel Aviv. Je rentre d'ici quatre jours mais je suis sur la liste d'attente du vol retour sur Nice alors je t'appellerai pour te confirmer mon heure exacte d'arrivée.

Il étire ses bras tout en baillant mais il se sent en forme et toutes les idées de la veille lui reviennent clairement à l'esprit. Il sait que la journée sera longue et difficile mais il l'aborde avec optimisme et détermination.

– Sans problème, mon chéri.

– Et toi, toujours ton projet de voyage en Afrique ? Où est-ce déjà ?

– Au Sénégal. Saïnsoutou à la frontière avec le Mali. J'attends de mon correspondant une réponse précise avant de préparer mon voyage. Je peux partir aussi bien demain que dans trois jours. Ce qui fait que je ne suis pas sûre d'être ici pour ton retour.

– Je me débrouillerai. Et tu crois que ça va marcher la vente de ces articles de décoration faits là-bas ?

– Oui bien sûr, je les ai éprouvés et cela plaît. Bon, ce n'est pas l'affaire du siècle mais je réalise un bénéfice correcte et c'est à un prix de vente abordable, j'en profite !

Elle a volontairement occulté le motif principal de son déplacement.

Même à son mari. Il devait rester secret car cela touche à son intimité

profonde, ne voulant pas tirer gloriole de succès de l'entreprise qu'elle avait déjà entamée mais pour laquelle elle allait s'engager corps et âme et avec la force nécessaire à son aboutissement.



Tout en s'habillant, Elsa repense à ce mariage avec Jean il y a deux ans maintenant. Elle a longtemps hésité car son premier mariage avec Hakim a été un fiasco et elle a longtemps ressenti l'amertume d'un divorce. Pourtant avec cet homme d'alors, bâti en hercule qui suivait avec elle les mêmes cours aux beaux arts à Tel Aviv, elle espérait créer un couple exemplaire, contre l'avis de tous ses proches,. Tout les rapprochait et tout les éloignait. Elle juive Israélienne convertie récemment au protestantisme, lui, Hakim, Israélien de parents Palestiniens, musulmans. Leur pratique religieuse respective restait discrète mais ce qui les a désunis sont les événements qui ont pris une tournure dramatique, l'influence de fréquentations nouvelles de son mari avec des islamistes fonfamentalistes. Tout a éclaté. Malgré la culture qui les a unit, l'usage des langues entre eux, parlant ensemble aussi bien l'Hébreu que l'Arabe, le Français que l'Anglais qu'ils possèdent les unes et les autres couramment, leurs différences ont déclenché des situations explosives. La désunion devint fatale tant l'incompréhension mutuelle était patente.

Comme elle est heureuse maintenant, avec Jean, d'avoir su stabiliser une nouvelle union avec lui ; Jean est de confession juive mais il a l'esprit large, tolérant. Ils se sont rencontrés lors d'une conférence que Jean a tenu sur l'influence et la contribution de l'art dans le rapprochement et la compréhension des peuples. Pour un physicien, sa grande culture témoigne de son éclectisme. Influent ingénieur au sein d'un groupe technologique international *Techleo*, il a été nommé à Cannes, base de la création des projets. Elsa a suivi et leur mariage fut célébré à l'île de Santorin, en Grèce. Heureux choix.



Jean Altmann est soucieux car le projet qu'il prépare est secret et sa présentation aux autorités militaires israéliennes exige de lui une parfaite maîtrise de son sujet. Ce matin il doit examiner avec son

patron la synthèse qu'il a minutieusement édifiée et doit ensuite apprendre par coeur les détails d'un système de mise à feu et les détails électroniques et informatiques pour assurer une trajectoire parfaite de la fusée dont il devra expliquer les particularités et le fonctionnement précis à ses interlocuteurs. Il sait qu'il ne doit pas se planter car le service de renseignement de la firme lui a appris que les israéliens ont déjà reçu des plans et un devis d'une société japonaise mais son projet devrait être supérieur en précision et d'un degré de réussite prééminent. Il se sent en forme ce matin malgré le peu qu'il ait dormi, exhorté qu'il est par ses sens aiguisés à l'extrême.

Il prend la petite de leurs deux autos pour se rendre au bureau et roulant doucement, il savoure le trajet au bord de mer qu'il doit emprunter pour se rendre au siège de sa société. Le vent s'est levé et l'écume de la mer ponctue sa surface de moutons blancs ; les vaguelettes se dirigeant vers l'Est sous l'effet du mistral, impriment à cette masse d'eau un mouvement tel un courant d'une rivière. Il ne fait pas encore bon de se baigner même si son envie le taraude, jamais rassasié de sport. Il apprécie les tons noirâtres des montagnes de l'Estérel qui se détachent avec netteté sur la vaste étendue d'eau bleue foncée contrastant avec l'azur clair et limpide du ciel ; c'est bien le signe d'un vent puissant qui avait d'abord dégagé les quelques traces de brume dues à l'évaporation d'humidité du sol, puis balayé avec violence toutes les poussières latentes en suspension dans l'atmosphère. Jean savoure cette netteté ambiante car cela correspond à son soin permanent de faire place nette autour de lui.

Son caractère trempé est connu dans la boîte pour vouloir imposer aux gens qui l'entourent, dans son activité, l'empreinte spéciale de sa personnalité, et faire accepter les remarquables qualités qu'il s'est escrimé à faire reconnaître : la perfection de ses travaux et sa supériorité intellectuelle. Une haute estime de lui, l'ambition de se hisser au sommet et la volonté de parfaire l'oeuvre qui lui a été demandée de chercher et de créer.

Jean sait apprécier son entourage mais peu de personne ne lui inspire beaucoup d'intérêt même s'il sait que les hommes se blessent de l'indifférence qu'il leur voue. Il se réfugie bien souvent dans lui même et trouve un plaisir grandissant depuis quelque temps dans la compagnie d'André, un scientifique génial qui a su lui montrer une évidente sincérité . Arrivé à destination, sa journée de travail commence, concentré dans le rôle prépondérant qui l'attend.

Il est tout d'abord reçu par Desroches, le patron, pour de premières explications administratives.

En voyant l'empâtement de cet homme de 55 ans, son aîné de plus de 15 ans, il savoure l'allure svelte qu'il sait avoir et pour laquelle il ne ménage pas ses efforts sportifs afin de la conserver. Sa taille supérieure à la moyenne, son look d'athlète au visage carré surmonté d'une coiffure courte à la limite de la brosse lui confère une allure de jeune homme indestructible et c'est ce qu'il ressent. Son regard intelligent et expressif impressionne ses interlocuteurs et il le sait. Il en tire avantage et ne cache pas son entregent. Elsa est consciente de ses qualités, lui a crûment dit, un jour, qu'il n'est qu'un homme avec ses faiblesses. Il sait qu'Elsa est à son niveau et n'est pas dupe ; il peut se laisser aller avec elle mais il ne doit pas faiblir avec autrui et rester vigilant car la jalousie sévit au moindre accroc. Sans attendre qu'il lui soit proposé, il s'assied en croisant les jambes, à l'aise, face à Desroches qui distille ses recommandations de prudence tant au niveau de sa propre personne, on ne sait pas encore ce que la concurrence pourrait insidieusement s'apprêter à entreprendre, qu'à celle d'une présentation technique du nouvel engin : n'en pas trop dire pour émouvoir, et suffisamment pour enlever la faveur du client. Mais on ne discute pas un quelconque marchandage. Ce sera à prendre ou à laisser.

§

Elsa Altmann a mis son tailleur classique beige, un foulard rouge d'un ton identique à ses rouges à lèvres et à ongles et descend la petite route à pied qui la mène en dix minutes au centre de Cannes, près de la poste centrale rue Bivouac Napoléon. Sa coiffure plaquée, ses cheveux de jais réunis en un chignon, ont tendance à affiner la forme oblongue de son visage et à brider ses yeux noisette. Ses débuts dans le mannequinat alors qu'elle préparait une licence d'histoire qui lui coûtait cher, sa démarche souple et son déhanchement gracieux ne manquent pas de faire tourner les têtes à son passage, des hommes mais surtout des femmes. Une femme élégante, grande et distinguée n'est pas monnaie courante de nos jours, même à Cannes où pourtant une flopée de riches roturières divorcées et d'épouses de magnats étrangers y séjournent à longueur d'année pour échapper à l'insécurité de leurs contrées d'origine.

Mais elle se sait une femme racée car elle a toujours ressentie en elle ce don d'inspiration supérieure, cette prédestination d'un pouvoir protecteur ,

l'émanation d'une haute lignée, sans le savoir ; cependant sa fierté intérieure ne vient pas entacher l'expression modeste qu'on lui connaît, sa capacité à s'adapter à ses interlocuteurs en se mettant à leur portée, et cela avec une grâce toute naturelle. Elle vient d'avoir 33 ans.

Elle ouvre la porte de son magasin de décoration et avant de pénétrer jette un coup d'oeil exercé sur la petite vitrine présentant les principaux articles en vente afin de susciter au mieux l'envie du passant pour regarder et entrer dans son magasin afin de quémander un conseil de décoration intérieure, acheter un tissu pour rideaux ou une lampe originale, ou mieux, ce qu'elle préfère, se rendre dans l'appartement ou la villa d'un étranger résident pour prodiguer des conseils et refaire la décoration complète. Elle ferme son magasin à midi et ne rouvre qu'à 15 Heures et pendant ce temps elle se rend d'un pas alerte vers celui qu'elle fréquente depuis plus d'un an maintenant et qui lui a permis de se rendre à plusieurs reprises en Afrique, au Sénégal.

Elle rentre par une petite porte dérobée sur le coté donnant dans une impasse de la rue Georges Clemenceau et monte quelques marches d'un escalier menant à un bureau-appartement.

Elle sonne et la porte en s'ouvrant laisse découvrir le visage souriant de l'homme qui tend une main franche et la tire légèrement vers l'intérieur pour montrer sa hâte de la recevoir et aussi de ne pas la laisser être remarquée par une tierce personne qui aurait pu la suivre.

L'homme a une soixantaine d'années, les traits burinés, bel homme au corps bien bâti mais que la passivité a épaissi durant une longue période de temps. Son regard pétillant peut devenir doucereux et caressant, il tranche sur son attitude posée, aux gestes lents et réfléchis. D'épais verres sur une monture discrète semble peser sur son nez épaté et cacher ses yeux légèrement en amande. Son origine est complexe et Elsa n'a jamais voulu rentrer dans cette intimité qui lui aurait peut-être expliqué qui sont ses parents, car il y a de l'Afro-asiatique dans son ascendance.

Le Père Lemarque, Elsa n'en connaît pas plus de son identité, est le pasteur de cette église évangélique.

Ils restent muets jusqu'à ce qu'ils se soient installés de chaque coté de son bureau dans cette salle à l'aménagement spartiate. Le strict essentiel de sièges, table de bureau et meubles de rangement au style incertain et ordinaire tranche avec la modernité d'un ordinateur de bureau. Celui-ci plastronne fièrement, imposant la puissance de la technique moderne que lui, le pasteur reconnaît être si utile en permettant d'accéder par quelques

clics à une foultitude de connaissances.

Il ferme l'appareil afin de se consacrer entièrement à la conversation qu'il souhaite avoir avec Elsa, anxieuse de ce qu'il peut avoir à lui apprendre de nouveau, car son regard, les yeux écarquillés lui laissent deviner l'impatience qu'elle manifeste de connaître l'information qu'il doit lui transmettre ; il se cale bien dans son fauteuil puis, son corps en avant, il allonge les deux bras posés sur le bureau comme s'il voulait entremêler ses mains avec les siennes afin de communier, position qu'il affecte particulièrement pour être à son aise et se sentir au plus prêt d'elle. Elle garde ses deux bras croisés, impatiente, presque sur ses gardes.

– Ma chère Elsa, le moment est venu d'agir avec célérité à Saïnsoutou.

Tout y est en place, notre correspondant est prêt. Votre présence là-bas est maintenant souhaitée. Et cela est urgent. Votre départ à Dakar peut être effectué dès que vous le pouvez. Prenez vos dispositions si vous en êtes d'accord bien entendu.

– D'accord ? Vous le savez, j'y suis prête corps et âme et ne recule pas, jamais, ajoute t-elle en pinçant les lèvres pour montrer sa ténacité et son impulsivité, n'y pouvant résister même si elle sait que son visage devient dur, résonance d'un caractère coriace et endurci.

– Très bien. Merci.

Ce merci vient du fond de son coeur. Il aurait bien voulu la prendre dans ses bras et la serrer contre lui pour lui montrer l'attachement qu'il éprouve pour elle mais elle a toujours manifesté une certaine raideur dans ses sentiments, peu communicative ; elle doit, pense t-il, consacrer son temps à son mari, son activité de décoratrice et ce projet qui lui tient tant à coeur. Elle n'en est pas à son premier voyage et la population de l'Est sénégalais entre Saïnsoutou et Khosanto, dans ces petits villages égrenés sur le bord d'une piste, seul lien les rattachant, la connaît bien.

Là-bas, active du matin à l'aube jusqu'au tard la nuit, elle apprend aux femmes de là-bas les soins d'hygiène indispensables, le jardinage et les récoltes de légumes, ce qui leur permet d'amoindrir les effets de la malnutrition et les carences. Et surtout elle a donné un sens à leurs capacités artistiques manuelles avec la naïveté connue, pour travailler le bois ou l'argile, créer des objets et représenter en images colorées la vie simple qu'elles mènent.

Elle a instauré une organisation en laissant l'instinct et la créativité librement se développer. Son expérience de la vente de ces objets de décoration permet d'orienter le travail. Elle a pris l'engagement d'acheter ce

qu'elle leur recommande de travailler, les rendant fidèles et stimulés. Ses paroles d'évangélisation prodiguées, ses douces manières et son sens de la persuasion lui attirent le respect de toute la population et elle ressent avec satisfaction les bienfaits de ses recommandations sur elle. Mais ses séjours sont de courte durée et elle sait devoir les répéter souvent et apporter bien plus si elle veut qu'un résultat concret véritable et profond puisse s'ancrer chez ces gens.

Abakar devra prendre le relais afin de continuer l'oeuvre d'évangélisation de la population de Sainsoutou.

Il faut aussi leur communiquer la capacité de résistance pour lutter contre les tentatives d'asservissement de la part de bandes étrangères qui veulent imposer leurs lois et piller. Le problème est grave. La peur étirent les tripes de cette population suite aux assauts répétés des islamistes qui passent la frontière du Mali pour voler les récoltes ; ils ne peuvent s'opposer sauf à risquer des dommages préjudiciables.

Ces islamistes veulent imposer une soumission totale de la population par des exactions brutales jusqu'au meurtre, perpétré récemment par ces guerriers sauvages.

La récolte de cette année a été volée et en échange ils reçoivent une alimentation minimale. Les enfants et jeunes hommes sont enrôlés de force dans la guerre, des armes leur ont été distribuées et ils partent parfois plusieurs jours et nuits pour continuer les exactions dans d'autres contrées de cette partie d'Afrique. Personne ne leur vient en aide et c'est bien ce qui motive Elsa d'inculquer à ces femmes et hommes les soins et conseils pour se prendre en charge et résister.

– Votre tâche est immense et combien scabreuse et je tremble à l'idée de vous y savoir seule, désarmée, votre volonté et la foi en vous

– La foi et la volonté, oui. Désarmée ? Non, je ne le serai pas, le message que je transmettrai s'imposera à tous par sa force divine. Déjà son actualité frappe et même confond tout esprit honnête.

Le pasteur acquiert et reprend :

– Jean a dit : *« Celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, moi, n'aura plus soif à jamais. »*

– Comment voulez-vous qu'il y ait la moindre hésitation de ma part ? Je ne citerai que ce passage de la Parole :

« Car la parole de Dieu est vivante et opérante, et plus pénétrante qu'aucune épée à deux tranchants... et elle discerne les pensées et les intentions du coeur ... »

– Oui Elsa, répond le pasteur, ému par ce rappel qui lui donne cette force en elle. Vous êtes ... admirable.... Il a ouvert ses mains pour recevoir les seines mais elles sont restées contre son corps, coincées sous ses bras entremêlés.

Il se reprend, conscient d'être allé trop loin en exprimant son sentiment.

– Tout est prêt, le matériel, les vivres et les livres. J'ai été prévenu que tout est arrivé à bon port. Vous allez pouvoir commencer les travaux de forage, distribuer une alimentation riche et continuer l'évangélisation de cette population rurale.

– C'est parfait. Gérard sera là-bas ?

– Il est déjà arrivé et a commencé le montage du matériel envoyé.

Le Pasteur avait agi en haut lieu pour obtenir de quelques sociétés une contribution en matériel de forage, moteurs électriques, groupes électrogènes, pompes, tuyauteries de tous diamètres, le tout ayant été transporté par bateau depuis Le Havre. Les fonds nécessaires, en dehors de l'apport à moindre coût de tout ce matériel, ont été prélevés sur une cagnotte constituée au fil des mois par des associations caritatives, des tournois sportifs ou des dîners exceptionnels.

– C'est parfait, précise t-elle en pinçant les lèvres, ce qui, pour elle signifie qu'elle est satisfaite, car sa minutie pour un travail bien fait exige une certaine raideur toute militaire.

Pourtant elle a tant de charme et il émane de son visage gracieux et de son regard doux une féminité caressante et de son apparence un magnétisme qui a toujours captivé ses interlocuteurs.

Ils se sont séparés rapidement. Le pasteur aurait souhaité lui dire le sentiment profond qu'il éprouve pour elle mais l'austère attitude d'Elsa a fait obstacle. Il s'est contenté de l'exprimer par un regard qu'elle a, au dernier moment, évité, puis elle s'est éclipsée dans la rue.

§

Youssef Ben Cheihkr est assis à son bureau au centre opérationnel de résistance à Gaza. Il est le chef du service d'approvisionnement en armes et actuellement de fusées sol-sol et sol-air destinées à créer ce climat constant d'insécurité que l'état-major a décidé d'imposer à Israël quotidiennement.

Il termine de rédiger un mail codé destiné au chef opérationnel de l'armée à Téhéran, Reza Fakher. .

Il doit recevoir ensuite son homologue iranien, Sadek Palhavi, venu le voir pour l'entretenir d'un sujet secret défense.

Sadek est un homme très cultivé, parlant cinq langues couramment, l'Iranien, l'Hébreu, l'Anglais, le Français et l'Arabe. Il a cette faculté rare de pouvoir s'incruster sans être vu dans tous les milieux politiques et militaires d'Iran et d'Israël. C'est un espion double.

L'Iran, par les soins de Fakher, l'a délégué en Palestine du fait de sa connaissance parfaite de la langue arabe et de sa culture approfondie des faits historiques de cette région. Son rôle est d'assurer une liaison avec le Hamas de Gaza pour lui fournir via le nord de l'Égypte par les tunnels creusés sous la frontière, l'armement nécessaire à sa défense et l'aider dans la mise en place d'une stratégie destinée à rayer Israël de la carte, but ultime avoué publiquement au monde par l'Iran.

En terre sainte, il a le poste non officiel de bras droit du chef d'approvisionnement de Tsahal, l'armée Israélienne, mais il reste dans l'ombre. Il n'a jamais caché aux autorités israéliennes son origine iranienne ayant précisé sa volonté de fuir le régime iranien actuel et vouloir oeuvrer pour le retour d'un régime monarchique. Sadek est leur envoyé en Palestine et en Iran pour capter des informations sur l'équipement de ces deux pays et désinformer les États major respectifs. Ses entrées et sorties de ses trois territoires sont donc légitimes mais Sadek sait les précautions constantes et précises qu'il doit entreprendre pour éviter de faire naître un soupçon quelconque au poste de passage entre Gaza et Israël, de même qu'aux aéroports de sortie de Téhéran et d'entrée à Tel Aviv. Il se faufile comme une anguille et sait se rendre invisible.

Aujourd'hui, Sadek est chargé par les services israéliens de communiquer au Hamas la venue d'un envoyé de la société *Techlec* à Tel Aviv. Le but est de contrôler son arrivée et sa sécurité.

Youssef sent un frisson d'énervement le parcourir au son incongru que provoque son subalterne en cognant fortement à la porte et entrant sans attendre son bon vouloir. Il a toujours été irrité par cette familière attitude que le régime a imposée, faisant fi des coutumes de bienséances. Il se contient pour ne pas le rudoyer, car il sait qu'il pourrait, ce faisant, être soupçonné de posture déviante, lourde de conséquence. Laissant la porte grande ouverte, le subalterne en habit militaire a pris l'attitude fixe, le regard dans le vide pour laisser passer le visiteur Sadek Palhavi.

Celui-ci fait un salut militaire et tend la main à celle, franche et empressée

que lui présente Youssef, qui debout, avait fait quelques pas pour accueillir son ami tout en développant un large sourire.

– Assieds-toi mon ami, lui dit Youssef. Ça va, tu n'es pas fatigué ?

– Pratiquement quatre heures de vol pour contourner Israël et survoler la Jordanie, le nord de l'Égypte et rentrer sur Gaza par le sud. Deux heures de travail et deux heures de sommeil ! Je suis frais et dispos.

– Très bien mon cher. Quelle bonne nouvelle ?

– Nous avons l'opportunité de posséder un nouveau système de fusée créé par des ingénieurs français. Le délégué de cette compagnie européenne, *Altech*, un certain Jean Altmann voyage demain et apporte aux autorités israéliennes les plans d'un nouveau système ultra perfectionné. Si on l'intercepte, on pourrait lui faire cracher son brevet.

– Comment sais-tu cela ? Demande Youssef le visage soupçonneux, tant la nouvelle venait de l'impressionner.

– Toujours par mon informateur sur place, comme tu le sais, Cholem, réplique sans sourciller Sadek, prêt pour cette réponse.

Il a toujours fait croire à l'existence de cette personne comme son indicateur près des autorités israéliennes, sachant que la vérité ne sera jamais connue.

– Et alors ? Que proposes-tu ?

– C'est à toi de décider, personnellement je ne peux rien faire.

– Et ton ami Cholem, lui, ne pourrait-il pas intervenir ?

– Certainement pas, car s'il y a soupçon, il y a aussi risque de couper définitivement ce pont secret indispensable à conserver. Non, tu dois trouver avec tes propres sources un moyen d'enlever discrètement ce Jean Altmann.

Sadek sait le fardeau et la responsabilité qu'il endosse en ayant révélé cette information mais l'Iran doit parachever sa promesse d'aider le Hamas.

Si les Palestiniens réussissent à saisir Jean Altmann, il a mission d'aller à son secours et trouver le moyen infaillible de le libérer sans que rien ne puisse le faire soupçonner. Il a l'habitude de ces pirouettes, ce n'est pas la première fois et il a toujours réussi. Il a pris ses précautions et a averti son ami André de La Compagnie *Techlec* auparavant. Il sait que toutes les précautions seront prises pour éviter qu'Altmann ne se laisse empêtrer dans un filet tendu par Youssef.

– Très bien, je dois réfléchir comment faire et par qui accomplir ce détournement, répond Youssef. Quel avion prend Altmann ?

– Le seul Air France de demain vers midi, heure locale.

A ce mot « *détournement* » qu'il avait prononcé sans réfléchir car il pensait plutôt à un enlèvement, lui vient une idée lumineuse, qui, même si sa réalisation risque de provoquer un incident international, ne manquera pas de relever un peu plus la détermination et le pouvoir que le Hamas veut montrer au monde face à son ennemi voisin.

Youssef sait ce qu'il doit faire et se rend compte de l'urgence à opérer pour enclencher l'opération.

– Un instant Sadek. Juste le temps de prévenir un ami.

Il tape sur son ordinateur un texte à son ami Hakim à Paris puis clique sur *CODE* ce qui rend ce texte illisible et finalement l'envoie. Cela n'a pas duré plus de deux minutes.

– Très bien, Sadek où en étions-nous ?

Il n'a pas le temps de tourner des yeux inquisiteurs vers son ami qu'il est appelé à l'extérieur de son bureau, sort et laisse Sadek seul. D'un bond rapide et précis, Sadek se précipite sur l'ordinateur et retrouve le texte que Youssef vient d'envoyer. Il connaît le code et traduit. Hakim, l'homme de mains pour tous les grands coups ! Il prend alors ses dispositions et avec son cellulaire appelle son ami André.

Mais il est très content, le piège a fonctionné.

§

Jean pense en avoir terminé pour imprimer dans sa mémoire les caractéristiques révolutionnaires de la nouvelle fusée. Les plans ne laissent apparaître que peu de ses nouveautés et Jean sait qu'il ne doit en aucun cas divulguer ces informations tant que le contrat d'achat n'est pas signé. Les Israéliens savent que Altmann est un technicien de valeur et ne peuvent mettre en doute les résultats qu'il a obtenus. S'il devait y avoir un début de marchandage, c'est à prendre ou à laisser a clamé son patron Robert Desroches.

En sortant de son bureau, Jean rencontre son ami André, patron des laboratoires et chercheur émérite. André vient d'avoir 40 ans, ce qui lui fait exprimer en plaisantant le respect que lui, Jean, lui doit puisqu'il est l'aîné des deux.

– Salut, c'est confirmé, tu pars demain à Tel Aviv ?

– Oui.

– Suis-moi, j'ai quelque chose à te montrer.

Ils suivent les couloirs et descendent jusqu'à l'étage inférieur. André approche son oeil du système de sécurité qui reconnaît sa pupille et déclenche l'ouverture de la porte d'entrée des labos.

– Que se passe t-il mon ami, demande Jean.

– Je vais te dévoiler un secret. Secret défense même. Tu es le seul à qui j'en parle. Même Desroches ne sait pas encore ce que j'ai mis au point. Je te connais suffisamment pour savoir que tu garderas ce que je vais te dire strictement entre nous, je te le demande.

– Parfait, tu sais que tu peux compter sur moi.

– Voici ce cylindre composé d'un « *métamatériau* » à indice de réfraction négatif. Les ondes lumineuses contournent le cylindre sans se réfléchir dessus, rendant ainsi une personne ou un objet invisible. On ne parvient pas à jouer de la sorte avec la lumière en ayant recours à des matériaux naturels. Cette prouesse repose sur l'utilisation de matériaux artificiels, aux propriétés exotiques, qui portent le nom de méta-matériaux. Parmi les caractéristiques singulières de ces matériaux composites artificiels figure notamment leur capacité à présenter un indice de **réfraction** négatif : tandis que les composés naturels réfractent un faisceau incident en lui faisant décrire un angle vers la droite, les méta-matériaux peuvent le réfracter avec un angle négatif, et le faire ainsi émerger plus à gauche. Cette propriété leur confère de grands avantages lorsqu'il est question de concevoir des **lentilles** haute résolution.

Par extension, je viens de créer la première cape qui, en équipant un individu, le rend invisible.

– Tu me bouches un coin, lui dit Jean bouche bée.

– Oui je te crois et de plus je voudrais que tu me l'expérimentes pendant ton voyage en Israël, en cas de problème.

– Ah bon et pourquoi pas ?! Mais comment cela si j'ai un problème ? Je ne vois pas où est la difficulté, ajoute t-il, avec légèreté, sans vraiment encore trop croire à cette incroyable prouesse technique.

– Tu ne sembles pas convaincu ! Regarde, je vais l'enfiler derrière la porte de mon cabinet et je vais en ressortir sans rien dire. Regarde bien !

Assieds-toi là.

Jean attend, ne voit et n'entend rien pendant un moment.

Soudain il voit la porte du cabinet s'ouvrir mais André ne sort pas encore.

– André, voyons, tu sors ?

Il entend alors la voix d'André qui parle derrière lui :

– Je suis sorti depuis un moment, mon vieux, tu ne m'as pas vu ?

Jean se retourne mais ne voit toujours rien.

– Je suis ici, à côté de toi !

– Incroyable ! Ça c'est formidable, vraiment.

– Je te l'ai dit ! Tu es le premier à le savoir dans la boîte et tu seras le premier à l'expérimenter en public. J'en suis tout excité.

– Et moi alors qu'est-ce que je devrais dire ?

– Je te la confie. Tu en prends soin comme la prunelle de tes yeux. Il y a juste ce petit ruban bleu qui te permet de le retrouver mais n'oublie pas de l'enlever quand tu l'utilises.

– Compte sur moi, mon cher André.

Ils se sont séparés et Jean est rentré chez lui après être passé au secrétariat prendre son billet d'avion pour Orly de Nice le lendemain matin à 6H30 puis Tel Aviv par Air France vers midi.

§

Hakim est un spécimen rare de l'espionnage et des services spéciaux, constamment sur le qui-vive, prêt pour tous les coups les plus ardues. C'est un athlète, souple, rapide et d'une grande force physique et, de plus, un véritable caméléon. Il n'a jamais été pris en flagrant délit de forfait, de braquage, d'exécution sommaire ou d'enlèvement et pourtant.... Un homme sûr, infailible, et derrière cette corpulence musclée se cache un être discret et surtout raffiné au sens artistique aigu.

Dans son appartement de Paris, il reçoit un message codé sur son ordinateur. Youssef, son chef direct.

En un éclair, Hakim sait exactement ce qu'il a à faire. Il appelle son copain et acolyte Fred, steward à Easy Jet qu'il sait être de retour sur Paris en provenance de Tenerife. Ils sont en contact permanent, prêts ensemble à exécuter sur le champ tout ordre transmis. Hakim écrit le SMS sur son portable en quatre mots, « *mission, cache, prêt 10 H Orly.* »

16

Fred sait qu'il doit placer dans les toilettes de la salle d'embarquement à 10 Heures demain matin une arme enveloppée dans une pochette plastique immergée dans la cuvette d'eau d'une des toilettes homme.

§

Elsa sort de l'agence où elle a acheté son billet Nice-DaKar pour le surlendemain matin. Elle a le temps de se préparer et le soir elle confectionne pour eux deux un repas frugal, une tranche de jambon, des haricots verts et un yaourt pour pouvoir se coucher le ventre léger et passer une bonne nuit, se lever à quatre du matin en forme, partir à cinq heures pour déposer Jean à 5H30 à l'aéroport Nice terminal 2, bien à temps pour le vol de 6H30 pour Paris.

En revenant de l'aéroport, elle se remémore la courte conversation qu'ils ont eue juste avant que Jean ne passe le service d'émigration :

- Fais attention à toi ! a t-il chuchoté.
- Bien sûr, chéri mais que devrais-je dire à ton propos ?
- Je m'en sors toujours.
- Nul n'est à l'abri, mais je suis confiante. Bon voyage.

Charme de l'amour, tant de plaisir dans la présence et d'espoir dans l'absence, intelligence mutuelle qui comprend chaque pensée et souvent anticipe par un simple regard les émotions partagées sans qu'il soit besoin de les exprimer.

Elle organise son programme de la journée, boutique jusqu'à midi puis appelle son amie Georgette pour la remplacer l'après-midi et les jours à venir.

Vers quinze heures, elle reçoit un appel de La Compagnie :

- Madame Altmann, je vais vous passer Monsieur Robert Desroches, ne quittez pas.

Elsa se demande ce que le patron de Jean peut bien lui vouloir. Il y a deux ans Desroches était venu à son mariage présenter ses vœux avec un joli cadeau : Cette belle carafe en cristal de Daum qu'ils utilisent toujours pour le Porto, ce qui lui fait détourner son regard vers la table roulante du salon où elle trône. Elsa n'a pas revu Desroches depuis.

- Madame Altmann, un petit problème vient de survenir. L'avion d'Air France que Jean a pris pour Tel Aviv vient d'être détourné sur Gaza.

— Dois-je m'inquiéter ?

- Non, je reste en constante relation avec le quai d'Orsay qui m'a dit maîtriser la situation. Le Ministre des affaires étrangères aurait déjà demandé au premier ministre palestinien de Gaza, Ismaïl Haniyeh, de prendre les mesures pour qu'aucune brutalité et rétention des passagers ne soient exercées et a demandé le retour immédiat de l'avion vers sa destination finale, Tel Aviv. Je vous tiens au courant à tout moment, mais

pour l'instant aucune inquiétude à avoir. Je veux que vous sachiez que l'affaire sera résolue au plus vite et que nous sommes sur le qui vive à tout instant jour et nuit.

– Je vous remercie, Monsieur Desroches. Voici mon numéro de portable, vous pourrez me joindre à toute heure. Continuez, je vous prie, à ne rien me cacher, je l'apprécierai.

Elsa a le coeur qui bat fort mais elle a encaissé le coup. Le ton pris par Desroches, très sûr de lui, a fait son effet, mais la réflexion qu'a faite Jean au réveil revient en mémoire :

– *Ce voyage me turlupine*, avait-il dit, les plis marqués entre les yeux, marque d'un souci subodoré. Elle sait Jean s'entourer de précautions extrêmes dans son travail; elle avait mis cette réflexion sur le compte du soin qu'il a en permanence de disposer d'un plan clair et de contrôler son temps et ses capacités ; elle n'y a pas attaché plus d'importance. Alors était-ce la prémonition d'un doute ? Elsa a continué sa préparation, restant perplexe et prête à tout instant pour une assistance, aller à Paris, même si elle pense que cela ne servira pas à grand chose.

C'est à vingt heures, aux informations télévisées, qu'elle a eu la confirmation du détournement de l'avion sur Gaza et de l'intervention du Quai d'Orsay pour solutionner cette affaire au plus vite.

– *« Nous vous tiendrons au courant d'ici la fin du journal »*, a ajouté le présentateur.

Elsa est donc restée scotchée sur l'écran jusqu'au bout. Mais aucune autre nouvelle n'a été diffusée. Elle regrette, à ce moment, de ne pas avoir pris le numéro personnel de Desroches car son impatience commence à la titiller. Cela fait plus de cinq heures qu'il lui a téléphoné et il doit bien s'être produit quelque avancement. ! Alors pourquoi ne pas m'appeler, se dit-elle, sentant son anxiété l'envahir. Le temps passe et elle prend son avion demain matin donc le problème se pose.

A 21 heures, elle appelle Desroches mais elle laisse sonner longtemps avant que quelqu'un ne décroche. Un gardien de nuit dans les bureaux.

– *« Non Monsieur Desroches n'est plus ici, pas avant demain matin.... Non je n'ai pas son numéro personnel. »* Elsa raccroche encore un peu plus inquiète.

A une heure du matin, assoupie sur le canapé du salon, face à l'écran de télévision qui projette des info permanentes sur "BFM TV ", elle se réveille brutalement, et voit l'écran de son téléphone allumé.

– Madame Altmann.

– Oui, répond-elle précipitamment, vous avez des nouvelles ? Elle avait reconnu la voix posée et apprécie le calme de Desroches.

– Pas d'inquiétude à avoir, Madame, l'avion quitte en ce moment même Gaza pour Tel Aviv avec tous ses passagers. L'incident est terminé. Tout va bien.

– Pourquoi ce détournement, alors ?

– Je n'ai pas su précisément et le Quai enquête. Cela prendra du temps pour en être informé. La première idée est un coup de force du Hamas. Je reste en relation directe avec le chef de cabinet du ministre. Vous serez prévenue la première. Bonsoir Madame.

– Attendez, j'ai un avion demain matin pour Dakar. Dois-l'annuler ?

– Je ne crois pas que votre présence puisse nous aider en quoi que ce soit; je pense que vous pouvez effectuer votre voyage. Je vous le répète, je m'occupe de tout. L'avion a quitté Gaza, le danger est écarté, tous les passagers étaient présents, cela m'a été confirmé.

Pourquoi le Hamas a-t-il relâché l'avion au complet si vite, pense-t-elle ?

– J'aurai avec moi mon portable allumé en permanence pour capter votre appel ou éventuellement celui de mon mari, ajoute-t-elle sentant l'émotion l'envahir mais se refusant à lui laisser la deviner. Appelez-moi si vous avez des nouvelles, à toute heure du jour et de la nuit et si pour une raison quelconque vous ne pouvez m'atteindre, laissez un message, je vous prie ; je vous rappellerai dès que possible.

§

Jean était installé à l'arrière près d'un hublot, loin de l'aile de l'avion pour ainsi avoir pleine vue sur l'extérieur. Son sac à main chargé de ses documents et de la cape est déposé dans le casier à bagages au dessus de lui.

La carte, diffusée par la télévision intérieure, précise la situation de l'avion et il aime y reconnaître la vue qu'il a à dix mille mètres d'altitude sur les villes survolées : Athènes, Larnaca ou déceler des cargos en mer, quand le temps est suffisamment clair.

En aplomb de Larnaca, le visage collé sur le hublot, il sentit un souffle d'air ; il tourna la tête et aperçut, intrigué, le dos d'un gaillard, le pas pressé.

La minute suivante un message radio fut diffusé par le commandant de

bord :

—» *Votre attention, s'il vous plaît : un léger incident nous contraint de rallier l'aéroport de Gaza. Je vous demande de rester parfaitement calme. Tout va se dérouler sans incident. »*

En rentrant dans la cabine de pilotage subrepticement, le personnel de bord étant resté à l'arrière de la carlingue, ce colosse était entré comme une foudre dans le poste de pilotage et avait serré un bras puissant autour du cou du copilote mécanicien en intimant l'ordre au commandant de virer sur Gaza sinon son copain serait exécuté en un tour de mains. Il avait exprimé son ordre calmement, sans précipitation mais d'un air et du ton qui ne souffrent ni répartition ni question et l'imposante stature de l'agresseur est si impressionnante que le commandant s'était exécuté immédiatement.

L'avion atterrit sans à-coup et parqua à l'endroit précis où un type, bras croisés attendait que les moteurs soient éteints, que la porte s'ouvrit et l'escalier déplié pour monter et pénétrer dans la carlingue afin d'accueillir dans ses bras son ami Hakim grâce à qui le coup était réussi et demander d'une voix forte aux passagers :

– Mon nom est Youssef. Monsieur Altmann s'il vous plaît, ayez l'amabilité de vous présenter et de nous suivre. Tous les autres passagers peuvent rester assis et repartiront aussitôt sur Tel Aviv. Nous vous prions de nous excuser pour ce petit détour. Je vous prie de rester calme et ce sera sans incident aucun.

C'était prononcé dans un français parfait et d'un ton calme et poli.

Youssef ne voyant personne se lever, se dirige vers l'arrière de la cabine, une photo en main et dévisage tous les hommes croisés sur son passage. Il vient de faire le parcours jusqu'à l'arrière ; or personne ne ressemble à Altmann.

Intrigué il se ressaisit et d'un ton déjà moins aimable :

– Il est dommage, Mesdames et Messieurs, que Monsieur Altmann ne se dévoile pas, car nous allons être obligé de vous examiner un par un afin de vérifier votre identité. Je vous demande en conséquence de préparer votre passeport, votre billet d'avion, le talon de votre carte d'embarquement.

– Madame, ajoute t-il en s'adressant à l'hôtesse, veuillez avoir l'amabilité de servir des boissons et un en-cas aux passagers s'il vous plaît.

Commandant, je suis navré pour ce contretemps, nous allons faire vite. D'ici peu vous pourrez repartir, préparez-vous.

Le commandant restait calme, fit un signe de tête et prononça tout bas, comme pour lui même :

– Très bien, je fais le nécessaire.

Cet examen minutieux dura une demi-heure. La courtoisie et l'air bon enfant de Youssef, adressant un petit sourire à chacune des dames, fit régner une atmosphère détendue. L'une d'elle s'adressa à lui :

– J'espère que vous allez le dénicher. Il doit être dangereux pour que vous nous ayez détournés ?

– Mais certainement chère Madame, vous pensez bien, répondit-il, avec un large sourire et un oeil pétillant de malice, mais sans réponse à la question. Mesdames et Messieurs, aboie Youssef, à la place 25 F devrait se trouver Monsieur Altmann. Il n'y est pas.

L'hôtesse lui précisa que ce passager s'était déplacé dès que cela fut possible après le décollage, vers l'arrière. précisa t-elle.

Youssef et Hakim se retrouvèrent à part :

– Je suis sûr qu'il est rentré dans l'avion à Paris car je restais derrière lui sur la passerelle. Il ne peut qu'être ici. Je ne comprends pas.

Youssef se dirigea vers la cabine de pilotage :

– Commandant y a t-il une trappe pour passer depuis la cabine des passagers directement dans la soute à bagages ?

– Oui.

– Montrez-moi s'il vous plait. Hakim, suis-moi.

Le Commandant souleva la trappe.

Ils entreprirent alors leur tâche en déplaçant une par une les valises et dégagèrent tous les recoins de la soute mais personne n'y était caché.

– Y a t-il un autre endroit susceptible de pouvoir servir de cache à une personne, commandant ?

– Absolument pas. Votre passager n'est pas dans l'avion.

– La liste des passagers à bord au départ, s'il vous plaît. Le ton montre son impatience.

– Suivez-moi, Monsieur, répond calmement le Commandant.

Après avoir constaté que le nom de Altmann était bien inscrit :

– Comment interprétez-vous le fait qu'un passager monté au départ n'y soit pas à l'arrivée ?

– C'est impossible, vous le savez bien.

– Je suis obligé d'envisager une autre solution.

« Mesdames et Messieurs, entame alors Youssef d'une voix distincte et forte, j'attire votre attention sur le fait que personne ne répond au nom de Altmann, alors que cette personne est montée dans l'avion à Paris ; nous

allons donc retenir une personne volontaire et si personne ne se dévoue, nous en ferons le choix nous-mêmes ».

– Vous commencez à nous casser les pieds, rétorqua un homme trapu d'une soixantaine d'années, qui s'était alors levé de son siège et s'approcha de Youssef d'un pas décidé. Nous n'avons rien à voir dans vos salades. Vous nous déroutez de notre route, et maintenant vous voulez prendre un otage innocent au prétexte que vous ne trouvez pas la personne que vous recherchez, c'est un peu fort et nous n'avons pas l'intention de vous laisser nous enquiquiner plus longtemps. Alors cessez vos enfantillages de suite et foutez nous la paix et je suis poli. C'est clair ?

– Allez vous rasseoir, cher Monsieur.. Je comprends votre impatience mais vous n'avez pas le choix. Vous obéissez ou vous serez considéré comme notre prisonnier.

– Cela m'étonnerait beaucoup et il vous faudra passer sur mon corps avant de m'emmener.

– Ce n'est pas votre grande gueule qui m'en empêchera. Allez-vous rasseoir vous redis-je, sinon mon ami Hakim vous ramènera dans le droit chemin.

Hakim était à ses cotés et tendit la main vers le col de chemise du passager qui, d'un revers de main, lui donna un coup sur le bras pour le faire lâcher prise mais Hakim le tint fermement et commença à le traîner en direction de son siège. Ce passager s'était calmé et se rassit.

Jean n'avait pas bougé de sa place à l'arrière de l'appareil et avec sa cape enfilée pendant l'atterrissage il était parfaitement invisible ; l'expérience avait parfaitement fonctionné. Jean se rendit compte de la tournure dramatique que prenait l'affaire.

Il avait repéré Hakim sortir un revolver pointé en direction du passager turbulent et décida d'agir car il ne pouvait pas accepter qu'un passager puisse endosser à sa place le triste sort d'un otage.

Youssef donna trente secondes aux passagers pour que l'un d'eux se décide.

Le commandant de bord décida de se constituer prisonnier et demanda à tous de se calmer. Mais le passager turbulent ne l'entendit pas de cette oreille et faisant fi de l'arme le tenant en respect, il se releva brutalement et bouscula Hakim pour se diriger vers le commandant en gesticulant et hurlant son désaccord, car qui s'occupera du pilotage s'il n'est plus à son poste ?

Jean trouva ce moment propice pour intervenir. Se sachant parfaitement

invisible, il se leva de son siège et s'approcha rapidement d'Hakim pour lui subtiliser brusquement son revolver des mains et le maintenir sur sa tempe ; il le bouscula pour le propulser à l'avant de l'avion vers Youssef qui fut tout surpris de sentir son revolver extirpé de son pantalon d'un geste violent. Jean le passa dans la main du passager :

– Prenez ce joujou et pointez-le sur Youssef et prenez le mien de votre main gauche pour le maintenir sur la tempe de l'autre type.

Voyant que le passager avait une hésitation :

– Dépêchez-vous, bon sang,

Jean prit sa chemise dont il s'était débarrassé pour enfile la cape afin de lier les mains dans le dos de Youssef et en fit de même avec un tricot qu'il prit sur un siège sur le coté pour faire de même à Hakim.

Aux deux palestiniens ainsi ligotés, il leur intima l'ordre de sortir immédiatement de la carlingue et comme ils ne s'y pressaient pas, Jean les bouscula à l'extérieur. Le commandant qui avait compris que la situation était alors favorable, se précipita à son poste de pilotage, mit les moteurs en route et sans attendre que la porte d'entrée ne fut complètement fermée, fit rouler le zinc vers la piste d'envol.

L'effet de surprise avait fonctionné parfaitement et les passagers se mirent à applaudir à tout rompre. Jean enleva sa capuche pour se montrer. Les passagers s'exclamèrent d'ébahissement à la vue d'une tête à 1m,90 au dessus du sol se déplacer vers l'arrière de l'appareil.

Le monsieur récalcitrant lui tendit la main avec un grand sourire :

– Eh bien mon vieux, à cause de vous, nous avons eu tous une sacrée frayeur et nous ne sommes pas passés loin d'un drame. Mais votre présence d'esprit nous a permis d'en sortir. Félicitations.

– Vous y êtes pour quelque chose et vous avez eu du cran. Bravo pour votre courage.

Voyant le steward s'approcher de lui :

– Merci Monsieur Altmann, intervient le steward, sans votre intervention nous étions dans de sales draps. Un grand merci de la part de tout l'équipage.

– Je n'ai fait que mon devoir puisque je suis à l'origine de l'incident. Je voudrais d'ailleurs présenter mes excuses à tous les passagers pour leur avoir causé une telle frayeur. Je vous prie de féliciter de ma part le commandant pour son dévouement et son sang froid. Il a été exemplaire. Dites-lui que je souhaite le voir à l'arrivée. Merci.

C'est la première fois que le commandant avait atterri à Gaza et s'apprêtait

à décoller de cet aéroport tout récent. Construit par les marocains en 1998 puis détruit en 2001 par un raid Israélien, il est resté fermé mais les nouvelles autorités de Gaza ont obtenu que les turcs réparent une piste. Ils avaient acheminé un matériel colossal par voie de mer d'Izmir sur Alexandrie et de là chargé une centaine de camions de 10 tonnes chacun convoyés par le désert du Néguev jusqu'à Gaza. Une expédition digne des Pharaons qui a duré trois semaines dans des conditions climatiques exceptionnellement dures sur les 550 kilomètres de sable qui séparent Alexandrie de Rafah au sud-est de laquelle se trouve l'aéroport.

Le commandant décolla l'Airbus A 330 vers la mer pour un vol qui devait durer une demi-heure pour parcourir les quelques 60 milles qui le séparent de Tel Aviv et c'est en atteignant son altitude de 3500 Pieds que le copilote se rendit compte que ses appareillages étaient inactifs soudainement, suite à un dysfonctionnement informatique, pensa t-il. Le commandant en fut de suite conscient et passa en manuel. Vitesse 250 noeuds. Il appela la tour de contrôle de Tel Aviv et indiqua sa position pour demander un atterrissage d'urgence. La tour ne répondait pas.

Le commandant garda son appareil radio collé aux oreilles et renouvela son message toutes les dix secondes. Ce n'est qu'au bout de trois minutes interminables qu'une réponse claqua sur son tympan :

--- « *L'aéroport de Tel Aviv est fermé. Je répète : l'aéroport de Tel Aviv est fermé. Dévriez sur Amman.* »

§

Elsa a donc pris la décision d'effectuer son voyage, l'esprit à moitié rassuré, et à 15 heures locales atterrit à Dakar.

Gérard le monteur du matériel l'attend ainsi que Abakar son ami et correspondant. Elle est heureuse en les voyant tous les deux. C'est pour elle un gage de sécurité même si elle n'éprouve aucune crainte car elle est sûre d'elle et de ses moyens pour résister et se défendre. D'abord contre la température élevée, 40 °C, qu'elle supporte difficilement, puis l'eau et ses bactéries malgré les produits indispensables : l'Hydroclonazone pour assainir l'eau, Imodium pour les intestins et enfin les moustiques.

Et puis il y a ce trac qui la saisit en posant le pied dans ce pays qu'elle connaît bien pourtant.

Gérard, les cheveux blonds, en brosse, un visage buriné, celui d'un baroudeur qu'il n'est pas, grand, costaud est un homme sérieux et appliqué

dans son métier. Très patient de caractère et toujours compréhensif avec les autochtones qu'il a sélectionnés pour l'aider. Il aime plaisanter avec eux, attirer leur confiance et obtenir leur assistance volontaire. Il est actif, généreux et respectueux.

Abakar, une imposante stature, une barbe blanche, une voix grave et chaude, semblable à la musique d'un violoncelle, une attitude digne et sa connaissance parfaite du Français lui confèrent l'autorité. Un sage humaniste.

En voyant sortir Elsa de l'aérogare, ils se dirigent ensemble vers elle, tout sourire déployé. Elle serre la main de Gérard, une poigne plutôt, qui lui adresse un regard franc et limpide. Abakar écarte ses bras pour l'enlacer et si l'on observe de près, on peut distinguer leurs yeux briller d'une émotion sincère et leurs visages s'illuminer pour témoigner une affection mutuelle. Ils se dirigent vers le parking pour monter dans le gros Quatre Quatre. Début mai, le voyage est un plaisir des yeux de tous les moments. Les pistes sont sèches et dégagées, les ananas, cueillis sur le bord du chemin sont mûrs et désaltèrent.

Jusqu'à Tambacounda, neuf heures d'une route bien dégagée et escale pour la nuit chez un ami d'Abakar : Babacar, instituteur cultivé, originaire de Saïnsoutou.

– Vous êtes vraiment l'homme de la situation, lui dit Elsa pensant faire un compliment.

– Croyez-vous ? La population nécessite tant d'enseignement que l'on ne sait pas par lequel commencer.

– L'alphabétisation bien sûr . C'est ce qui est fondamental pour le développement de la culture

– Reste à savoir si le bonheur serait ainsi mieux à leur portée car il y a certaines choses de notre vie qu'il vaut mieux ne pas connaître et l'ignorance peut laisser la population dans un bien-être insouciant.

– Ce que vous dites est exact, je voulais seulement signifier que la connaissance de la langue française, puisque c'est l'officielle dans votre pays, même si le wolof est couramment utilisé, permet une lecture et une meilleure compréhension de ce que la révélation de Jésus Christ a apporté, afin que cette population reste digne, puisse évoluer, rester forte et offrir à ses enfants de meilleures conditions de vie.

– Si vous voulez Elsa, mais faut-il encore que le ventre ne crie pas famine.

– Certes, c'est d'ailleurs pour cette raison que j'ai commencé à leur donner les premiers enseignements de culture vivrière et que je vais maintenant

procéder à la mise en place d'un puits et d'une pompe permettant la remontée de l'eau de la nappe phréatique découverte récemment, cela avec l'aide indispensable de Gérard, ajoute t-elle en le désignant et lui adressant un sourire empressé. J'ai avec moi, des plants de luzerne qui permettront la récolte de foliaires. Vous savez que dans la région de Saint Louis, cette culture est abondante. L'ingestion régulière de foliaires assurent déjà un accouchement plus facile, un liquide amniotique propre et un enfant plus beau. Il a une croissance plus équilibrée, plus rapide et n'est plus malade. C'est un grand progrès.

– Vous êtes courageuse, Elsa, c'est admirable. Mais vous voulez faire manger de l'herbe aux gens ? Il n'a pu cacher un petit gloussement ironique.

– Oui en quelque sorte mais après l'avoir travaillée. Ce ne sont pas les seuls avantages de ces foliaires dont on a trouvé des qualités similaires chez le Carica Papaya, la papaye, et aussi chez le Manihot Esculenta, le manioc qui résistent très bien au climat tropical.

En fait pour l'absorber, on doit au préalable le laver, le broyer et le presser. Le jus vert récolté est chauffé à 90 °c. Les protéines coagulent entraînant les matières insolubles ou liposolubles comme les vitamines, lipides et oligo éléments. L'extrait foliaire est filtré, séché et ensaché pour être consommé en l'état, il est parfaitement digestible, ou en mélange avec d'autres produits de consommation courante. Avec 10 grammes par jour de cet extrait, on couvre la totalité des besoins en vitamine A et en fer. 40% en vitamine E, 30% en calcium et 20% en protéines. Je vous indique ces détails pour montrer l'importance que j'attache à cet aliment. N'y voyez pas de fierté de ma part, c'est juste la nature à portée de main.

Puis tout le monde s'est tu, songeurs.

Elsa ne tarit pas d'émerveillement pour cette nature si belle qui défile de chaque côté de la route.

En passant sur un chemin sablonneux, l'une des roues du quatre-quatre tourne à vide entraînant le moteur dans un bruit assourdissant. Cela rappelle à Elsa le bruit d'un moteur d'avion et la relation avec Jean est immédiate. A t-il vraiment quitté Gaza ? L'incertitude qu'elle perçoit éloigne son attention du paysage et son esprit vagabonde. Pourquoi Desroches,, n'a t-il pas renouvelé son appel pour donner des nouvelles précises ? Pourquoi vais-je m'éloigner encore un peu plus alors que ma présence à Paris pourrait s'avérer indispensable? Rien n'est facile. Elle a son destin, Jean a le sien. Faites, mon Dieu, que ces deux destins se

rejoignent.

Ils ont mis la journée suivante pour rejoindre Saïnsoutou où ils sont arrivés dans ce qu'Elsa nomme son deuxième « *chez moi* ».

Elle satisfait aux effusions des retrouvailles avec tout le monde et se rend compte à quel point elle leur est attachée.

Puis elle cherche un peu de solitude dans la case aménagée spécialement pour elle, appelle Desroches. Il ne répond pas.

Elle ne veut pas se laisser envahir par l'inquiétude et se met au travail.

Toute l'équipe a mis une semaine pour monter les tuyauteries, effectuer les raccordement à la motorisation. Une provision importante de gas-oil pour faire fonctionner le générateur permet une utilisation de plusieurs mois avant d'avoir à recharger le stock.

Et les premiers jets d'eau jaillissent fièrement.

C'est une fête qui dure deux jours et l'occasion de sortir tous les accoutrements et parures aux couleurs vives, les tatouages les plus incongrus sur les visages, jambes et mains des femmes et des hommes. Les danses se sont perpétrées jours et nuits au rythme des tam-tam et des voix lancinantes, troubles, mélodées lentes et lugubres, la population réunie dansant en rond. Certaines de ces danses peuvent rappeler une certaine agressivité guerrière mais elles sont l'expression d'une philosophie et la mémoire de son évolution. Pour le danseur, la liberté d'un mouvement réglé et la conscience de l'âme pour toucher le cœur du spectateur sont essentielles. Chaque geste a une signification. Celui de frapper le sol exprime la joie. Warira est la danse des récoltes exprimant la joie d'avoir semé et récolté ensemble. Sogodounou est l'occasion pour les femmes de plaire en vue d'un mariage. Le langage du corps est le vecteur d'une culture et la musique en est le support traditionnel.

Le soir, Elsa, lors des danses, a ramassé en un chignon sa longue chevelure noire pour bien dégager son visage qui prend toute sa sérénité alors qu'elle la laisse volontiers tomber lors du repas frugal ; auprès de Mamakaoua, la femme d'Abakar, elle savoure, assise à même le sol, autour d'un feu au dessus duquel une marmite suspendue mijote le ragoût à déguster avec le pain de manioc qui chauffe sous les cendres rougeâtres. Quel moment divin, sous les étoiles et la fraîcheur toute relative mais bienfaisante du soir. Et puis la dernière bouchée avalée, Abakar prend son Djembé(1) pour scander le rythme d'une chanson qu'ensemble ils fredonnent, comme un chœur avant que, de sa voix profonde, et émouvante il ne commence à nous ravir de ces premières paroles.

(1) Long calice en bois qui servait autrefois au transport du grain lors de la récolte. Une peau d'antilope tendue sur la partie supérieure du baril par des lanières de cuir a donné naissance à l'instrument de percussion.

La peau d'antilope a été remplacée par la peau de chèvre, et les lanières de cuir par de la corde synthétique. Utilisé par les villageois pour accompagner les travaux collectifs ou des événements tels le mariage ou la circoncision, il est l'instrument très présent de la vie du village.

Sa chanson raconte l'histoire d'un berger qui parcourt des milliers de kilomètres avec son troupeau de vaches qu'il emmène, pieds nus, à travers savane et forêts, plaines et montagnes, pour atteindre des pâturages abondants de l'Afrique de l'Est près du lac Rodolphe et ses verts pâturages. La chanson décrivant la solitude du pâtre contraste avec la joyeuse mélodie dépeignant l'entente parfaite entre lui et ses bêtes qui lui sont très attachées car elles se sentent protégées des prédateurs, les lions et les crocodiles des rivières que le berger sait chasser. Un vrai magicien.

Le deuxième soir de festivités, tard dans la nuit, la lune cachée derrière une masse nuageuse grondante, la noirceur environnante fait ressortir les images fantomatiques des corps souples gesticulant et projette autour du feu central des ombres miroitantes qui s'entrelacent pour rappeler les ombres chinoises.

Soudain un cri strident déchire la nuit. La musique s'interrompt et les danseurs restent statufiés, chacun figé dans son attitude.

Abakar se dirige vers ses amis proches et leur chuchote quelques mots.

Accompagné de Boubakar, il disparaît dans l'obscurité pour rejoindre le guetteur. Après quelques instants ils sont de retour et transmettent en

Wolof les ordres à toute la population de se tenir prête à mettre les enfants et les femmes à l'abri. Puis aux hommes de s'armer et de se disperser par groupes autour du village, prêts à intervenir suivant les ordres diffusés.

Abakar et Babakar restent au centre et attendent, entourés d'une poignée d'hommes munis de lances et coupe-coupe.

Elsa, intriguée, se dirige vers lui ; il semble qu'un danger grave soit imminent.

Le silence qui vient de s'imposer fait encore vibrer plus fort dans les oreilles d'Elsa les rythmes retentissants et endiablés alors qu'elle est tapie

dans sa case, épiait chaque évolution du petit groupe qui fait face bravement à ce danger mystérieux, quand un coup de feu éclate, faisant vibrer par échos la nature endormie de la savane. C'est le coup de semonce d'une menace qui annonce sa nature. Ce n'est pas une guerre tribale mais celle entreprise par des bandits.

Abakar ne bouge pas et attend de savoir la nature exacte du risque encouru pour donner ses ordres.

A la lueur du brasier rougeoyant apparaît une dizaine d'hommes en armes, fusil ou mitraillette en main, bardés de ceinturons de balles de guerre. Ce groupe fait halte et se disperse, chacun prenant position. Un homme se détache, le chef de bande assurément; il s'exprime en arabe. Abakar saisit quelques mots et comprend qu'ils viennent confisquer les récoltes. Il intime ordre aux femmes et enfants de bas âge de s'éloigner

Puis suivent les ordres de ce chef de bande : Rassembler tous les vivres, volaille, riz, manioc et surtout l'eau. Les enfants gaillards et les hommes jeunes sont enrôlés dans leur armée. Les femmes doivent se soumettre, disparaître de leur vue et travailler chez elles en silence. On obéit ou on meurt. Cela rappelle ce que Gorki a écrit à propos de ces musulmans : *« Il est singulier et rebutant d'entendre quelqu'un qui est né d'une femme, et a été nourri de ses sucs, salir et mépriser sa mère en lui déniait tout, hormis la luxure et en la rabaissant au niveau d'un animal stupide .»*

Elsa, ayant saisi la portée de leurs injonctions, décide d'intervenir. Que risque t-elle avec ses amies ? Tout, elle le sait. Mais si elle ne fait rien tout sera terminé, elle doit réagir. Elle inspire une profonde bouffée d'air et rassemble ses forces intérieures puis se convainc de devoir exhorter ses amis à résister et combattre. Elle saisit le poignard qu'elle garde ici depuis son premier passage, le glisse dans son chemisier et sort de sa case pour rejoindre Mamakaoua,

Le plan se met en place ; un appel de détresse convenu est diffusé à l'ensemble des villageois qui se précipitent de tous cotés ; des femmes armées de lances ou de machettes, suivent en silence Mamakaoua et Elsa, d'un pas décidé vers le groupe d'insurgés. Arrivées à quelques dix mètres, elles se positionnent face à l'ennemi et font front. Quelque part au loin le tamtam rythmé obsédant et lugubre, transmet le message du drame qui se joue car la population des autres villages alentours doit être sur le qui-vive. C'est alors cette scène terrible. Le chef des bandits crie quelques mots accompagnés de gestes intimant l'ordre aux femmes de se disperser mais elles ne bougent pas. Il sort un revolver et tire une salve en l'air et ajoute

que les tirs suivants leur seront destinés. Elsa décide alors d'agir car c'est le moment et en français prononce ses premiers mots au chef qui ne peut réprimer un sourire sardonique :

– Vous êtes un grand chef et vous comprenez ma langue je suis certaine. Le sourire du chef se dissipe et on le voit opiner de la tête.

– Très bien donc. Sachez que nous vous respectons tant que vous nous laisserez tranquilles. Vous pouvez avec nous partager notre repas et participer à notre fête ; vous y êtes cordialement invités. Passez la nuit même, une couche confortable vous sera, pour vous et vos hommes, étendue. Vous êtes nos invités mais ne vous imaginez pas que vous allez nous chasser de nos terres et voler nos enfants.

– Assez parlé Madame. Quel est ton nom ?

– Elsa Altmann.

Il s'approche d'elle et lui fait face en brandissant son pistolet sur son ventre.

– Tu dois partir et emmener avec toi ces femmes. On ne discute pas mes ordres.

– Sinon ? réplique Elsa, défiant cet homme au regard perçant.

– Vous mourrez toutes.

Elsa comprend la détermination du bandit que rien ne fera plier si ce n'est la force. Elle sait qu'il faut jouer le tout pour le tout et décide d'agir ; elle fait un pas de côté et prestement de son chemisier brandit le poignard.

Avec une rapidité fulgurante, face à lui, elle dévie de sa main gauche la main tenant le revolver et pointe la lame du poignard sur sa carotide. Elle lui crache avec force :

– Je compte jusqu'à trois puis j'enfonce si tu ne donnes pas l'ordre à tes hommes de se retirer. Mamakaoua, crie t-elle alors de toutes ses forces. L'imposante femme d'Abakar aidée de quelques amies se précipitent et entourent le chef en l'immobilisant. C'est si soudain que la confusion règne dans les rangs des insurgés. Abakar ordonne à tous ses hommes postés alentour d'intervenir. Ils accourent pour s'interposer entre le groupe d'insurgés et celui des femmes qui tiennent leur chef neutralisé. Mais plusieurs détonations éclatent et l'on voit plusieurs indigènes s'écrouler. Voyant ce carnage, les hommes qui attendent dans le bush l'ordre d'Abakar, se ruent sur leurs ennemis et en accourant vers eux tels des léopards projettent leurs lances transperçant certains qui s'écroulent, des moribonds crachant leurs râles.

On assiste alors à un combat rapproché d'une rare atrocité auquel les

insurgés ne sont pas préparés et rapidement l'avantage se fait clair. Pour ces villageois, l'agilité et la vitesse d'action sont leur force que le danger a fait se surpasser, en plus de l'incitation constante d'Abakar qui insuffle à ses hommes les gestes et cris appropriés enflammant leurs instincts primaires.

Dépassés par le nombre, voyant leur chef prisonnier, les quelques bandits qui restent en vie battent en retraite, préférant la honte à la mort et lâchement disparaissent dans la noirceur de la savane.

Les pleurs après la bataille. La désolation après l'allégresse débordante. Le sentiment de vengeance soulèvent un groupe d'hommes dans une danse macabre autour du chef ennemi capturé ; Elsa intervient auprès d'Abakar pour lui laisser la vie sauve. L'affront subi le délivrera ou attisera ses poussées sanguinaires mais il devra de toute façon payer. Ils statueront comment quand les passions seront apaisées. Ne pas ajouter l'horreur à l'atrocité, cette horreur que font régner ces bandits qui reviendront si leur chef n'est pas relâché.

La bataille est gagnée, pour l'instant ; ils doivent rester forts et garder leur dignité.

Quelques jours sont passés et avec eux, l'enterrement des hommes valeureux qui ont su résister, se battre et vaincre en sacrifiant leurs vies. Abakar pénètre dans la case où le chef de bande est enfermé sous bonne garde.

– Lève-toi. Tu es responsable d'un carnage et tant de morts endeuillent notre communauté. Tu mérites la mort, une mort lente, pour te faire regretter tes actes. On ne se donnera pas cette peine. Nous n'allons pas salir notre sol avec ton sang. Tu n'es qu'un lâche, qu'une vermine qui ne mérite pas le nom d'humain. Je vais te libérer mais rappelle-toi qu'il n'y aura pas de prochaine fois. Fous le camp et va délivrer ce message de paix à tes hommes. Puisses-tu te reprendre et garder une certaine dignité. Il n'y aura pas de prochaine fois.

Ainsi est parti, sans un mot, Yazid Hamrouche, convaincu que la faiblesse de son adversaire lui avait fait gagné la partie, la revanche tarabouée au corps d'une vengeance rentrée. C'est sur Elsa qu'il allait frapper car sans elle, il serait déjà installé sur cette terre irriguée, l'eau ayant été la principale préoccupation qui avait guidé son forfait, son objectif majeur, cette fondamentale ressource qui lui fait tant défaut.

Elsa avait doucement extirpé de son corps la rage qu'elle contient contre ces bandits ; elle est consciente que son inquiétude

grandissante sans nouvelle de Jean a transformé sa rage en fureur et l'a poussé en un geste extrême qui aurait pu tout aussi bien lui coûter la vie. Maintenant qu'un calme pesant s'est installé dans le village, un besoin ineffaçable étreint Elsa d'avoir des nouvelles de son mari. Lui dire combien elle l'aime, cette séparation devenant insupportable dans l'incertitude qu'elle subit malgré elle, sans nouvelle de lui depuis le détournement de son avion. Elle a réalisé et maintenant de plus en plus certaine que cette tentative de détournement de l'avion était dû à la présence de Jean, un technicien en armes stratégiques de haut niveau qui se rend à Tel Aviv, voyons, la raison ne peut être qu'un rapt prémédité. Elle se fait des reproches d'être impuissante et si peu renseignée de ses activités. Mais elle-même s'est bien renfermée sur ses propres agissements. Pourquoi tant de cachoteries entre époux pour assister maintenant à une tragédie dans l'incapacité d'agir.

Il faudra changer cette attitude mutuelle, car on ne peut compter sur personne. Exemple frappant : Desroches ne rappelle pas et ne répond plus à ses appels.

Écourter sa présence ici à Sainsoutou pour effacer cette distance d'avec le drame qui se joue peut-être là-bas au loin, c'est ce qui s'impose à elle de plus en plus car son inquiétude provient de son incapacité à pouvoir apporter l'aide qu'elle sait déployer quand un danger surgit. Cela a toujours été ainsi entre eux d'eux, dès qu'un souci grave, une appréhension surgit chez l'un, le soutien moral à défaut d'être psychologique ou matériel a toujours permis à l'autre d'effacer le malaise ou l'angoisse qui l'opprime. Elle prend alors la décision d'écourter sa présence chez ses amis et de rentrer à Cannes où elle saura forcer les langues du personnel de la société de Jean à se délier. Il y a André, un vrai ami, et à l'évocation de son nom, elle saisit son cellulaire pour l'appeler. Pas de réponse, elle laisse un message qui plonge Elsa dans un malaise physique à constriction épigastrique forçant sa décision à quitter les lieux au plus vite.

Ce n'est pas facile d'abandonner sa famille africaine dans les circonstances actuelles. Des liens très forts se sont tissés à la suite du drame vécu et la bravoure d'Elsa l'a placé au rang de Déesse de la Savane. Les embrassades et les pleurs asséchés, il a fallu monter dans la voiture, jurer qu'elle reviendrait et s'arracher des mains qui s'étaient toutes agrippées sur son corps ; pendant longtemps une enfilade ininterrompue de femmes et d'enfants agitent les bras, les mouchoirs, les drapeaux en courant derrière le véhicule sur des kilomètres, pour s'effiloche et s'affaler

parfois au milieu du chemin ; les plus fatigués, les plus malheureux de cet abandon incompréhensible s'accroupissent sans bouger en bredouillant des paroles ou des airs mystérieux en une litanie monotone. D'autres s'allongent et s'endorment pour s'abandonner à un rêve où la Déesse a retrouvé sa place parmi eux.
Elsa est la Reine blanche.

§

– Maintenant, Hakim, tu vas t'expliquer, explosa Youssef .

Ils s'étaient retrouvés dans une pièce de l'aérogare de Gaza, furieux en voyant l'avion d'Air France prendre son envol.

– Je suis certain à cent pour cent qu'Altmann était dans l'avion au moment du départ à Paris. J'avais repéré sa place. Il s'était déplacé à l'arrière quand je suis allé donner mes ordres de déroutage sur Gaza. Quand l'avion s'est posé et que tu es entré dans la cabine, je ne l'ai plus revu. C'est un mystère.

– Force est de constater que le coup est raté. Ou alors il y a eu indiscretion et l'oiseau s'est envolé ; mais comment ?

– Personne n'a pu intercepter tes messages téléphonique ou internet ?

Demande Hakim l'air soucieux.

– Bien sûr que non.

Youssef n'avait pas fini sa phrase qu'il se remémore avoir quitté son bureau précipitamment, laissant Sadek seul.

Suivi de Hakim, il monte quatre à quatre les marches vers son bureau du premier étage. Sans saluer au passage le planton de service, il ouvre

violemment la porte et ne voit qu'un siège vide où Sadek était assis il y a encore peu de temps.

– Quand est sorti le type qui était dans mon bureau ? Demande t-il au planton

– Le temps nécessaire pour chercher un thé qu'il m'avait demandé mais il était parti quand je le lui ai apporté.

Youssef est rouge de colère :

– Cette fois, Hakim, c'est la dernière occasion pour toi de montrer tes capacités. Notre rigolo d'Altmann est dans cet avion et va atterrir à Ammann dans une heure, d'après l'information qui vient de m'être adressée. C'est le temps qui te reste pour le cueillir.

Youssef fixe Hakim de ses yeux perçants, inquisiteurs.

Maintenant il commence à avoir des doutes sur la capacité de son adjoint ; pourtant jusqu'à présent il a été très performant, ne ratant jamais sa mission ; un coup de vieux, une chute de tension, un problème avec une femme. Bref, c'est un fait, l'échec de Hakim dans sa mission pour stopper l'avance de Altmann est patent. A moins que ce ne soit la malignité démoniaque de ce dernier. Insaisissable est le mot.

– Il nous reste une dernière carte à jouer, Hakim. Alors écoute bien.. Je ne me répéterai pas.



A relative basse altitude, le commandant et son co-pilote avaient repris les commandes manuelles. Ils se dirigeaient vers la Jordanie. Le contact avec l'aéroport d'Amman obtenu, rien ne s'oppose à son atterrissage.

Les nerfs du commandant relâchent; il ne s'imaginait pas s'en tirer si bien, tout étant devenu si compliqué et si hasardeux.

Après avoir écouté le commandant informer les passagers de l'atterrissage inopiné à Amman et de la suite de leur voyage jusqu'à Tel Aviv, Jean considère que maintenant la situation devrait être sûre.

L'avion entame sa descente sur l'aéroport. Le sol se fait plus précis, une route, des autos, puis un faubourg qui devient une ville et au fond à droite une piste d'atterrissage. L'avion pivote, se met en ligne, les roues se déploient en couinant et doucement le lourd engin se pose comme une feuille arachnéenne. Pas le moindre choc ressenti et les applaudissements claquent évoquant le soulagement des passagers.



Sadek avait quitté précipitamment le bureau de Youssef.

Il n'a que quelques kilomètres à parcourir pour se rendre au Check Point avec Israël ce qu'il fit en quelques minutes avec le véhicule à sa disposition puis se rendit à Sderot vers l'hélico qui l'attendait.

– Amman, annonce t-il d'un ton tranchant au pilote.

Une heure après il avait le pied en Jordanie. Il assista à l'atterrissage d'un avion d'Air France, celui qui transporte Jean Altmann.

Tout a bien fonctionné ; il est satisfait. Jean Altmann est sauvé. Il espère que Youssef ne va pas subodorer la pernicieuse pirouette qu'il avait mis en place pour faire croire à son aide précieuse tout en faisant capoter le projet .

A l'aéroport d'Amman, en ordre, tout le monde descend de l'avion et est aiguillé vers une salle d'attente où un représentant de la compagnie Air France vient expliquer qu'un car sera à disposition dans les plus brefs délais pour acheminer tout le monde en Israël par la route jusqu'au Pont Allenby. .

Passée une heure, le groupe est convié à monter dans le car qui attend à l'extérieur.

Les passagers passent un à un par une porte dérobée où se tiennent deux individus qui les scrutent et vérifient le talon de leur carte d'embarquement.

Jean passe à son tour, apaisé, mais un troisième individu qui se tient à l'écart s'approche et l'interpelle en chuchotant :

– Monsieur Altmann ?

– Oui, dit-il après un instant de surprise en réprimant une grimace que d'ordinaire il n'aurait pu éviter.

– Ayez l'obligeance de me suivre s'il vous plait.

– Vous suivre où je vous prie ? Il venait de s'exprimer à voix haute pour contraster avec le ton adouci de son interlocuteur et se faire entendre clairement de ses compagnons de voyage et en particulier du courageux monsieur qui avait participé à l'altercation à Gaza dans l'avion.

– Qui êtes-vous ?

– Veuillez ne pas faire de vague. Je ne peux rien vous dire, je ne fais qu'exécuter des ordres.

– Je me fous de vos ordres et vous devrez être plus clair pour que je m'exécute.

Jean se retrouve soudain dans le noir, la tête enveloppée dans un sac dont il cherche à se sortir par gestes brusques mais il reçoit un coup violent sur la tête, une douleur, et perd conscience. Le groupe des passagers interloqués, le voient transporté par deux types dans un van noir aux vitres fumées qui disparaît avant d'avoir pu faire le moindre geste pour l'aider, si tant est qu'ils en aient eu l'intention.



En sortant du bureau de Youssef, Hakim n'avait pas encore claqué la porte pour bien montrer sa colère, que le téléphone sonne de nouveau :

– Qui c'est ? aboie Youssef.

– Yazid Hamrouche.

– Quoi ?

– Tu ne me reconnais vraiment pas ou tu fais exprès ?

– Oui bien sûr, répond Youssef se ravisant, cherchant à se calmer. Que me vaut l'honneur de ton appel ?

– J'ai été attaqué par un important groupe d'indigènes armés jusqu'aux dents. A la tête de ce groupe se trouvait une française, une certaine Elsa Altmann, fanatique religieuse.

– Quoi ? Elsa Altmann ? Tu es sûre ? Où se trouve t-elle ?

– A Sainsoutou à la frontière Sénégalaise avec le Mali. Pourquoi, tu la connais ?

– Raconte-moi tout dans le détail.

Ayant bien pris conscience du danger que cette femme peut faire encourir à leurs projets :

– Je m'occupe de l'affaire. Tu ne bouges pas et attend mes instructions.

Youssef a saisi la relation évidente entre ces deux Altmann, le Jean qu'il poursuit et cette Elsa dont vient de lui parler son ami Yazid. Quelle coïncidence ! Mari et femme, frère et soeur ? Aucune importance, il voit tout de suite comment tirer parti de cette info.

§

Jean ouvre un oeil. Il est conscient d'avoir été l'objet d'un enlèvement. Dans une pièce sombre, allongé sur un canapé, il attend, libre de ses mouvements, un mal de chien au crâne.

Un homme rentre et le voit éveillé :

– Comment allez-vous ? Désolé mais je n'avais pas le choix. Je m'appelle Sadek Palhavi. Ma mission est de veiller sur vous, j'assure votre sécurité pendant ce voyage pour vous permettre d'atteindre Tel Aviv.

– J'ai vraiment apprécié vos manières pour accueillir un ami et vous pouvez dire ce que vous voulez, je ne vous crois pas. Je n'ai besoin de personne pour assurer ma sécurité.

– Ce n'est pas aussi simple. Seul vous n'y arriverez jamais.

- Merci mais j'ai ce qu'il faut. Je n'ai pas besoin de vous, je vous le répète.
- Comme vous voudrez.
- Ramenez-moi à ce car avec les autres passagers. Merci.
- Pas avant de vous avoir dit que nous avons été contraint de provoquer le détournement de votre avion. Nous savions qu'ils voulaient accaparer vos plans secrets ; nous avons pu contrôler la situation en permettant une sortie honorable. Jusqu'à présent, mais les risques existent encore, tant que vous ne serez pas arrivé en terre promise.
- C'est du charabia. Pourquoi faut-il que je gobe vos sornettes ?
- André vous a sauvé la vie en vous offrant la possibilité de porter sa cape vous rendant invisible. C'est une idée que je lui avais suggérée.
- Vous connaissez André ?

Jean avait tourné la tête pour faire comprendre qu'il n'attachait pas d'importance à son discours ; il scrute subitement les yeux de ce type qu'il n'avait pas regardé vraiment. A l'évocation du nom d'André, son ami, il distingue ce regard profond d'yeux noirs comme de l'ébène dans un visage anguleux au front dégarni ; racé, c'est cela, une puissance immanente se dégage forçant le respect, oui ce regard l'a convaincu que ce n'est plus une plaisanterie.

- Vous commencez à réaliser que je ne dis pas n'importe quoi.
- Quels sont ces gens que vous dites vouloir voler mes plans ?
- Vous le saurez suffisamment tôt. Le problème n'est pas là. Et si vous ne me croyez pas, vous êtes libre, je vous ramène à votre car. Vous décidez de votre sort. Partez mais laissez-moi alors transporter ces plans pour qu'ils soient en sécurité.
- Et vous, laissez-moi endosser cette cape avant de rentrer dans le car. S'il devait être attaqué, ils ne me trouveront pas. Les plans resteront avec moi.
- Inutile, la feinte de la furtivité ne se renouvellera pas une seconde fois. Ils ne sont pas stupides à ce point. Je les connais bien, ne les mésestimez pas. Je vais vous accompagner en voiture particulière jusqu'au Pont Allenby. Vous ne craignez rien. Cela vous va comme solution ?
- Je crois que oui, répond Jean, finalement résolu d'accepter.
- Je comprends votre attermoisement.

La grosse Mercedes blindée qui transporte Jean et les deux gardes du corps garde sa distance en arrière des trois cars véhiculant les passagers de l'avion.

Ce n'est pas la distance des 80 Kilomètres qui les séparent de leur arrivée

qui est longue mais il faut connaître le trajet cahoteux, les chauffeurs qui scrutent en permanence les alentours des lieux traversés, les obligeant à rouler lentement, sage précaution nécessaire pour arriver sain et sauf. Il ne s'est pas passé plus d'une demi-heure qu'une grosse limousine noire dépasse en trombe le cortège et qu'au passage du car de tête, une déflagration claque. On aperçoit alors le car zigzaguer et un pneu arrière voler en éclats.

Sadek donne en arabe quelques ordres au chauffeur qui appuie à fond sur la pédale de l'accélérateur et propulse le véhicule blindé à très vive allure dépassant le car qui semble se stabiliser, le chauffeur ayant réussi à en reprendre le contrôle. Jean a eu le temps de voir la grosse limousine se positionner de travers pour bloquer le car et des deux portes arrière s'extirper trois types armés.

Sadek reste de glace. Il a réussi. C'est justement ce qu'il espérait, que l'attaque ait été concentrée sur les cars. Il sait que c'est la main de Hakim qui a frappé et que malheureusement les passagers vont trinquer. Quand Jean sera à l'abri il va devoir faire intervenir ses amis jordaniens pour calmer le jeu de cache-cache qui peut risquer de tourner au drame. Mais il a le champ libre maintenant.

Dans la limousine qui transporte Jean, les deux gardes de corps exhibent leurs armes armées et posées sur leurs genoux.

Décidément, pense Jean, mon petit voyage n'est pas une promenade de santé ; il sent la main de Sadek se poser sur son bras puis, de ses yeux expressifs, lui adresser un message de soulagement. Tout est dit. Jean se sent apaisé. Pour l'instant.

Au passage de la frontière Jordanienne, le regard inquisiteur des douaniers et de la police rendent Jean particulièrement nerveux, malgré le contrôle qu'il tente d'exercer pour ne pas le paraître. Il est fatigué.

Pour les formalités d'entrée en Israël, il a été étonné de voir le respect des employés à la lecture du passeport de Sadek. Leurs salut et empressement à les laisser passer ont forcé son sentiment d'être escorté par un personnage important. Enfin du réconfortant. Il ne s'est pas trompé sur sa personnalité en fin de compte.



André, notre ingénieux inventeur de la cape qui rend invisible pénètre à l'intérieur du « *Grand Café* » sur l'esplanade des Allées, à Cannes. Il aperçoit Elsa sur la banquette au fond. Elle lui adresse un geste de la main et son visage s'illumine dès qu'il s'approche.

Elle regarde avidement le visage poupon d'André car elle pense y lire la nature des nouvelles qu'il va lui apprendre sur Jean. Elle inspire une longue bouffée d'air pour se donner du courage.

Le sourire sincère et l'attitude posée d'André l'engagent à ne pas s'alarmer outre mesure.

Assis en face d'elle, André lui prend les mains et les garde quelques instants serrées tandis qu'il prononce les paroles qu'il a répétées plusieurs fois en chemin afin de la laisser espérer. Son regard ne quitte pas ses yeux afin de rester crédible, sachant son interlocutrice aux aguets de la moindre erreur de communication.

– Il va bien et il est maintenant en sécurité. A Tel Aviv. Pas d'inquiétude à avoir.

– Pourquoi ne m'appelle t-il pas ?

– Toute communication pourrait être interceptée.

– Je n'imaginai pas que cette escapade aurait été aussi scabreuse. Jean ne m'a pas laissé cette impression avant de partir.

– Mais lui non plus ne pouvait s'imaginer.

– Est-ce que le reste du voyage, son retour, comporte des risques ?

– Certainement beaucoup moins une fois que sa mission sera accomplie mais on ne peut rien écarter.

– C'est charmant. Ce n'est pas un poste de physicien qu'on lui a offert mais celui de James Bond. Puis-je aider en quoi que ce soit ?

– Il est très aidé sur place par quelqu'un de très sûr. Tant qu'il est sous l'aile de cet ami, rien ne lui arrivera.

– Un ami à toi ?

– Certes, sûr et efficace.

– Quand doit-il rentrer ?

– Sous peu, quelques jours. Son trajet de retour est à l'étude.

Chypre, Athènes etc...

– Peux-tu le contacter ?

– Je peux essayer par l'intermédiaire de cet ami commun. Pourquoi ?

– Tu viens d'évoquer la Grèce. Nous nous étions promis, Jean et moi de

nous retrouver à Santorin le jour où par un concours de circonstances, nos vies auraient dérapé, ou si un problème grave nous avait séparé, pour quelque raison que ce soit. . Je veux aller le rejoindre là-bas.

– C'est entendu je vais le lui faire savoir.

– Merci, j'attends que tu me dises quand y aller.

§

De retour chez elle, Elsa se sent redevenir une petite fille amoureuse à l'idée de pouvoir bientôt retrouver son Jean à Santorin. Son souvenir de cette île qui est un tel enchantement a presque pu effacer le léger soupçon, -ou bien est-ce un malaise ?-, qui lui taraude encore les tripes car après tous ces événements vécus récemment, elle ne peut pas extérioriser une joie intense, quand le téléphone sonne :

– Oui, Monsieur Desroches, je vais bien merci. Je suppose que vous m'appellez pour me donner des nouvelles. Je vous écoute.

– Votre mari est en lieu sûr. Bien portant et en situation d'assurer sa mission comme convenu. Quelques jours seront encore nécessaires avant son retour. Je n'ai pas négligé de faire intervenir les autorités qui ont été exemplaires. Vous pouvez être rassurée. Vous êtes toujours en Afrique ?

– Je vous remercie de m'avoir fourni ces bonnes nouvelles. Non j'ai quitté l'Afrique et suis rentrée à Cannes. De plus j'envisage de rejoindre mon mari pendant son voyage de retour.

– Oui, bonne idée et où cela ?

– A Santorin.

– Je crois qu'il en sera très heureux. Je vous souhaite bon voyage. Au plaisir de vous revoir, Madame Altmann.

Pourquoi, le récepteur posé, ce malaise ressenti tout à l'heure la torture t-il de nouveau ? C'est vrai que le petit laïus de Desroches ne l'a pas vraiment satisfait. Tellement stéréotypé. Et si semblable à celui d'André. Pourquoi tant de plates sollicitudes ? Ou bien n'est-ce de sa part qu'une envie capricieuse et saugrenue, la recherche d'une douleur refusant malgré elle une joie retrouvée, elle doit se calmer, devenir positive.

§

Sadek a laissé Jean se reposer le reste de la journée au King David Hôtel, sans omettre de laisser devant la porte de sa chambre un garde du corps banalisé mais vigilant, qu'il a choisi personnellement. Il a organisé pour le lendemain matin le rendez-vous avec l'Etat Major pour négocier la vente de sa fusée. Pendant ce temps il organise le rapatriement de Jean en France suivant un parcours dont il garde seul le détail des étapes. Il tiendra seulement compte d'une halte à Santorin dont lui a parlé André comme point de rencontre entre Elsa et Jean.

Le départ est fixé dans la nuit du lendemain sur un cargo en partance vers Limassol depuis le port d'Ashdod où Sadek accompagne Jean jusque dans sa cabine privée. Il profite de l'éloignement de son protégé en salle de bains pour faire l'échange de son attaché-case contenant ses plans avec celui qu'il a préparé soigneusement.

En pleine mer, un hélicoptère prêt à décoller attend Jean pour l'acheminer à Limassol d'où un bateau de croisière le mènera à Santorin où il débarque 18 Heures après, le matin suivant, à l'aube au lever du soleil. Et c'est à l'hôtel Anastasis qu'est prévue la rencontre entre les deux époux. Ainsi en a décidé Sadek, en accord avec André. Après, les deux époux se débrouillent pour le retour en France. Ils ont l'habitude d'être discrets.

Tous les moyens pour assurer cette rencontre s'articulent dans un minutage parfait.



Fira, principal centre urbain de Santorin, en milieu de journée, un type d'un mètre quatre vingt quinze aux épaules de catcheur, le visage buriné à moitié caché par de grosses lunettes de soleil, les cheveux en brosse, développe de grands pas dans la rue principale et avise les hôtels pour touristes dans lesquels il s'engage un à un pour s'adresser à la réception. Jusqu'à présent, et depuis une demi-journée de recherches infructueuses, Hakim n'a pas encore localisé les Altmann.

Il a bien eu l'idée à l'aéroport de dérober la fiche d'entrée d'un Altmann sur laquelle il aurait pu lire le nom de l'hôtel, ou bien encore s'adresser à la police de Fira pour l'aider dans sa recherche mais c'était s'exposer à mettre des autorités locales en alerte, car il le sait, la Police n'aime pas qu'on vienne fourrer son nez dans des affaires bizarres ; on ne peut que recevoir

des coups sans pouvoir en donner. Ils en a eu quelques expériences malheureuses dans le passé et si la police grecque flaire une magouille, elle expulserait Hakim sur le champ.

Il décide donc de travailler seul, sans faire de vague. Il sait que sa stature à elle seule attire l'attention, les policiers locaux en civil sont à l'affût en cette période touristique, le moindre incident provoquerait une panique qui fait fuir les étrangers. Toute présence suspecte est interceptée. Hakim doit agir avec discrétion.

Il visite tous les hôtels pour trouver son gibier. Il est rôdé à ce lent et méticuleux processus de pistage qui l'a toujours mené au succès et c'est en milieu d'après-midi de ce jour là qu'à l'hôtel Anastasis, le concierge, qui n'a pas cillé à l'image d'un billet de 100 dollars qu'il a engouffré dans sa poche , a pu lui dévoiler que Madame Altmann avait réservé et doit arriver le soir même.

– Je suis Monsieur Altmann et je souhaite faire une surprise à ma femme qui m'attend demain matin tôt, quel est son numéro de chambre ?

– 121. C'est une suite. Coté mer.

– OK. Ça reste entre nous. D'accord ? Je vais lui faire une surprise.

Un clin d'oeil et la tête du concierge opine légèrement.

Si Hakim connaît parfaitement les moindres détails du job qui lui a été confié ici à Santorin, il lui reste à prendre des dispositions infaillibles de retraite pour quand il aura accompli ce pour quoi il est venu. C'est dans cet esprit qu'il file sur Oia, dans le nord de l'île pour louer les services d'un bateau rapide pour s'échapper dans la nuit sans être pisté, et éviter une mauvaise rencontre s'il avait été filé depuis son arrivée ici . Disparaître en gagnant l'île de Paros et prendre au petit matin le premier avion pour Athènes.

Rentré dans sa chambre d'un petit hôtel de quartier, il répète les paroles et gestes en se concentrant sur les étapes de l'interrogatoire qu'il doit entreprendre le soir. Sûr de lui, comme peut l'être le chasseur qui tient son gibier dans le viseur de sa carabine.



Elsa sort de l'aéroport de Santorin et prend un taxi en donnant le nom de son hôtel. Elle s'est étonnée d'entendre le chauffeur lui discourir avec fierté la merveilleuse île qu'est Santorin après le chaos

perpétré 1500 ans avant notre ère, provoquant un effondrement de terrain de plusieurs dizaines de kilomètres et formant un cratère géant que la mer a recouvert sur onze kilomètres de long sur sept de large en créant la Caldera, falaise de 400 mètres de hauteur à l'intérieur de laquelle, au fil des années, les îliens ont su forger de leur propre main des habitations, telles des cavernes troglodytes.

Arrivée dans la suite 121 de l'hôtel Anastasis, elle est tombée sous le charme, la terrasse dominant ce panorama grandiose à un moment où justement le soleil s'apprête à décliner. Elle ne peut s'empêcher d'admirer ce pour quoi des millions de touristes en quête de frissons sont venus dans cette île : s'extasier devant l'astre solaire se parant de milliers de couleurs versatiles pour se coucher. Et pour compléter la parade des bienfaits de ce lieu paradisiaque, elle débouche une petite bouteille bien fraîche d'un Ouzo et déguste le nectar avec un plaisir non dissimulé. Et comme elle a eu raison !

Elle sait que Jean arrivera demain matin de bonne heure, André lui a confirmé. Elle préfère attendre dans sa chambre et se faire porter un repas qu'elle pourra consommer sur la terrasse, pour continuer d'admirer ce paysage dont elle ne se lasse pas depuis qu'il y a deux ans pour leur mariage ils y avaient séjourné deux semaines.

Les informations diffusées par le journal télévisé venaient juste de s'arrêter lorsqu'on frappe à la porte. Il fait un noir intense dehors remarque t-elle. Serait-ce déjà Jean ? Son cœur bat la chamade à cette idée mais un doute la retient car elle aurait été prévenue.

Dans la pénombre, sur le seuil de la porte qu'elle vient d'entrouvrir, se détache la masse imposante de l'homme qu'elle aperçoit. De suite circule tel un flash dans son esprit le nom de celui qui fut son premier mari : Hakim. Lorsque celui-ci fait un pas en avant pour montrer sa détermination d'entrer dans la chambre, et que sa silhouette donne place à l'image réelle, s'apercevant que sa première impression ne l'avait pas trompée, la surprise fait place à une stupeur :

– Toi ? Mais je ne rêve pas ? Que fais-tu ici ? Lui demande t-elle en Hébreu

– Excuse-moi, répond-il en français, je ne savais pas qu'il s'agissait de toi, en venant ici. Je cherche une Madame Altmann. Je ne te connaissais pas sous ce pseudonyme. La surprise que j'en éprouve se transforme en stupéfaction.

– Pourquoi, que craignais-tu ? Quelles sont tes intentions à l'égard de

cette madame Altmann ? Mais rentre s'il te plait, assieds-toi. Veux-tu boire quelque chose ?

Le silence qui s'ensuit pendant quelques secondes laisse à l'un et l'autre le temps de reprendre leurs esprits.

– Alors tu es Madame Altmann. Donc remariée à un monsieur Altmann.

– Bien évidemment, comme tu vois et d'ailleurs mon mari arrive tout à l'heure. Tu vas ainsi pouvoir faire sa connaissance.

– Je ne sais pas si je serai encore ici.

– Il arrive de très bonne heure, vers six heures demain matin.

– Bon très bien. Mais l'affaire prend une tournure des plus stupéfiantes.

Son visage inquiet se contorsionne dans diverses grimaces laissant réaliser à Elsa la nervosité qui l'assaille et ne peut réprimer.

– De quoi veux-tu parler ? Explique-toi. La franchise que nous avons l'un pour l'autre ne nous faisait jamais reculer devant quelque drame ou difficulté que nous sentions nous envahir.

Elsa par contre est très sereine, revenue de son ébahissement premier.

– Je crois qu'il vaut mieux qu'effectivement j'aie au vif du sujet.

– Tu es toujours dans la mouvance islamique qui fait de toi l'ennemi de ton pays n'est-ce pas ?

– Ce n'est pas forcément de gaîté de coeur mais par obligation. Et on ne sort pas de cet embrigadement comme d'un moulin.

– Oui d'accord alors vas-y extirpe ton acrimonie.

– Mon job est de m'approprier les plans d'une fuée que détient ton mari et j'ai ordre également de supprimer une Madame Altmann qui s'est distinguée à Saïnsoutou, au Sénégal contre une armée régulière palestinienne, qui, dans sa tentative de pacification d'un territoire s'efforçait d'arrêter les exactions que tu aurais commises sur la population locale.

– C'est ainsi que l'on écrit l'histoire de nos jours dans votre secte barbare ? Bravo mais je souhaiterais rétablir à tes yeux ce que l'on appelle la pensée positive et te donner une autre version.

Mon action d'évangélisation ? Avec autant d'abnégation que toi qui fait du terrorisme. Voilà ce que j'entreprends là-bas. Permettre à la population de Saïnsoutou de s'émanciper, de se nourrir correctement et de vivre en paix. Et je m'opposerai à toute forme hostile, je lutterai pour faire aboutir mes idées, comme toi tu tueras pour t'approprier une terre ou un bien. J'apporte l'amour et la paix. Nous sommes tous les deux des combattants, moi pour construire, toi pour détruire. La différence entre nous est que je survivrai et

que toi tu seras balayé par une mouvance qui se fait jour chez certains peuples du Moyen Orient qui commencent à croire en une possible union économique nécessaire pour les faire vivre en paix durable. Avec Israël en tête de pont pour fournir les moyens, organiser les structures et finalement créer une région unie pour faire front à l'hégémonie asiatique. Turquie, Syrie, Irak, Iran, Liban, Jordanie et l'aide des pays du golfe. Ton mouvement n'a plus cause et ne peut survivre. D'ailleurs il ne tient que par les petro-dollars amassés dans la vente de richesses énergétiques du

soussol, qui s'y trouve comme par miracle. Mais leur extraction ne pourra pas durer bien longtemps au rythme actuel effréné de leur consommation.

– Erreur ! Ma chère amie, nous avons su placer notre argent pour subsister longtemps. Mais qu'importe parons au plus pressé. Que s'est-il passé avec toi ? Comment as-tu pu en tant que juive devenir une évangéliste ?

– C'est clair et je t'explique en deux mots. Le christianisme n'était d'abord qu'un mouvement messianique qui proclame que Jésus accomplit toutes les espérances annoncées dans les anciennes prophéties et qu'il les dépasse dans un sens proprement spirituel.

Pour le judaïsme, la rédemption doit se produire sur la scène de l'histoire et au sein de la communauté comme une manifestation visible du royaume de Dieu. C'est pourquoi le judaïsme s'oppose au christianisme naissant qui prétend que la rédemption advient de l'invisible, à l'intérieur de l'âme. Mais c'est ma croyance. Ma mission donc insiste sur l'expérience personnelle de la conversion et l'engagement religieux individuel. De toutes les sensibilités du protestantisme se dégagent deux fondamentaux communs : la référence à la bible comme source fondamentale et la vérité chrétienne, l'individualisme c'est à dire l'appropriation personnelle du christianisme. Je ne renie rien de ma confession première mais vois-tu je ne veux pas en rajouter à la hauteur compassée du Juif qui le préserve de toute considération sympathique, à tort ou à raison. Sa puissance est jalouée car la solidarité se suffit à elle-même pour protéger chacun de nous. Mais dans le christianisme, c'est une lutte constante de rappels aux lois, aux préceptes qui rapprochent les brebis les unes aux autres. C'est un devoir que je me suis donné d'accomplir mais c'est surtout une joie de voir la force, la détermination et l'énergie communiquées aux membres de la communauté. J'ai compris cela très vite quand avec Jean j'ai quitté Israël pour aller vivre avec lui en France il y a trois ans maintenant. Et c'est en Afrique, entre

autres continents, que les populations pauvres ont besoin d'aide spirituelle pour s'entraider et acquérir la force de survivre et s'émanciper.

– Excuse-moi mais l'Islam - salâm ou shalom - c'est le terme de paix et celui qui se soumet à la volonté divine acquiert la paix. Rappelle-toi que les créatures de l'univers sont qualifiées de '*soumises à Dieu*' car elles obéissent à la Loi divine. Pour les musulmans, le Coran synthétise et rassemble ce que contient les autres livres sacrés. Muhammad fut choisi pour sa pureté. Il est le prophète vierge de l'enseignement, qui reçut pourtant le Coran. Muhammad ne fit que transmettre un Livre révélé à l'humanité, il n'ajouta rien qui vienne de lui, alors que dans le christianisme, la parole de Dieu c'est le Christ et le réceptacle de cette parole la Vierge Marie. Le fruit spirituel est Jésus, pour l'Islam c'est le Coran. Le droit musulman régit autant les pratiques culturelles que tout ce qui relève des rapports sociaux : la famille, l'héritage, la propriété, les contrats et obligations, les règles politiques et juridiques dans son sens noble.

– Alors pourquoi toute cette haine ?

– Seulement envers ceux qui blasphèment notre religion par des propos déplacés et outrageants.

– Qu'en est-il des membres qui veulent recouvrer leur liberté individuelle.

– Elle est impossible. C'est en soi un blasphème que de s'écarter de la volonté de Dieu.

– C'est une tyrannie.

– Non, c'est une symbiose totale du divin et du temporel.

– On finit par être troublé à force d'être imposé, et la révolte, un jour, fait évidence. Évidemment contre la baïonnette et la kalachnikov des illuminés, cela demande du temps.

Elsa n'arrive pas à circonscrire un air quelque peu sarcastique et ne peut réprimer un agacement qui lui fait changer de sujet pour éviter la diatribe, mais elle adoucit le ton :

– Tu es resté beau mec, alors une vie de famille ?

– J'y songe.

– C'est la sagesse même. Et où habites-tu ?

– Paris.

– Oui je sais mais où ?

– Montparnasse.

– On pourra se revoir quand on passera par là.

– Ça c'est pour dans une autre vie. Dans l'instant j'ai une mission.

– Je sais, je ne l'ai pas oublié. Mais y crois-tu vraiment à cette mission et à tout ce que l'on a voulu te faire croire ? Je ne peux pas arriver à comprendre que toi, avec ta sensibilité, et me connaissant tu aies pu accepter de gober ces sornettes. Ou alors tu as bien changé.

Mais au fait comment as-tu su que cette Madame Altmann réside dans cet hôtel-ci, à Santorin ?

– Je dispose d'informateurs, tu dois bien t'en douter et je ne suis qu'un exécutant.

Elsa est intriguée, Hakim gêné car il se remémore l'amour passionné qu'il a vécu avec Elsa et le déchirement que leur séparation lui a causé et le secoue en ce même moment.

Il se lève et sort de sa poche arrière une paire de menottes.

– Tourne-toi.

Il s'est approché d'elle, les traits du visage durcis, laissant toutefois apparaître une trace de tristesse dans un regard glacial.

– Tu vas m'enchaîner ? Tu es cinglé, et si je ne le veux pas ?

– Il le faut. Ne m'oblige pas à devenir brutal.

Elsa se retourne et ne peut voir Hakim prendre une petite seringue de la poche de son veston et lui enfoncer l'aiguille dans le bras. Presque instantanément, Elsa perd contrôle de ses moyens.

– Je ne me sens pas bien.

Hakim la dépose délicatement sur une chaise puis il prend un sac de voyage et y enfourne quelques sous-vêtements, corsages, pantalons et trousse de toilette. Il entoure le cou et les épaules d'Elsa d'un grand châle fuchsia et la prend par la taille, la serre contre lui et ensemble font les quelques pas qui les mènent à la porte. Ils sortent et doucement, lui la tête penchée vers celle d'Elsa dans une attitude amoureuse, ils se dirigent vers la sortie de l'hôtel. Le concierge, assoupi derrière son comptoir, a ouvert un oeil et remarqué la scène mais ne dit mot.

Arrivés dans la chambre d'hôtel d'Hakim, celui-ci, assez penaud en fait, prononce ces quelques mots tristement :

– Repose-toi, la nuit sera longue, tu auras besoin de toutes tes forces demain, insiste t-il en l'aidant à s'étendre sur un des deux lits.

Malgré l'air frais de la nuit pendant le trajet à pied entre les deux hôtels, Elsa n'a pu retrouver ses esprits. Elle réalise que son rêve de retrouver Jean s'est éloigné et qu'elle va payer pour l'audace qu'elle a eue à Saïnsoutou contre les rebelles. Elle est tellement fatiguée. Ayant perdu toutes ses forces elle se laisse sombrer.

Au petit matin, cinq heures trente, il fait nuit encore, Hahim attend, assis sur le bord d'un rocher tout près de la petite rue qui mène à l'Hotel Anastasis. Il a vu le bateau de croisière s'ancrer dans la baie.

Après une heure d'attente, au jour naissant, un type en bras de chemise et portant un attaché-case d'une main et une petite valise de l'autre marche rapidement dans la rue étroite. Un taxi l'a déposé non loin jusqu'au début de l'impasse. Ne doutant pas qu'il ne peut s'agir que de Altmann, Hakim se déplace et vient se positionner quelques pas avant l'entrée de l'hôtel et au moment de la rencontre se présente à lui :

– Monsieur Altmann ?

– Oui, qui êtes-vous ?

– Je suis envoyé pour assurer votre protection. Je suis Maurice André secrétaire de l'ambassade de France en Grèce. Il déploie une carte officielle de sa poche intérieure.

Pouvons-nous nous entretenir quelques instants avant que vous ne rentriez à votre hôtel ?

– De quoi s'agit-il ? Je suis pressé.

– Je vais faire vite. Votre femme a été kidnappée hier soir et nous avons reçu un message des ravisseurs. Madame Altmann vous sera rendue dès que des plans de fusée leur auront été remis sinon ils ont été clairs, ils l'exécutent sur le champ. Alors je vous propose de nous remettre ces documents au complet que nous transmettrons nous-mêmes pour vous éviter un inconfort supplémentaire. Vous saisissez ? Je suis désolé Monsieur Altmann, vous avez demandé d'être bref, je comprends votre désarroi. Il n'y a malheureusement pas d'autre alternative.

– Qu'est-ce que cette histoire ? J'ai rendez-vous vous avec elle ici à cet Hôtel.

– Je sais.

– Comment le savez-vous ?

– C'est mon travail. Le problème n'est pas là. Voulez-vous retrouver votre épouse ou non ?

– Quelle garantie donnez-vous que ma femme me sera rendue saine et sauve ?

– Seulement ma parole. Je connais mon travail et ne traite jamais à la légère avec des ravisseurs.

– Ai-je le choix de refuser ?

– Non, Monsieur.

– Et si

– Vous refusez de me les remettre ? C'est bien ça ? Réponse : je sais que vous les avez dans votre mallette, je vous obligerai physiquement à me les remettre. C'est clair et je n'irai pas en douceur. Il y a la vie d'une femme et de plus la vôtre, qui est en question, je ne vais pas épiloguer longtemps. Monsieur Altmann j'ai très peu de temps encore avant de remettre ces documents .

– Je veux vérifier si ma femme est présente à l'hôtel ou non. Je vais questionner le concierge de l'hôtel.

– D'accord mais pas d'entourloupe.

– Ce n'est pas mon genre. Une seconde.

Jean rentre dans l'hôtel et s'adresse au concierge de garde.

– Bonjour, Madame Altmann s'il vous plait ?

– Bonjour Monsieur, oui, mais j'ai vu Madame sortir avec son mari en milieu de nuit et ne l'ai pas vu revenir. Je crains qu'elle ne soit pas dans sa suite.

– Comment, vous l'avez vu sortir avec son mari ? Mais je suis son mari.

– Je suis confus Monsieur, l'homme s'était présenté comme son mari.

– Il vous a grugé, c'est moi le mari. Voici ma carte d'identité qui vous le prouve. En quittant elle n'a laissé aucun message ?

– Non Monsieur, désolé.

Jean veut en finir avec ce périple jonché de tant d'imprévisibles dangers. Tant qu'il sera porteur de ces plans, sa vie est accrochée à un fil fragile. Maintenant personne ne peut l'aider, Sadek est loin, il est seul. Il flanche. Hakim l'attend dehors, il revient vers lui, abattu.

– Prenez-les et disparaissez, souffle t-il en lui tendant la mallette.

– Vous faites le bon choix. Au revoir et bonne chance Monsieur Altmann. Votre femme ne va pas tarder.

Hakim tourne les talons et disparaît

Jean se retrouve seul et rentre à l'hôtel, la rage au ventre ;

– Peut-être y a t-il un message dans la chambre. Je voudrais aller voir.

– Très bien Monsieur. Voici une clé car elle n'a pas déposé la sienne.

Dans la chambre Jean voit le désordre qui règne. Le lit n'est pas défait et quelques vêtements jonchent le sol. Dans les placards, une valise mais pas le sac fourre-tout qu'elle a l'habitude d'emporter. Si ravisseur il y a, un homme ou une femme a donc pris la peine d'enfourer en hâte des habits dans ce sac.

Pour se calmer, il prend une douche et son temps pour se changer et avaler

un petit déjeuner copieux malgré les reproches et les remords qui le taraudent d'avoir mis Elsa en danger et d'avoir trahi sa société en abandonnant les plans à un inconnu. C'est une grave faute professionnelle, mais à quoi bon ces foutus plans s'il perd Elsa.

§

Tôt le matin, Elsa ouvre grand les yeux et repère les lieux qu'elle avait vaguement entrevus en y entrant la veille. Elle aperçoit à son côté Hakim avachi dans un fauteuil la tête penchée, il sommeille. Le froissement du drap le réveille.

– Où sommes-nous Hakim ?

– Dans ma chambre d'hôtel à Santorin. Ne t'inquiète pas, tout va bien.

– Ah tu trouves que tout va bien ? Je me retrouve dans une chambre d'hôtel inconnu, avec un type qui me séquestre et qui, d'après ce qu'il m'a dit veut me trucider. Effectivement la situation est charmante. Alors quand vas-tu te décider à me dire la vérité ? Et me délier de ces menottes et des liens aux pieds.

– Tu as raison, excuse-moi mais tu dois savoir que les circonstances te sont particulièrement favorables.

– Oui en effet, ajoute t-elle, pourquoi me plaindrais-je ?

– Si. Que nous ayons eu ce passé ensemble change toute la donne.

– Veux-tu dire que tu n'envisages pas de m'éliminer ?

Hakim, versant un café dans une tasse, se retourne vers Elsa :

– Je vais te quitter. Nous nous séparons ici, maintenant. Tu es libre, Elsa.

La joie intense qu'elle éprouve lui confère un air épanoui même si le regard reste grave. Elle transperce de ses yeux l'esprit de Hakim pour se persuader de sa bonne foi. Seul compte l'espoir maintenant réel de retrouver Jean. Ces quelques mots s'échappent doucement :

– Merci, Hakim je ne sais ce que cette rencontre aura comme conséquence et ce qu'il en restera de dommage ou de bienfait ?

Hakim, la tête penchée, le regard dans le vague, repliant quelques vêtements dans un sac, se dirige vers la porte et sort sans un mot.

§

Ils se sont enlacés longtemps, debout, assis, couchés, sur la terrasse ou dans la chambre jusqu'à être essoufflés et en devenir inconscients, troublés au point de ne plus savoir quels mots se dire tant ils sont heureux d'être à nouveau ensemble.

Ils sont restés encore longtemps sans sortir, jusqu'au début de la soirée de crainte, sans trop savoir pourquoi, de rencontrer ce type bizarre mais inquiétant qui lui a soustrait les plans et éviter les regards des gens qu'inconsciemment ils interpréteraient, à tort peut être, avec suspicion et une pointe d'animosité, sans pouvoir vraiment se contrôler. Alors le charme et le ravissement de cette île étant rompus, ils décident de la quitter.

Dans l'avion de retour vers Paris, Jean se décide d'apporter quelques éclaircissements aux questions délicates qui le hantent :

– Ma chérie, dit-il en se penchant vers Elsa, as-tu pu savoir qui est cet homme qui t'a kidnappée ?

– Oui, c'est Hakim, mon ex mari.

– Ce colosse au visage poupon, coiffé en brosse et qui m'a soustrait les plans ?

A l'étonnement qu'elle lit sur son visage, Elsa reprend :

– Il ne savait pas que j'étais Madame Altmann et il avait mission de m'éliminer.

– Charmant ! Et as-tu pu savoir pourquoi ?

– Absolument. C'est une longue histoire que je te raconterai dans le détail mais ce n'est pas le plus important. La question brûlante est : Comment savait-il que nous devions nous rencontrer à Santorin. Qui peut le lui avoir dit ?

– En ce qui me concerne seules deux personnes sont au courant : André et Sadek.

– Qui est ce Sadek ?

– Un agent double Israélien-Iranien. C'est grâce à lui que j'ai pu me sortir du piège à Gaza. Il m'a permis de passer à Tel Aviv, non sans encombre c'est vrai et il a organisé ce périple de retour par Santorin. C'est un ami d'André.

– Un agent double hein ! Tout est possible avec cette race là !

– Un ami d'André ne peut être qu' intègre.

– Alors qui, s'écrie Elsa ?

– Réfléchit bien, ma chérie. Depuis que tu es rentrée d'Afrique, à qui astu

parlé ?

– André, c'est tout. Non, il y a aussi Desroches qui m'a téléphoné pour m'informer que tu étais sain et sauf et que tu t'apprêtais à rentrer. Et, maintenant il m'en souvient parfaitement, je lui ai précisé que je te rencontrerai à Santorin. Son attitude a été bizarre depuis le départ., je le ressens comme ça.

– Attitude bizarre dis-tu ? Comme quoi par exemple ?

– C'est indéfinissable, le ton, la mièvrerie de son langage tout en fatuité et en caresses dans le dos. Je ne peux vraiment définir ce qu'il y avait. J'en ai ressenti un léger malaise. C'est ainsi que Hakim ou je ne sais quel autre zigoto de sa bande aurait pu faire le rapprochement entre l'affrontement qui a eu lieu au Sénégal et moi-même. Ce pourrait bien être ce Desroches la clé du problème. Difficile à croire quand même.

– Mais de quel affrontement parles-tu ?

– Nous en parlerons plus tard. S'il te plaît, n'ajoutons pas de disgrâce à notre bonheur présent.



Jean a retrouvé André à Cannes dès son retour pour lui faire part de sa mésaventure à Santorin.

– Un type m'a accosté à mon arrivée et m'a subtilisé les plans. Je n'avais pas le choix, Elsa avait été kidnappé.

– Je te rassure de suite : Sadek m'a déjà averti que les plans que tu avais dans ton attaché-case sont faux. Il t'a subtilisé les vrais avant qu'il ne te quitte sur le cargo à Ashdot. Il doit me les rapporter dans quelques jours. Donc plus d'inquiétude.

– Il savait que j'étais en danger ?

– C'est son métier de tout envisager.

– Un agent double m'avais-tu dit ? Quel soulagement ! Et si ces plans tombent entre les mains des Iraniens ?

– Tu es pessimiste, mon vieux. Non, je connais Sadek, il m'avait promis.

– Autre sujet, autre inquiétude. Avec Elsa, nous pensons que Desroches pourrait être derrière ce détournement d'avion, l'attaque des cars en Jordanie, le vol des plans à Santorin, but ultime contre une rançon.

– En es-tu sûr ?

– Cela paraît probable.

– Mais pas certain. Je peux savoir la vérité.

Nous allons le confondre, en faisant croire à son commanditaire qu'il a été grugé en recevant de faux plans de ses mains. Un coup de pied dans la fourmillière.

§

André a réuni ses amis très proches : Elsa, Jean et Sadek qui vient d'arriver. Ensemble autour d'une table discrète d'un restaurant gastronomique de la région, ils sont heureux d'être ensemble car ils se sentent à l'aise, en confiance, une amitié solide les unit. André, à l'origine de cette réunion, s'exprime en premier :

– Grâce à notre amitié soudée, le sang froid de Jean et Elsa, l'attention minutieuse de toi, Sadek, nous avons pu faire capoter un projet qui aurait permis de brouiller les cartes et de modifier les rapports de force au Moyen Orient. Cela a permis aussi de faire disparaître un salaud, une fripouille capable de trahir la Compagnie et la France avec l'ennemi. Si vous ne le savez pas, Desroches a été retrouvé mort, noyé, dans le canal Saint-Martin à Paris. Sadek a fait savoir qu'il était à l'origine des faux plans et Youssef l'a fait trucher ; à mon avis, la police ne retrouvera jamais qui précisément a fait le coup. Toi Sadek le sais-tu ?

Une moue significative de dénégation de Sadek leur a fait comprendre que même s'il le savait, il ne le dirait pas.

Elsa intervient alors et son ton dénote un emportement compréhensif après la frayeur qu'elle s'était faite et la fureur aveugle à vouloir désarmer ce Yazid Hamrouche qui lui n'aurait jamais cru capable cette faible bonne femme d'une telle hardiesse, d'un tel front.

– Cela n'empêche pas ces bandits barbares d'avancer, de remporter des positions par la terreur qu'ils laissent sur leur passage, ce que nous controns avec difficulté tant la désunion existe dans nos rangs face à leur détermination, celle qui nous fait défaut. Nos bonnes paroles d'apaisement et une diplomatie lancinante et déroutante n'y font rien, la bombe atomique non plus, seules des armes de portée humaine, dissuasives peuvent représenter un danger pour ces gens là et ils le savent, en voulant se les approprier. Je sais de quoi je parle.

– Raconte nous ça, chérie.

Jean la regarde, soucieux.

Elle livre le récit de l'aventure qu'elle a vécue à Saïnsoutou. Aussi le contrat d'Hakim pour l'exécuter. Puis ajoute :

– Vous savez je ne vous raconte pas cet épisode douloureux pour me plaindre mais, elle pointe son regard dans les yeux de Sadek, pour vous demander, à vous Monsieur Palhavi, de mettre tout en oeuvre pour éviter ce

genre de malheur dans l'avenir. Faites en sorte que ces gens puissent vivre en paix. Je vous en prie, dites que vous allez intervenir, si vous le pouvez.... Promettez-le !.

Sadek a opiné de la tête avec ce regard expressif dû à une profonde réflexion.

Ils se sont tus, la tête penchée sur des mains entrelacées par une nervosité rentrée ou griffonnant des signes hiéroglyphiques à l'image de l'incompréhension de la sauvagerie humaine. Puis ils se sont séparés dans l'incapacité ou le refus de vouloir clarifier le déconcertant et le mystérieux.



Quelques jours après, Jean rentre chez lui un soir, pâle et soucieux :

– La direction générale à Paris m'a demandé de prendre quelques jours de congé. Une huitaine. Que penses-tu d'aller à la campagne ?

– Excellente idée répond Elsa toute souriante.

– Alors faisons une petite valise et partons dès demain matin.

Sans but précis ils ont emprunté la nationale vers l'Ouest et en fin d'après-midi se sont arrêtés dans une ferme auberge dans l'Aveyron entre Millau et Albi, au milieu d'une magnifique campagne verdoyante.

Le soir à table avec leurs hôtes, de vieux paysans sympathiques, alors qu'ensemble ils dégustent le pot au feu que la ' *vieille* ' comme dit son mari, a préparé avec les légumes du potager et les morceaux du cochon tué il y a huit jours, ils se sont racontés leur vie.

Jean et Elsa ont vite constaté le décalage de leur propre vie avec la ruralité. Ils leur ont expliqué comment le rythme des villes ressemble à un champ de bataille sous le feu de l'artillerie, saturé d'événements, bombardé de

discussions interminables avec l'impossibilité de mettre les gens et les peuples d'accord et d'être obligé de vivre en permanence dans la concession voire le renoncement et une liberté de plus en plus étriquée. Les gouvernements nous font renoncer à l'espoir de l'avenir heureux tel que nous l'avions connu dans le passé et nous obligent à vivre de plus en plus chichement au prétexte de dépenses incontrôlables.

– Cette société que si on met la main et le pied dedans, on en sort tout gluant et poisseux de la saloperie des hommes, dit le vieux, alors que l'on a tant de contentement de s'occuper des animaux et des plantes qui vous rendent bien les soins qu'on sue à leur donner. Alors, on veut pas connaître tout ça qu'on vous oblige à vivre en ville, nous autres. On est heureux comme ça, simplement et on laisse couler les jours et les nuits, c'est-y pas vrai la vieille ? Avec nos bêtes, qui nous aiment tant ! On peut pas s'en séparer, on vit à leur rythme et leur horizon est devenu le nôtre. Tout le reste on veut pas le savoir.

Il termine de couper une tranche dans la miche de pain et reprend :

– Pour sûr, on vit un peu comme des moines car notre vie est soumise à une règle choisie, eux ces moines, sont habités par le supérieur, nous par nos bêtes. Pas de nouveauté chez nous, c'est tous les jours pareils. Vous allez dire que nos vies sont mortes, racornies car cuirassées d'habitudes, qu'on est des mystiques mais on s'épanouit au delà de l'habitude car on reprend à notre compte la sagesse et la tranquillité d'esprit de l'animal. La seule chose c'est la fatigue qui arrive plus vite maintenant qu'on est plus jeune. La vieille, elle me dit bien qu'il faut lâcher, qu'on a fait notre temps mais j'arrive pas à me décider de les quitter, nos bêtes . On en est fier, savez !, de l'amour qu'ils nous portent ces bestiaux. Alors on reste tant qu'on a personne pour reprendre. C'est comme ça, on a pas d'enfant.

Elsa est très troublée par ces paroles et le soir au coucher elle confie à Jean qu'elle aimerait prendre une année sabbatique et se faire oublier de certains services d'espionnage à la dent dure.

Jean en éprouve également le besoin mais...

– Je dois t'avouer que la haute direction D'Altech m'a recommandé de débrancher quelques temps. Je ne peux te dire si c'est une décision prise dans le but de me protéger ou si c'est une manière élégante de m'évincer.

– Eh bien quoiqu'il en soit, sans savoir que nous étions sur la même longueur d'onde, prenons une décision et faisons à ces braves gens une proposition.

Le lendemain matin autour du café au lait :

– Et si on restait ici avec vous, un certain temps à participer à toutes vos tâches ? Déclare Jean avec enthousiasme aux deux petits vieux.

– Mais comment qu'vous voulez vous atteler à un tel travail , les enfants, s'écrie la ' *vieille* ' ? C'est qu'c'est du boulot, c'est-y pas vrai Papa ?

– Pour sûr ; mais laisse les parler, des fois qu'ils aient une bonne idée.

– Il est vrai que vous devrez nous mettre au courant. Je pense que nous ne sommes pas des manchots et avec ma femme on a vraiment envie de connaître autre chose. On en a trop bavé ces derniers temps, et sommes prêts pour un essai à la vie rurale. Vous nous avez vraiment inspirés ; mais pas de changement pour vous. On se trouve bien dans cette chambre que vous nous louez. Elle nous suffit et fi de la haute technologie, des luttes de religion et des spasmes intellectuels qui pourrissent notre vie. Ce fut captivant, prenant toutes nos tripes à témoin mais si épuisant et je dois vous l'avouer dangereux parfois. Nous n'avons pas eu peur des risques, non mais pour nous, le calme, le repos du guerrier, c'est le moment.



Youssef vient de recevoir l'ordre du premier ministre de préparer l'envoi de missiles sur Tel Aviv, pour frapper un coup très fort, non pas tant pour mettre Israël sur les genoux, sachant pertinemment que ce n'est pas possible mais pour attirer les foudres de Tsahal, et apitoyer les Nations Unies et les pays occidentaux devant les terribles bombardements que Tsahal ne va pas manquer d'occasionner pour faire cesser l'insécurité infligée au peuple juif. Il sait que cette solution lui permettra d'amasser des dons en argent considérables du monde entier faisant fi de tout autre considération humanitaire.

La réponse de Youssef est mitigée et le ton ambigu qu'il a pris n'a pas échappé au premier ministre qui a sursauté :

– Dis-moi Youssef, tu peux me confirmer que le nouveau missile français est bien maintenant entre tes mains ? Tu m'avais appris, si ma mémoire est bonne, que ton service les avait accaparés.

– Nous avons été berné au dernier moment et le service d'études m'a appris que les plans que j'avais réussi à me procurer étaient faux. C'est tout nouveau et je me préparais à te l'annoncer.

– Tu te préparais ? c'est à dire qu'en fait tu cherchais comment amoindrir

le choc que cela allait me causer !

– Effectivement Monsieur Le Premier Ministre j'ai attendu quelques jours pour te l'annoncer en même temps que la mise sur pied d'une équipe d'élite nouvelle fortement préparée qui est maintenant opérationnelle et va pouvoir effectuer des incursions en passant par les tunnels que nous avons creusé à la frontière avec Israël. Les raids que j'ai fomenté vont nous permettre de procéder à des rapt et des destructions de points stratégiques. Cela va faire probablement plus mal encore que les missiles n'en auraient fait, sachant que le rideau de fer israélien est très efficace et ne permet aux missiles de ne frapper qu'une fois sur trois, sans compter le coût exorbitant de ces engins.

– C'est bien ce que tu me dis là mais l'utilisation de missiles à longue portée supérieure à cent kilomètres permet de nous positionner au yeux du monde comme une nation techniquement supérieure. C'est psychologiquement d'un poids déterminant. Donc je te demande de trouver le moyen de les acquérir par n'importe quel moyen ; tu as carte blanche.

– A tes ordres Monsieur le Premier Ministre.

Youssef repose le combiné en faisant une moue dégoûtée après que son interlocuteur lui ait raccroché brutalement au nez.

Mais les ordres sont les ordres.

Il fait venir deux amis sûrs dans son bureau. Abdel a étudié dans la finance et Brahim à l'ESSEC. Ils ont vécu des années en France et sont les plus aptes à exercer n'importe quelle mission délicate. Ils sont assis en face de lui, sirotant un verre de thé à la menthe.

– Les gars, j'ai une belle mission pour vous, elle va vous plaire, car vous allez voyager, prendre l'air et vous permettre de donner le meilleur de vous mêmes.

Youssef a prononcé ces mots avec délectation, lui qui aurait aimé prendre part à l'expédition.

§

En fin d'après midi d'une fin d'août Jean est occupé dans le jardin potager et dans l'étable, Elsa tire le lait des vaches qui viennent de rentrer des champs.

Un bruit incongru déchire le ciel, se fait plus sonore et un vrombissement de moteur s'amplifie. Une tache d'abord, un objet volant se dessine, sa

forme se fait plus précise et s'approche à grande vitesse. Un Hélicoptère qui, au dessus de la ferme ralentit sa vitesse, reste en suspens dans l'air un moment puis descend doucement sur le pré avoisinant pour s'y poser.

Les moteurs éteints, trois personnes descendent de l'habitacle. Jean, attiré par la déflagration incongrue des pales de l'engin s'est approché, intrigué. Il reconnaît clairement les visages de ses amis.

André et Sadek s'avancent vers lui, tout sourire. Lui Jean l'est moins, étonné, peut-être contrarié par cette intrusion dans son jardin intime.

– Excuse nous, Jean, de cette immersion dans la quiétude de ta retraite. mais nous ne sommes pas venus pour une simple visite de courtoisie.

Après avoir détendu l'atmosphère, ils se retrouvent tous les trois autour de la table de la cuisine dans la pièce commune, à la bonne franquette. Les odeurs de lait, de soupe de légumes et de transpiration règnent mais n'incommodent personne. Les meubles rustiques qui exhalent une senteur de cire accentuent la propreté des lieux et la rusticité de l'environnement ; l'attachement et le respect des occupants à ces meubles présents depuis plusieurs générations montrent qui sont les vrais occupants, les personnes ne faisant que passer.

André s'exprime le premier :

– Depuis ton départ et la mort de Desroches, j'ai pris plus ou moins la direction de l'agence mais ce n'est pas mon truc. Tu me connais je suis un scientifique pur et l'administration n'est pas mon fort. Alors voilà on cherche notre directeur. Paris et Frankfort n'arrive pas à se mettre d'accord. Je t'avoue que je fais un peu obstacle à toute arrivée intempestive d'un arriviste qui va vouloir tout régler sans prendre en considération le passé, les hommes et les habitudes. En clair Jean, je souhaite que tu acceptes de prendre cette direction, on la fera valider en haut lieu.

59

Comme le tableau était posé, Sadek souhaite prendre la parole et coupe l'élan qu'André avait pris :

– Le contrat avec les Israéliens a été signé. Ils ont donc acheté les premières fusées. Tout s'est bien passé. Maintenant vous savez que les rapports entre Israël et la Turquie sont excellents et j'ai été amené à intervenir dans leurs relations au niveau de l'armement et échange d'informations militaires. La Turquie va négocier un achat de ces mêmes fusées. Altech n'a personne pour exposer une telle vente. De source sûre je sais que des asiatiques s'y intéressent et que le marché est important. La boîte a besoin de vous pour réaliser ces transactions. Vous seul avez

l'entregent et les connaissances techniques nécessaires pour emporter les décisions.

Sadek, les mains posées à plat sur la table, paraît se crispier. Ses yeux fixaient Jean jusqu'à présent mais son attitude laisse imaginer une gêne s'emparer de lui. Tous le regardent dans l'attente d'une explication. Le silence qui plane fait retentir le tic-tac de la pendule normande et résonner soudain les six coups de l'heure d'une soirée qui s'annonce. Sadek regarde sa montre et sait qu'il ne doit pas tarder à s'exprimer car la nuit tombe vite en cette fin d'été.

La porte de la pièce s'ouvre et apparaît Elsa, échevelée, paraissant fourbue d'un travail pénible avec les vaches ; tous se lèvent pour saluer la femme superbe. Dans ces vêtements de fermière et sans apprêt aucun, la finesse de ses traits est rehaussée mais ce sont surtout l'indéfinissable charme qu'un puissant caractère confère à la grâce de ses expressions et le reflet d'une grande intelligence dans son regard qui impressionnent l'assistance dès les premières secondes de sa présence.

– Je vous en prie, continuez sans vous préoccuper de moi. Je ne suis pas de trop j'espère ?

– Non au contraire chérie, j'espérais bien que tu n'allais pas tarder.

Continuez Sadek, je vous en prie :

– Jusqu'à présent on vous a annoncé la bonne nouvelle. Voici les mauvaises :

Youssef de Gaza est très frustré et n'avale toujours pas son échec à s'approprier vos plans. Il veut sa revanche. Il faut être sur vos gardes, car il est sûr qu'il cherche à vous éliminer s'il ne peut aboutir, c'est sa méthode pour écarter tout regret, toute déception, et sortir grandi de son échec.

– Comme l'autre fois vous pourrez vous interposez. La mort de Destroches ne lui suffit pas ?

– Il faut croire que non. Vous êtes un obstacle pour lui. Quant à m'interposer, comme vous dites, je ne suis plus aussi sûr car il a des doutes à mon sujet ; il est soupçonneux de nature et cela se conçoit au poste qu'il occupe. Donc je ne peux plus l'approcher intimement comme c'était le cas. Une barrière s'est installée entre nous deux qui m'empêche d'être dans le secret de ses intentions.

Par ailleurs, continue Sadek sur le ton docte qui le caractérise, cette vente faite aux Israéliens a attiré l'attention du gouvernement français car comme vous le savez, les armes sont du domaine stratégique et l'état français détient un droit de regard sur leur destination. J'ai su que le ministre des

affaires étrangères doit convoquer la compagnie prochainement, donc vous, si vous en devenez son directeur général.

Il est donc urgent de vous poser la question de votre sécurité, ici avant d'accepter ou refuser l'offre qui vous est faite. Votre retraite ici n'est pas sûre car c'est un jeu pour Youssef de vous situer et il peut facilement charger n'importe qui que vous ne soupçonneriez pas de faire le sale boulot. Vous devez le savoir et prendre vos dispositions car ici, dans cette ferme vous êtes vulnérables.

Il est interrompu par l'entrée dans la pièce des propriétaires de la ferme.

– Dites-moi jeunes gens, elle est à vous la grosse berline qui stationne de l'autre côté de la mare aux canards ?

Sadek ne fait qu'un bon vers la fenêtre dont il écarte doucement le rideau blanc et aperçoit effectivement un gros 4X4 noir, une Porsche

Cayenne, aux vitres teintées. Il a tout de suite saisi le danger qui vient en écho répondre aux annonces qu'il vient de proclamer. Il prend alors un talkie-walkie et rentre en contact avec les deux aides de camp qui attendent dans l'hélico..

– Prenez vos dispositions, à midi, un 4X4 est en position. Appliquez immédiatement la mesure d'urgence habituelle.

Jean s'est approché de Sadek et voit sortir de l'hélico deux personnes armées qui accourent penchées dans deux directions opposées et prendre position dans des fourrés, accroupis, puis de nouveau progressent lentement en direction du 4X4.

– Voilà ce que vous allez faire, clame soudain Sadek à Jean. Écoutez bien car on a pas le temps de répéter.

§

Sadek suit la scène qui déroule sous ses yeux. A l'arrière de la ferme il aperçoit une porte de garage s'ouvrir doucement, une tête passer à moitié pour examiner les alentours, une auto sortir doucement ; le moteur tourne au ralenti et se propulse par le sentier vers une route qui passe à quelques centaines de mètres. Les vitres sont teintées ce qui ne laisse pas reconnaître la personne qui conduit. Mais il sait et est satisfait car tout s'est déroulé comme il l'espérait pour Jean et Elsa qui ont réussi à s'échapper sans dommage.

Sadek sort précipitamment et se dirige vers une autre pièce de l'autre côté du couloir, pour observer ses deux aides de camp et le 4X4 noir. Celui-ci

n'a pas bougé de sa place. Il est tenu en observation par les deux aides de camp, leur visage recouvert d'une cagoule ; l'un s'est positionné au trois quart devant, l'autre au trois quart arrière, mitrailleuse en main, les deux ont l'œil rivé dans le viseur-zoom prêts à tirer à la moindre alerte, celle que Sadek va déclencher suivant l'évolution du scénario. Tout est figé et les minutes passent, tambourinées par le tic tac de la grosse horloge normande qui résonne dans l'assourdissant calme qui règne dans la maison..

Pour stopper cette attente, Sadek donne un ordre ; on peut alors apercevoir l'un de ses aides appliquer un haut parleur devant sa bouche et entendre les paroles d'une sommation :

– Sortez du véhicule, mains en l'air .

Rien ne se passe ; quelques minutes suivent sans réaction ; Sadek communique un nouvel ordre :

– Vous avez une minute pour vous exécuter, vocifère l'aide de camp.

La minute s'est effectivement bien écoulée quand une porte avant, coté chauffeur, s'ouvre et l'on peut voir sortir du véhicule un type en costume sombre, le crâne rasé, les bras levés.

L'envoyé de Sadek passe la tête au dessus du buisson qui le cachait complètement, immobile, il attend :

– Approchez-vous vers moi.

Mais comme le chauffeur ne bouge pas :

– Immédiatement, tonitrué l'aide de camp.

Le type s'exécute lentement et s'approche pas à pas. Lorsqu'il n'est plus qu'à une dizaine de mètres de lui, l'aide de camp l'interroge :

– Stop. Que faites vous ici ?

Pas de réponse et les minutes s'écoulaient.

L'horloge sonne les sept coups de l'heure et le carillon au tintement amplifié retentit dans la tête de Sadek qui réfléchit.

Il regrette d'avoir quelque peu bousculé les deux paysans pour les presser de rentrer dans leur chambre en leur enjoignant de ne pas bouger jusqu'à plus ample informé. Mais c'était pour leur bien. Et que faire des types qui sont venus jusqu'ici, envoyés par Youssef sans aucun doute, pour éliminer Jean et Elsa ou à tout le moins pour les kidnapper.

Faire disparaître ces types est une réponse disproportionnée ; agir afin de les dissuader de poursuivre leur mission lui paraît plus juste . C'est ce qu'il va faire. Mais il ne doit en aucun cas se dévoiler, lui Sadek, pour ne pas alimenter chez Youssef un besoin de vengeance que les soupçons non

fondés qu'il a perçu sur son compte ne se transforme en certitude d'une trahison.

Il n'a pas l'intention d'être déloyal car il reste attaché à l'esprit de concorde qui doit un jour prédominer dans les relations entre ces peuples juifs et arabes et il tient à respecter son engagement d'y aider à tout prix. Mais il a provoqué, dans un dessein perfide, le détournement de cet avion dans lequel Jean se rendait à Tel Aviv car il y avait urgence que les stratèges de Téhéran adressent un message de solidarité au Hamas, leur bon ami, afin que celui-ci n'ait plus de doute sur leur appui. Et cette tâche lui a bien entendu été réservée. Alors maintenant que la cocote a explosé, il doit protéger les protagonistes des deux bords, apaiser la situation pour qu'elle ne prenne pas de dimension gravissime.

§

Jean conduit sa voiture à allure modérée en prenant la route que Sadek lui a suggérée c'est à dire en évitant l'autoroute et en empruntant le plus de routes départementales possibles. Le trajet de retour à Cannes sera long mais c'est le seul moyen pour éviter d'être rattrapé par les poursuivants si ceux-ci ne pouvaient être stoppés dans leur élan par Sadek. Mettre deux jours ne serait pas un inconvénient pour rallier Cannes. Il est concentré sur sa conduite et après une heure de route il n'a pas encore échangé un seul mot avec Elsa. Les paroles de Sadek, l'insécurité désastreuse qu'il a créée dans l'exercice de sa fonction, le danger qu'a vécu Elsa pendant son dernier voyage au Sénégal, les menaces qui pèsent sur eux deux en permanence, tout cela tourne en boucle dans sa tête et il souhaite trouver une solution qui écarte ces dangers sans avoir à bouleverser leur vie. Maintenant qu'il sont entrés dans la tourmente, Jean cherche comment avec Elsa, aidés de Sadek et de quelques amis sûrs, il pourrait échapper au pire.

Assise à sa droite, le regard fuyant le sien et fixé sur le paysage champêtre qui se présente à ses yeux, Elsa tente d'échapper à la triste pensée d'avoir été obligé de fuir la ferme à laquelle elle se sentait très attachée, mais aussi sur la situation qu'ils endurent ; elle sait Jean concentré sur la route et le connaît assez pour savoir qu'il fait un énorme effort pour encaisser la dure réalité qui les fait se sauver comme des lapins pris en chasse.

Les deux vieux peuvent leur en vouloir de les avoir mis en danger avec

leurs histoires. Elsa se révolte intérieurement de la situation que leur a imposé Sadek. Et s'il y avait une autre solution que celle de fuir ? Pour trouver la même insécurité partout où ils iraient ?

– Cela ne nous ressemble pas, ajoute t-elle, le visage défait.

Elsa soudain se crispe puis un haut-le-coeur l'assaille. Jean freine pour se ranger sur le côté de la route et s'arrête.

– Que se passe t-il chérie, dis-moi.

Sans répondre, Elsa ouvre la porte et se précipite dehors sur le bas côté et penche son corps pour vomir. Mais ce n'est qu'une toux, répétée et douloureuse apparemment car elle porte une main sur la poitrine. Puis un calme semble prendre le dessus et après quelques pas, elle remonte et s'assoie .

– Ce n'est rien dit-elle, en tout cas rien à voir avec l'événement que nous traversons. Non c'est tout autre chose. Je conserve encore l'envie de vomir mais rien ne vient. C'est un malaise pour une cause que je n'identifie pas, pour l'instant. Vas-y, tu peux repartir, excuse-moi.

Après avoir roulé quelques kilomètres à vitesse lente, comme s'il craignait que les secousses de la conduite jusque là fussent la cause de sa nausée,

– Je crois préférable de rentrer rapidement à Cannes. Il est inutile de se martyriser plus. Tu es d'accord, ma chérie ?

– Je suis certaine que l'intrusion de ces inconnus à la ferme n'a rien à voir avec mon état. J'en ai, nous en avons vu d'autres et pas des moindres et tu sais, comme moi, que nous ne baissons pas les bras comme des poltrons à la moindre alerte. Non c'est autre chose et je ne sais pas encore quoi. Enfin ne crois pas que ces terroristes, s'ils en sont, vont stopper leur poursuite et abandonner leur mission, sous prétexte que leur proie s'est échappée à leur premier raid. Tu sais très bien qu'ils iront jusqu'au bout de l'ordre qui leur a été donné de nous éliminer. Alors ici, à la ferme ou à Cannes, qu'est-ce que ça change ? Rien Jean, Rien.

– Je t'en prie chérie ne sois pas aussi pessimiste.

– Réaliste tu veux dire ? Une pointe de colère déforma son propos

– Je t'en supplie ne rajoutons pas maintenant de désaccord entre nous à la situation difficile que nous traversons.

– Je n'ai pas du tout cette intention. Je reste lucide mais ne minimise pas la détermination de ces fous furieux.

Jean doit doubler un gros camion sur cette route étroite ce qui requiert toute son attention. Et quand la voie est de nouveau libre devant lui et qu'il aperçoit un village au milieu d'un vignoble resplendissant, c'est l'occasion

pour lui de changer de sujet et d'en venir à l'arrêt qu'ils doivent faire pour ne pas être pris par la nuit proche et s'assurer d'un gîte dont il sent la nécessité impérieuse dans l'état où est Elsa.

Il avise une auberge située à l'écart de la route départementale ; il peut y accéder par une contre allée ombragée de platanes et d'oliviers. Cet endroit lui paraît propice, au calme, avec une vue reposante sur un grand verger contigu à des vignes verdoyantes dont on aperçoit les grappes généreuses, vertes encore, qui font ployer le sarment qu'une coupe prochaine va libérer. L'accueil est des plus plaisants, la chambre champêtre très confortable et gracieusement décorée sent bon la campagne, la résine, la terre. Jean est très content de son choix inopiné et veut manifester sa joie retrouvée en enlaçant Elsa pour l'embrasser. Mais celle-ci s'écarte brusquement car sa nausée semble l'avoir reprise ; elle se précipite alors vers la salle de bains et s'y enferme. Jean l'entend vomir et s'inquiète .

Elsa n'a pratiquement rien mangé du dîner qui leur est servi.

Durant la nuit, Elsa a été très agitée, faisant de nombreux allers et retours vers les toilettes, essayant désespérément d'extirper cette plaie de son estomac. Le matin, elle se sent mieux, fraîche presque, comme si l'abstinence à laquelle elle s'était tenue au dîner l'avait ressuscitée.

De toute la journée jusqu'à Cannes Elsa ressent ce malaise tout près de se transformer en nausée qu'elle a, à plusieurs reprises, pu circonscrire.

Chez elle, ce haut-le-coeur est toujours présent, ce qui l'amène à appeler son médecin généraliste de bon matin pour un rendez-vous urgent. Elle le verra en fin de journée à son cabinet. Elle a une totale confiance en cette femme médecin qui la connaît depuis plusieurs années maintenant et qui d'un coup d'oeil, dès son entrée, sait jauger le mal qui l'étreint.

§

Derrière les volets à claire-voie de lamelles inclinées dans la chambre d'où il communique ses ordres à ses deux gardes du corps, Sadek réfléchissait à la meilleure solution. Écarter ces intrus, les extradier en les faisant repartir chez eux avec un message les dissuadant de revenir à la charge. Dans le fond de lui même il sait que Youssef ne baissera pas les bras tant qu'il n'aura pas satisfaction mais cela donnera du temps pour s'organiser afin de parer à toute nouvelle incursion.

– Vous qui êtes à l'intérieur, veuillez descendre de voiture je vous prie.

Vous avez quinze secondes.

L'ordre donné par le garde du corps en position de tir fit son effet. Il fait signe à son collègue de ligoter les mains dans le dos du chauffeur.

Les deux hommes sortent de l'arrière du véhicule.

– Bien, avancez doucement. Il vient de s'exprimer en Arabe quand il a vu les personnages et il ajoute :

– Au moindre écart, on tire sans sommation.

Arrivés à dix pas, le collègue lie les mains dans le dos des deux hommes.

– Suivez-nous.

– Où nous emmenez-vous, s'exprime l'un des deux intrus en français.

Pas de réponse.

Le cortège s'avance doucement encadré par les deux aides de camp de Sadek et quand ils sont aux abords de l'hélicoptère :

– Montez.

– Je veux discuter avec votre patron avant.

– C'est moi le patron, montez.

Les deux sbires et le chauffeur montent suivis des deux aides de camp puis l'hélicoptère se soulève de terre et prend son envol.

Sadek avait tout préparé. A Hyères un avion privé est prêt pour accueillir les trois individus et les convoyer à Gaza.

L'aide de camp a placé dans la poche intérieure de l'un des deux sbires une lettre que Sadek a écrite .

– Remet ça à ton chef.

L'hélico se pose en douceur en bout d'une piste de l'aéroport du Bourget non loin d'un jet qui l'attend. Les deux sbires sont transférés de l'hélico vers le jet et les hommes de garde suivent à l'intérieur du jet.

Peu de temps après, du jet Falcon 7X tri-réacteur prêt à décoller, moteurs ronflant, un gros 4X4 noir Cayenne s'approche. A son bord un homme avec des jumelles inspecte les lieux alentours. Une porte s'ouvre et l'homme descend. On ne voit pas son visage qui est complètement caché par un chapeau à larges bords. Il monte à bord du jet et se positionne au côté du pilote. Les deux se serrent la main. Ils se connaissent et commencent à s'affairer aux manettes.

§

Le soir même à Cannes, chez les Altmann, Elsa prépare le plat préféré de Jean, une tarte à l'oignon. Il est 19 H 30 quand elle entend la clé tourner dans la serrure. Jean apparaît tout souriant. Il a flairé l'odeur de l'oignon légèrement roussi qu'il apprécie tant.

Elsa se retourne vers lui et sans attendre qu'il retire sa veste elle l'enlace sans dire un mot. Elle le serre fort, sa tête contre la sienne. Jean s'étonne quelque peu de cette effusion et s'écarte pour la regarder en face. Ses yeux sont humides, semblent tristes mais une lueur particulière qu'il connaît bien préfigure une nouvelle heureuse qui le rassure. Il le sent. Il lui fait un sourire pour débloquer la retenue qu'elle a créée involontairement mais l'impatience de Jean est plus forte :

– Je t'en prie ne me fais plus attendre.

– Nous allons avoir un bébé !

Elsa a explosé de larmes et de joie. Elle entraîne Jean dans le salon sur le canapé, les mains enlacées .

– Tu ne peux savoir le bonheur immense que j'éprouve, ma Chérie.

– Je le sais, je suis très consciente, et moi donc !

Oubliées la ferme, la fuite et l'angoisse d'une agression. Oubliée l'amertume d'avoir quitté précipitamment, comme des chiens, la charge qu'ils s'étaient donnée pour s'occuper du jardin potager et des vaches. Tirer le lait, se lever à l'aube pour nettoyer les litières, abreuver les bêtes patientes et dépendantes.

Quelle souffrance ils ont enduré depuis quarante huit heures de leur désertion , comme des trouillards ! qu'ils ne sont pas.

– Tu vois nous aurions dû quitter la ferme de toute façon maintenant que tu es enceinte, dit Jean avec douceur pour amoindrir le ressentiment éprouvée par leur fuite. J'imagine que tes voyages en Afrique, c'est fini !

– Non, s'insurge vivement Elsa. Surtout pas....

Jean la regarde sans broncher, étonné toutefois de sa réaction brusque comme si elle se sentait agressée.

Il se retourne vers elle en clignotant des yeux, montrant son embarras :

– Une question : comment ces deux tueurs et c'est valable pour nos collègues, nous ont -ils retrouvé à la ferme. Je n'ai rien dit à personne.

– Bizarre en effet, répond Elsa troublée.... même à André ?

– Je ne me souviens pas de lui avoir indiqué une adresse.

– Tu es resté longtemps à cette clinique où l'on t'a fait un check-up. Deux jours c'est ça ?

– Quel rapport Elsa voyons.

– Le rapport ? Il est pourtant clair, Jean. Ne t'ont-ils pas inséré un GPS dans la fesse.

– Tu plaisantes je pense !

– Pas du tout. J'ai remarqué une boursoufflure dans ta fesse droite et je voulais justement t'en parler.

Jean, passe la main à cet endroit et constate effectivement une espèce d'oedème léger sans aucune gêne.

– Tu avais raison, je vais le faire examiner.

– Alors maintenant nous savons qu'ils sont au courant de tous tes déplacements et qui sait s'ils n'écoutent pas ce que nous nous disons.

§

Les trois palestiniens sont ligotés à l'arrière dans la soute à bagages. L'un des deux aides de camp de Sadek s'approche d'eux :

– Je vous réserve une surprise et c'est gratuit. Mais d'abord je vous enfile dans le dos une veste spéciale qui vous allez apprécier. Vous n'allez pas regretter.

Dix minutes plus tard, le jet ayant ralenti et baissé son altitude autour des six mille pieds :

– Debout les gars et tirez bien sur la manette à votre main droite.

N'oubliez pas.

Une porte sur le coté s'ouvre.

– Attention, prêts ?

L'aide de camp pousse le premier palestinien à travers la porte. C'est le vide. Il entend un grand cri. Le parachute s'ouvre. Opération réussie. Puis c'est au tour du deuxième et du troisième.

Sadek au poste de pilotage prend son micro et appelle Youssef.

– Monsieur Youssef, ici la Compagnie des Transports postaux Internationaux. Vous venez de recevoir trois colis urgents. Levez la tête, ils arrivent. C'est un cadeau de Jean Altmann.

§

Après avoir fait mariner sur leurs chaises devant lui ses deux envoyés spéciaux pendant une bonne demie-heure, Youssef, tout sourire, s'exprime calmement :

– Je vois que vous êtes en pleine forme et que ce petit voyage vous a fait du bien, les joues roses et le teint frais. J'en suis ravi pour vous. J'imagine que vous avez pu voir les personnes que vous aviez mission de ramener ici. ?

Les deux sbires se regardent pour savoir lequel des deux va répondre.

Abdel se résigne :

– Non pas vraiment. Nous les avons bien situés dans la ferme où ils s'étaient réfugiés, mais nous avons été empêchés d'aller plus loin car il s'est présenté devant nous des gars armés. Tu connais la suite. Vraiment désolé.

– Autrement dit vous vous êtes fait avoir.

–

Youssef tape de toute sa force sur la table de son bureau.

– Vous n'êtes tous les deux que des bleus. J'ai donc décidé de vous renvoyer au stage de formation de la compagnie d'élite, histoire de vous délasser et de raffermir la jolie peau rose de vos fesses.

Youssef doit maintenant réparer cette bêtise, une honte pour une équipe d'élite. Il ne va pas abandonner, il y va également de son honneur et de sa promotion au sein de l'armée. Il lorgne le poste de ministre de la guerre, donc il doit montrer sa capacité à réaliser des coups d'éclat, faire valoir son intelligence, sa ruse, sa pugnacité. Il doit terminer sa tâche qui consiste à relever le défi pour munir l'armée d'armements de pointe capables de défier Israël, détruire leurs structures militaires proches de la frontière et les intimider au point de la faire plier pour ouvrir les postes frontières, abandonner le blocus économique. Pour le reste, les concessions à faire, ce sont les politiques qui s'en chargent. Ce n'est pas son rayon.

Il pense embaucher deux autres militaires d'élite expérimentés qui, l'espère-t-il, vont le satisfaire. Et pour venger son copain Yazid de l'affront subi par la mère Altmann, il sait déjà ce qu'il va mitonner dans la casserole.

§

Elsa regarde la vie avec un autre oeil et son moral a soudainement changé. Elle est une maman et doit se concentrer sur cette maternité qu'elle espérait tant mais n'attendait plus. Tous les événements

ont rendu sa peau coriace, sèche et son attitude sur le qui-vive permanent alors que par miracle , au fond d'elle-même, maintenant une impression de bien-être remplit son corps, son esprit. Elle regarde les magasins pour bébés, les langes roses et bleus, le berceau, la petite robe...

L'amour qu'elle porte à Jean se double d'une affection nouvelle ; c'est lui qu'elle a dans son corps fécond, c'est aussi un être nouveau qu'elle va porter, nourrir et mettre au monde. Un enfant de tous les deux. Elle en arrive à douter de cette réalité, si soudaine, si incroyable encore.

Ce qui compte maintenant, c'est sa nouvelle aventure de maman et la consolidation du foyer. Elle n'a plus besoin de ce magasin et cette activité d'architecte d'intérieur pour vivre. Cela lui semble tellement secondaire aujourd'hui, alors elle pense proposer à son amie Georgette de continuer l'activité en tant que gérante ce qu'elle sait être capable d'assurer.

Jean a retrouvé son poste mais avec une fonction supplémentaire : celle de direction de l'établissement afin d'assurer le management, décider des projets, animer les équipes. Il préfère s'entourer des conseils d'André, de sa sagesse, d'un homme au bon sens robuste qui prend la direction technique et de recherches.



Le rendez-vous était pris par sa secrétaire avec deux turcs d'Ankara, sur les conseils de Sadek Palhavi paraît-il ; deux agents haut gradés du ministère de l'intérieur souhaitent négocier la fourniture de fusées du type identique à celles fournies à Israël.

Au jour et l'heure dite les deux compères sont reçus dans son bureau.

La discussion est d'abord enjouée ; les deux hommes, sympathiques, parlent un Français parfait et étonnent par leur culture ; la secrétaire apporte des boissons. Le whisky coule à flots.

La partie technique exposée par André est vite suivie d'une présentation plus commerciale sur les délais de livraison, les moyens de transport et le prix bien entendu. Tout semble agréer ces gens là, qui opinent sans rechigner alors que Jean s'attendait à un marchandage en règle. Il semble que les deux serviteurs du gouvernement turc soient d'accord sur tout et invitent Jean le soir même dans un restaurant.

Une réticence, un doute le fait se crispier mais il accepte finalement la

cordiale invitation.



Le pasteur Lemarque terminait un entretien avec un ami quand il entendit sonner à la porte de la rue. Il est Onze heures juste et savait qui vient. Il laissa sortir son ami par une porte dérobée et se dirigea en trottant vers la porte principale qu'il ouvrit précipitamment en écartant les bras pour accueillir son invitée :

– Je suis toujours ému quand je vous vois, Elsa.

Puis l'étreinte passée, posant ses mains sur ses épaules :

– Qu'est-il arrivé ? Votre visage a changé, vos traits sont détendus, vos yeux clairs reflètent un cœur apaisé.

– Je suis enceinte !

– Quel bonheur.

Il ne sait quoi ajouter et la tête baissée, fit signe à Elsa de pénétrer à l'intérieur de son cabinet et s'asseoir.

– J'imagine que c'est une nouvelle vie maintenant pour vous....

Elsa le coupa sèchement :

– Si vous insinuez que je vais me borner à mon rôle de mère, vous vous trompez, Monsieur.

Le pasteur accusa la détermination d'Elsa dans son combat d'entraide qui restait fermement ancrée sous la mince couche maternelle de cette femme.

– Non je n'ai pas dit cela mais vous conviendrez que la conception d'un enfant requiert de votre part repos et organisation nouvelle afin de donner à l'enfant futur toutes les chances d'éclosion parfaite puis l'éducation appropriée, dans les premiers moments de sa vie, tout au moins.

Elsa opina mais elle avait hâte de savoir :

– Comment vont-ils ? Comment vont nos amis de Saïnsoutou ?

– Pas très bien, ils se soumettent.

– Inadmissible. Nous devons agir.

– J'attendais vos observations à ce sujet.

– Nous devons faire vite et ne pas laisser gangrener plus longtemps ce cancer.

– Vous voulez leur faire la guerre ?

– C'est un grand mot. Ecoutez, je sais comment agir mais nous devons

faire vite.

– Nous ?

– Oui vous et moi. J'ai besoin de votre aide. Vos relations vont m'aider.

– Très bien mais comment ?

– Faites en sorte que votre homologue à Dakar nous introduise au ministère de l'intérieur. Le ministre, voilà le rendez-vous que nous devons obtenir.

– Fort bien mais encore ?

– De mon côté je dois intervenir auprès du chef palestinien de cette bande. Je sais qui contacter. Nous allons lui lancer un ultimatum.

– Ma chère Elsa, tout cela ne va t-il pas nuire à votre état ?

– Pas si nous agissons vite et en finissons avant les six mois de grossesse.

– Comme vous voudrez. Je vous suis. Vous pouvez compter sur moi.

§

De retour à la maison, Elsa ouvrira une boîte de sardines et avec une salade grecque et un yaourt ça fera l'affaire pour un souper léger.

Il est déjà huit heures et il y a un tel calme dans la rue plongée déjà dans la pénombre qu'Elsa en frémit sans pouvoir se contrôler.

C'est l'automne et quelques gros nuages noirs stagnent dans le ciel, un temps instable peut, du soleil éclatant tourner en un clin d'oeil à la trombe d'eau. Il fait encore tiède, une humidité latente la pénètre ce qui fait perler quelques gouttes sur son visage ;

Mais c'est un tout autre trouble qui s'est emparé d'Elsa ne sachant dire s'il s'agit de la solitude dans ce silence pesant ou l'appréhension d'une grossesse engagée.

Jean n'est pas rentré et il n'a pas téléphoné ce qu'il a l'habitude de faire quand il est retenu. Elle sait ce don singulier qu'elle possède et qui frise le divinatoire ; souvent il lui a permis d'anticiper un drame latent.

Elle se concentre sur ce à quoi elle tient le plus : Jean. Elle saisit son cellulaire. Pas de réponse.

– Jean s'il te plaît, dès que ton cellulaire est allumé, appelle moi. Merci chéri.

Puis André. Il répond que Jean a été invité à un dîner par des clients ;

– Quels clients ?

- Des turcs !
- Où sont-ils allés ?
- A Mandelieu, je crois à l'Oasis.

Elsa appelle ce restaurant :

- Nous avons une réservation au nom d'un étranger mais les trois personnes ne sont pas arrivées. Nous les attendons. Que vous dire de plus ? Elsa n'est pas plus avancée et tente d'accrocher le journal télévisé : les bla bla sont loin de la captiver. Elle éteint. Elle tâtonne le tiroir de la commode d'entrée pour vérifier que les clés de l'autre auto y sont bien rangées en cas où.

Elle s'étend sur le canapé du bureau ; l'esprit concentré sur les événements qui se sont déroulés de derniers jours et la dernière conversation qu'elle a eue avec Jean elle se remémore certain détails auxquels elle n'avait pas prêté attention. En le quittant hier matin, elle lui a dit qu'elle rencontrait Georgette et envisageait d'arrêter la gestion de la boutique et d'en confier la direction à son amie.

Jusque là rien d'anormal chez Jean. Il écoute, il est attentif, elle le sait, à tout ce qui la touche de près ou de loin. Mais après elle a abordé la situation à l'usine qu'il dirige maintenant et lui a posé une question simple :

- *Est-ce que tu domines le problème avec les employés ? T'ont-ils accepté ?*–

Difficile de répondre de manière nette. De la part d'André aucun problème bien sûr mais des autres ingénieurs, on ne peut savoir ce qui se passe dans leur tête. On ne sait si l'ego de certains ne se trouvent pas blessé suite à la tragédie provoquée par Desroches, ce qui, par ailleurs, s'est retourné contre lui, si son départ définitif n'a pas laissé de traces indélébiles de vengeance, assorti de regrets amers de se trouver spolié de quelque avantage secret, ou écorchés sinon enragés de me voir à la tête de l'entreprise où ils auraient souhaité siéger car ils s'en estimaient capables et Desroches leur en avait peut-être fait la promesse qu'après lui...

Elsa a vu sur le visage de Jean l'inquiétude s'incruster, les traits se tendre sous l'impulsion nerveuse de ses soucis, et il doit en avoir bien d'autres tout aussi ravageurs ; elle a remarqué que ses traits, à de fugaces moments, se relâchent pour laisser place à des rides qui violent une peau vieillissante que le temps et les coups de butoir d'une haute responsabilité dans l'entreprise ont laissé se creuser irrémédiablement. Et

voilà, le rythme infernal a commencé, pense t-elle, alors que nous étions si bien, dans cette ferme. Avons-nous eu tort de la quitter ? C'est probable mais nous ne pouvons plus revenir en arrière et lui et moi, nous devons nous accrocher. Cette pensée ne fait pas fuir la boule qui entrave sa gorge maintenant sèche et n'apaise pas pour autant l'anxiété qui la traverse de ne pas avoir de nouvelle.

Elle est restée prostrée ainsi jusqu'à minuit. Pas un geste, pas une parole, pas un bruit, aucun signe précurseur laissant deviner un retour de Jean à la maison. Tous les bruits habituels, une porte qui claque, l'ascenseur qui ronronne dans sa montée, un moteur dehors qui ralentit son rythme et s'arrête et puis son instinct auquel elle se fie, qui, comme un sixième sens l'informe, la guide, peut lui faire espérer que le malaise va cesser ? Ce soir, rien. Alors il lui reste, elle le sait et s'y est préparée, à consulter la police : y a t-il eu un accident de la route, une agression sur personne ? Ou les pompiers, le Samu, l'hôpital ... Elsa va tous les contacter. Mais cette nuit, toujours rien, aucun accident signalé, pas d'entrée à son nom, le calme plat, trop plat, vraiment très peu rassurant car le vide est beaucoup plus difficile à appréhender qu'une situation désastreuse bien concrète ; dans ce cas elle sait où elle va, c'est grave mais il ne peut y avoir pire, elle aurait touché le fond et il n'y aurait plus qu'à affronter la remontée des abysses. Avec du courage, de la volonté et en faisant abstraction de tout apitoiement, de toute sensibilité et parfois de toute humanité, elle pourrait s'en sortir, meurtrie mais vivante ; la vie, le temps feraient le reste.

Seule, elle reste seule avec son désordre dans les idées, sa bouillie de théories, de plans imaginaires et personne, non, personne pour aider. Il y a cet être qu'elle porte et c'est à lui qu'elle susurre des mots tendres, qui lui font venir des larmes, à qui elle prie de lui venir en aide, de lui inspirer la force d'agir pour retrouver son père.

Comme une déflagration, la sonnerie du téléphone dans le grand silence de la nuit l'a faite sursauter comme un ressort libéré.

– Oui. OUI, crie t-elle.

N'entendant pas de parole.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

Quelques secondes, l'infini, s'écoule dans le silence. : Elsa colle le combiné à son oreille pour sonder un souffle, un bruit incongru, n'importe lequel qui lui donnerait une piste, une vie au bout de ce foutu fil, un os à ronger....

– C'est moi Elsa, parle, parlez bon sang.

Elle raccroche le combiné, une boule d'angoisse se fraie un chemin vers la glotte. Il y n'y a rien de pire que de ne pas savoir. Rester impavide, aucune faiblesse n'est permise. Garder l'énergie intacte pour une attention toute particulière, au moindre bruit, l'esprit concentré sur ses cinq sens, écouter son corps, déceler n'importe quel signe étrange, ou simplement nouveau, aussi saugrenu soit-il.

Elle a encore en mémoire la présence de ces individus étrangers dans ce gros véhicule noir près de la ferme. Elle n'a jamais pu savoir qui c'était. Maintenant elle trouve étrange d'avoir été expédiée aussi rapidement sans explication.

« *Parer à l'urgence, je m'occupe du reste* » avait dit Sadek.

C'est à Jean et elle que ces gens voulaient s'en prendre, cela elle l'a compris mais quoi, que voulaient-ils en fait. Rien n'est plus pénible que de ne pas savoir. Le lendemain matin elle va s'adresser de nouveau à André qui sait toujours beaucoup de choses mais ne distille rien ou peu, pour ne pas se compromettre ou ne pas l'alerter plus qu'il ne faut. S'il sait quelque chose, va-t-il le dire seulement. La nuit est longue, le sommeil impossible. Alors vers deux heures :

– Excuse moi de t'appeler si tard mais mon inquiétude est si grande de ne pas voir Jean revenir et sans nouvelle je ressens le besoin d'aide, de toi, tu comprends, tu es son meilleur ami ; et j'imagine que toi aussi.....

– Je ne suis au courant de rien, si ce n'est que des clients turcs sont venus hier en fin d'après-midi pour une visite de travail, délégués par le ministère de la guerre à Ankara. Ils devaient aller dîner ensemble, je crois à Mandelieu. Seul Jean était invité Puis j'ai quitté mon labo et n'ai vu plus personne. Nous avons 48 heures avant de déclencher le branle-bas des recherches officielles. Je sais qui toucher. D'ici là restons calmes. Ne t'inquiète pas, n'entreprends rien et nous aurons même probablement des nouvelles directement de Jean ou ...

– De ses ravisseurs ?

– Ce n'est pas ce que je voulais dire.

– Bien sûr que si André, ne me raconte pas de sornette.

– Calme toi Elsa. Dès que de mon côté je sais quelque chose, je t'appelle. Je te sais d'habitude moins exposée à l'affolement, plus pondérée.

Reprends ton calme. Je te sais forte. Je reconnais que la situation est difficile, dans ton état surtout, à supporter. Je suis avec toi et je vais tout entreprendre au plus vite

– Deux jours avant de bouger ? C'est trop long, André. Tu as l'air de ne pas savoir ce qu'est l'angoisse, le tourment de ne pas comprendre.

Elsa a raccroché brutalement : elle ne voulait pas, c'est machinal. Elle fait un tour sur elle-même et n'a pas franchi le seuil du bureau que la sonnerie reprend :

– André excuse-moi d'avoir raccroché si vite. Je ne me retiens plus.

Au bout du fil, pas de réponse : le silence, puis elle distingue un crachotement, comme le serpent qui souffle pour intimider son adversaire.

– Qui est là ? Répondez. Ayez le courage de parler. J'écoute.

– Madame Altmann, peu importe qui je suis. Voici ce que vous allez faire : c'est un ordre et c'est sans condition. Vous vous munissez des plans des fusées, celle qui ont été vendues à Israël. Pas des fausses, les vraies, l'original et les apportez au premier étage de l'aéroport de Nice, Terminal 1, à la salle d'attente VIP. On vous y attendra jusqu'à 16 Heures, cet après-midi

même. Vous prendrez l'avion avec la personne qui vous attend et ainsi retrouverez votre mari sain et sauf et vous-même ne serez plus inquiétée. Dernière autre chose avant que vous ne jetiez le combiné par la fenêtre : venez seule, toute tentative d'entourloupette serait fatale à votre mari. A effet immédiat, sans rémission.

Jean a donc été kidnappé et doit se trouver quelque part, ce qu'elle ne sait pas. A Gaza? Elle prévient André :

– Avant d'aborder la liste des recours aux moyens à utiliser, quels qu'ils soient, aux complices de toutes sortes, aux subterfuges les plus alambiqués, je veux savoir pourquoi on a laissé faire, André.

– Faire quoi ?

– C'est à la société qu'il incombe de protéger ses employés dans les périlleux moments. C'était à toi, l'ami, de prévoir l'imprévisible. Toute personne devait être soupçonnée, tout événement extérieur interférant dans vos affaires devait être examiné à la loupe. On ne laisse pas un seul d'entre vous tous à la merci des malfaiteurs. Vous êtes une industrie de recherche et de fabrication d'armes stratégiques de pointe, donc jalousée, convoitée. Un service protection minimum doit être sur le pied de guerre 24 heures sur 24. Je considère que la défaillance est flagrante pour ne pas dire plus.

– Plus ? Ne t'explique pas, j'ai compris. Ta hargne est à sa place. La protection des corps existent, bien sûr surtout depuis votre retour et elle n'est pas exclusive à Jean, elle est valable pour nous tous, toi y compris. Tu ne t'en es pas rendu compte mais c'est la vérité. Il y a eu bavure c'est tout.

Je sais, c'est inadmissible. Mais c'est fait. Les gars de chez nous ont suivi mais se sont faits distancés et ils ont perdu toute trace. J'en ai été informé déjà depuis dix heures hier soir. A onze heures, les autorités ministérielles ont été averties et m'ont répondu : 48 Heures à attendre avant d'agir. Je ne t'ai pas prévenue, inutile d'en rajouter . Je suis désolé.

– Pas autant que moi et tu le sais. Alors inutile de pleurer. Que fait-on ?

– C'est tout simple, pas sans risque mais ça fonctionnera.

§

Elsa est assise à l'arrière d'un véhicule, un sac noir sur la tête depuis sa sortie de la carlingue de l'avion, les mains ficelées dans le dos. Elle a des crampes par moment dans l'épaule et elle refrène un gémissement quand la douleur est trop forte.

Mais la plus cuisante des douleurs vient de la cuisse où l'incision qui lui a été faite n'est pas complètement cicatrisée. C'était lors de sa rencontre avec André. Il l'avait emmené à la clinique Tzank de Mougins où l'attendait le chirurgien principal de l'hôpital militaire Bégin venu spécialement pour lui infiltrer un géolocalisateur permettant de préciser tous ses déplacements et sa position au mètre près partout dans le monde.

Inutile de demander à être détachée, ce serait une perte de salive inutile et de plus elle a soif.

Depuis la piste d'atterrissage de Rafah, plein sud de la bande de Gaza à la frontière avec l'Egypte, le véhicule dans lequel elle a été jeté, les yeux bandés et comme si cela ne suffisait pas, une cagoule sur la tête, roule très vite et longtemps. Puis c'est un dédale de rues car elle est ballottée de droite et de gauche et les nids de poule créés par les bombardements récents de Tsahal la font sursauter comme un pantin. Il y a un chauffeur, c'est sûr mais c'est tout ce qu'elle peut deviner. Elle ne sait même pas si le type avec qui elle a fait le voyage est à ses cotés ou non. Aucune parole n'est échangée sauf une réponse rapide du chauffeur à un appel téléphonique. Elle est bien à Gaza , elle a entendu le muezzin, l'accent Palestinien, elle connaît ; elle mémorise tous les détails du voyage.

Elle avait remis la sacoche contenant les plans à Orly au type qui l'attendait. Après avoir passé la porte d'entrée de la salle VIP de chaque côté de laquelle se tenait un garde vigilant, un gars au crâne rasé, portant costume bien taillé et cravaté qui se tenait assis, se leva à son

arrivée avec un simple regard très appuyé et simplement « *merci* », la main tendue vers la sacoche. Distingué, presque obséquieux, il y avait de quoi, il parle un français impeccable selon les quelques mots banals qui ont suivi malgré un faciès d'une origine étrangère. Palestinien ? Peu importe, le type était courtois c'est mieux que rien mais très peu bavard. Elle n'avait rien à lui dire ; ce n'était qu'un exécutant. Elsa était très calme, s'y efforçant par une pratique de yoga depuis son départ de Cannes et surtout elle est sereine. Elle ne ressentait rien de suspect dans son corps hormis les douleurs, pas même la fatigue de la nuit précédente après son opération de la veille. Pourtant la première nuit avait été agitée, d'où la morphine qui l'a ensuquée et une anxiété incontrôlée qui l'a empêchée de dormir.

Maintenant, dans cette bagnole, il est tard, la nuit est totale ; elle ne peut percevoir de lumières dans les rues mais tous ses autres sens sont exacerbés. Elle n'entend rien, ne sent rien.

La course en auto est terminée, une porte à côté d'elle s'est ouverte et une main l'a prise fermement au bras pour l'aider à sortir de l'habitacle. Une main s'agrippe à l'autre bras et elle marche entourée de deux types, des marches la font grimper puis un dédale de couloirs et là résonnent le bruit très sonore de chaussures à talons de fer, des portes qui grincent, les mains lui intiment l'ordre de s'asseoir. Puis plus rien.. Elle a toujours ce sac de toile sur la tête dont elle ne peut se défaire.

Elle entend le souffle court de quelqu'un dans la pièce, derrière elle, un garde probablement. Aucun autre son. Silence pesant.

La porte s'ouvre, quelqu'un entre en traînant les pieds, elle entend le bruit d'un verre posé sur la table devant elle, puis une assiette, un couvert. C'est alors qu'elle sent ce masque de toile glisser vers le haut et libérer son visage, une fraîcheur l'inonde, bienfaisante, la première seconde de bonheur surtout en voyant malgré la pénombre, le verre d'eau et une soupe chaude dans l'assiette creuse. Le garde derrière elle défait son lien ce qui libère ses bras et ses mains : quel bien-être ! Elle a gardé espoir et se félicite de n'avoir pas douté d'elle-même le moindre instant. Elle pense avoir vécu le plus dur quoique

Avec beaucoup d'effort elle prend la cuiller, la plonge dans le bouillon et la porte à sa bouche et soudain, tétanisée, arrêtant son geste, une musique d'Opéra s'élève, une onde triomphale de douceur et de vie : La Norma de Bellini ennoblie par la voix de La Callas la prend aux tripes. La musique préférée de Jean. Il est donc ici, dans une pièce à côté. Elle reprend espoir, elle en frissonne. Jean est à côté d'elle, en vie. Elle va le revoir, elle n'a pas

été trompée.

§

Youssef vient de terminer une conversation téléphonique avec Reza Fakher à Teheran.

Il a compris que son interlocuteur le balade et lui a exprimé avec beaucoup d'ironie le dédain qu'il a pour lui. Alors en posant le combiné, il ne peut s'empêcher de s'exclamer à voix haute :

– Quelle bande de rats !

Il a accompagné son expression irrespectueuse d'un coup de poing sur son bureau ce qui a fait s'écrouler une pile de dossiers qui se sont éparpillés au sol.

– « *Shit* » crache t-il à voix haute.

Le planton de service s'approche, attiré par le bruit incongru.

– Tout va bien ?, mon frère lui dit-il, les yeux écarquillés et se penchant pour aider à ramasser les dossiers en désordre.

– Ça va merci. Désolé, j'ai tellement de travail ! Au fait, quand tu verras Sadek Palhavi qui doit arriver sous peu, fais-le entrer immédiatement.

– A tes ordres.

Il avait eu un soupçon sur Sadek. Le détournement de l'avion d'Air France, sa disparition soudaine de son bureau, l'échec invraisemblable de Hakim pour coincer Altmann sont les éléments de son soupçon dans lesquels il y voit la possible main de cet ami, perfide ? mais rien ne peut accréditer cette idée.

Et quand il a voulu demander à Reza s'il était sûr de cet agent, il s'est entendu répliquer qu'on ne discute pas sur la moralité du nouvellement élu "conseiller spécial " du président de la république Hassan Rohani, il s'était tu et avait ravalé son froissement d'amour propre pour garder un ton aimable et un langage poli à défaut d'être amical.

Maintenant qu'il a réussi à se procurer les plans, aimablement apportés par Elsa, il a besoin d'un ingénieur de haut niveau car pour les exploiter, ceux qu'il avait connus ont émigré, dans la Silicon Valley ou à Bangalore. Seule l'Iran, parmi les amis, dispose de structures et de têtes à la hauteur. Cela Reza Fakher le sait et le ton condescendant est là pour le rappeler à Youssef :

– Bravo mon cher. Le succès que tu as remporté est à la mesure de ton art consommé de la rouerie. Mais ton pactole ne vaut rien sans moi. Je t'envoie donc Sadek et un ingénieur pour faire une première évaluation. Salut.

Il doit faire un effort surhumain pour se contenir de la hargne intérieure ressentie après cette conversation, penaud d'avoir manqué d'arguments pour étayer son accusation.

Sadek Palhavi entre dans le bureau de Youssef, souriant, les deux bras écartés pour enlacer et embrasser son ami ; et comme il constate tout de suite le malaise qui l'étreint il va chercher à détendre l'atmosphère :

– Cela fait combien d'années que nous nous connaissons depuis les bancs de l'école à Paris, vingt ans maintenant ?

– Vingt quatre exactement Sadek.

– Oui, 1990, tu as raison.

Il savait exactement mais il souhaite faire entrer son ami dans le jeu des souvenirs, de la bonne camaraderie régnant entre eux à cette époque.

– Tu étais à la Sorbonne suivant les cours de droit international, moi à Science-Po. Le café de Flore, notre préféré, le Boul-Michl où nous déambulions le soir et le Procop, notre restaurant fétiche. Je crois que c'est là que nous avons eu le plus de succès, des femmes jeunes, des moins jeunes anglaises allemandes françaises en mal de solitude. Le bon temps, peut-on dire ?

– Insouciant, trop jeunes pour se préoccuper des bizarreries du monde et des tempêtes qui se préparaient alors et que nous vivons maintenant.

– Oui, Paris, quelle merveille. Elle l'est toujours, tu sais et c'est encore le coeur battant que je m'y rends parfois mais trop rarement et puis l'esprit embué de problèmes qui gâche le plaisir que nous avons connu. Y vas-tu ?

– Non malheureusement, (il ne veut dévoiler à personne l'escapade qu'il a faite pour tuer Desroches dans le canal Saint Martin), je n'ai plus le temps, emporté comme je le suis dans ces casse-têtes politiques insolubles avec nos voisins engendrant ce fatras de troubles, de catastrophes humaines ; nous sommes écrabouillés et nous mijotons lamentablement dans notre bouillie de lave visqueuse faite de corps pourris, démembrés, broyés par les chars.

Youssef se rembrunit et souhaite aborder rapidement le sujet pour lequel son ami est venu :

– Et si nous abordions le sujet que t'a fait venir ? Demande t-il en

s'efforçant de rester aimable.

– Je suis venu avec un ami, ingénieur principal des services scientifiques et son adjoint, pour examiner les plans français. Je dois te féliciter pour la maîtrise avec laquelle tu te les aies appropriés. C'est de la haute voltige, du grand art. Bravo.

Youssef comprend que son ami sait tout à propos des deux Altmann.

– Et comment sais-tu cela ?

– Ignorerais-tu mon amitié pour André l'ingénieur principal d'Altech ?

André avait été très vite avisé de la disparition de Jean, avant même les autorités françaises ; Sadek avait pu authentifier le kidnapping et localisé Jean à Gaza et le lendemain il a su qu'Elsa avait été séquestrée à Gaza avec

81

les plans officiels de la fusée. Mais il se doute que Yousef va vouloir les éliminer par vengeance. Il avait donc oeuvré pour organiser et patronné la délégation scientifique à Gaza à ce même moment.

– Je t'ai préparé un contrat et j'aimerais avoir ton accord.

Youssef venait de s'exprimer d'un ton bon enfant pour ne pas laisser transpirer le doute qui s'est emparé de lui sur la véritable intention de la visite de Sadek, indépendamment de son officielle présence en tant que chef de délégation scientifique

– Un contrat ? Entre nous et pourquoi faire ? Nous sommes amis et alliés .

Sadek feint d'ignorer l'importance de l'enjeu.

– Je vais être directe Sadek. Je te confie les plans pour les exploiter mais je veux la garantie d'exclusivité dans l'utilisation de ces engins.

– C'est tout naturel, Youssef et nous nous y engageons.

– Alors un écrit ne te dérange pas ?

– N'y a t-il pas un manque de confiance en exigeant un contrat. Nous n'avons pas l'habitude de demander une contre partie quand nous t'avons apporté notre aide en armes diverses ou en biens d'entraide humanitaire. Examinons les plans d'abord si tu veux bien pour juger de leur valeur. Je les fais examiner par ces ingénieurs si tu n'y vois pas d'inconvénient, après nous discuterons.

Sadek remet les plans aux ingénieurs puis avec Youssef quittent le siège du pôle Armement du ministère.

Le soir même, les ingénieurs assurent que les plans sont bien les originaux ; exploitables certes mais seulement en Iran car ici en Palestine il n'y a aucune structure permettant d'élever un chantier de construction.

– On laisse retourner à Téhéran ces ingénieurs avec les plans. Es-tu d'accord Youssef ?

– Pas les plans originaux mais la copie.

– Très bien.

Sadek se lève et fait quelques pas dans le bureau songeur puis se décide à parler :

– Plus rien ne s'oppose à la libération des deux Altmann, donc.

Youssef arbore un petit sourire.

– Pas tant que nous ne disposons pas de contrat entre nous et que nous n'avons pas la garantie que la fabrication de ces engins nous est réservée exclusivement et que nous n'avons pas reçu les premiers exemplaires.

– Je ne comprends plus cette exigence. Tu as eu satisfaction en kidnappant ces deux personnes. Tu possèdes les plans, libère les. Ils n'ont rien à voir avec nos exigences réciproques.

– Retourne d'où tu viens et obtiens qu'un contrat exclusif soit signé ; je maintiens que nous ne les relâcherons qu'après réception des premières fusées.

Pour amoindrir la rigueur de cette détermination, il ajoute :

– J'en ai reçu l'ordre, Sadek, je suis désolé pour eux.

– Ah ! Laisse-moi réfléchir le temps de raccompagner mes deux ingénieurs vers la sortie.

– Pour nourrir tes réflexions, sache que Altmann nous a humilié lors du premier détournement d'avion entre Paris et Tel Aviv. J'ai été ridiculisé.

– C'est le jeu classique du chat et de la souris.

– Nul intention de revanche en ce qui me concerne mais il doit payer pour son impudence. Quant à Madame Altmann, elle va prêcher la bonne parole de Jésus et s'oppose au Prophète. Elle agite et soulève la population locale en Afrique pour lutter contre nos armées pacificatrices. Elle est un danger permanent et nous devons lui apprendre à cesser ses manoeuvres.

Sadek a compris que la détermination de Youssef est inébranlable . Il est décidé de passer au plan B. Il sort, quitte son ami avec un simple geste de la main, amical mais avec une pointe d'arrogance.



Youssef est avisé en urgence par la section de surveillance du territoire, oeil informatique infaillible qui informe qu'au passage de Kami, à la frontière sud, des chars israéliens sont rentrés pour une opération de nettoyage.

Il est convoqué auprès du ministre pour participer à la mise en place d'une riposte armée et pendant que des ordres sont adressés en urgence à toutes les unités disponibles pour se concentrer sur l'agression opérée à Kami, Youssef est averti qu'un hélicoptère israélien survole l'immeuble du ministère et des divers postes de commandement. A basse altitude des hommes en sortent en se laissant glisser à grande vitesse le long de cordes jusqu'à la terrasse de l'immeuble pour certains, au sol pour d'autres.

Une escouade de dix militaires d'élite du commando de parachutistes de la base 54, dont des anciens soldats d'élite israéliens de Gaza, attendaient à Sderot l'ordre de foncer par hélico sur l'immeuble qui a très exactement été située grâce à l'émetteur introduit dans le corps d'Elsa. Les plans détaillés ainsi transmis permettent de situer l'emplacement précis à l'intérieur de l'immeuble où, dans la seconde cave, se situe Elsa et le trajet d'accès par les escaliers, les couloirs. Tout est clair.

C'est le plan B qu'avait préparé Sadek en cas de désaccord profond entre Youssef et lui.

Youssef a compris et les soupçons qu'il avait se confirment. Cette intrusion inopinée au passage de Kami est une diversion pour permettre à un commando d'opérer tranquillement.

Il communique un ordre précis à son adjoint directe, le seul en qui il puisse avoir confiance. Sa riposte sera terrible.

Le commando a commencé l'assaut de l'immeuble sans constater une grande résistance. L'effet de surprise est total. Les hommes ont pénétré par les couloirs, se dirigent vers les caves et approchent de la pièce où Elsa est censée se trouver. Ils enfoncent la porte brutalement : personne. En se faufilant dans les méandres d'un couloir étroit, ils enfoncent les portes les unes après les autres. Une mélodie transperce soudain le silence, et en écoutant attentivement, Frans, le chef, reconnaît la Tosca, l'opéra de Puccini chanté par La Callas. Puis un cri strident de femme. Un coup de bélier pulvérise la porte d'où provient ce hurlement. Ils assistent à une scène horrible.

Jean est assis les membres liés à la chaise, un homme derrière lui vient de

lui trancher la gorge avec un énorme couteau qu'il tient encore dans une main sanguinolente. Le sang gicle. Elsa, face à lui, est assise attachée ; elle a la bouche grande ouverte après le cri strident qu'elle vient de lâcher. Un autre type derrière elle brandit un couteau d'une main, l'empoigne par les cheveux de l'autre. Un coup de feu éclate, la balle a atteint le front de ce gars qui s'apprêtait à l'égorger. Un deuxième coup de feu retentit et le second type qui a égorgé Jean est abattu.

§

Dans l'hélicoptère qui ramène la troupe à Sderot, le capitaine Frans, chef de la section d'élite est encore sous le choc, la tête dans les mains. Choqué par la perte d'un homme de son escouade, tué après la découverte des Altmann dans cette cave ; son ami Joseph, un gars de la légion, trente ans, rentrant tout récemment de Kobané, à la frontière Syro-turque ou pendant une semaine il avait donné un coup de main aux kurdes jusqu'à faire reculer les barbares qui les assaillaient. Il avait tendu un filet autour d'une maison où les djihadistes venaient d'égorger une famille complète. Avec un ami kurde il avait pénétré dans la maison, réussi à enfermer ces sept salauds dans un réduit et jeté à l'intérieur une grenade qui a explosé sous ses yeux, réduisant ces fumiers en poussière. Joseph a demandé son rapatriement après le choc psychique qui l'a envahi et Frans n'a pas hésité à le reprendre en lui laissant le temps de se rétablir avant de l'enrôler dans ce commando. Il avait besoin de son expertise. Et cette scène de l'égorgement de cet homme, Altmann, devant lui alors qu'il était venu le libérer, hante son esprit. Témoin cette vidéo prise par l'appareil photo de l'un de ses gars. Scène horrible. Des soldats palestiniens avaient ensuite surgi dans la cave pour tenter de détruire l'escouade. La lutte fut très dure, trois blessés et son ami Joseph mort dans l'échange des tirs. Ils avaient réussi à délier Elsa de ses liens mais comme elle ne pouvait pas marcher, un des hommes l'avait prise enveloppée dans une couverture et prise sous son bras comme un paquet. Les six hommes valides restant transportaient les trois blessés. Lui, Frans, avait ramené sur son dos son ami mort d'une balle dans la tête. Jean Altmann est resté sur place, décapité, la tête baignant dans une mare de sang .

Elsa est lovée sur un siège de l'hélico, le visage enfoui sous une couverture. Elle restera ainsi jusqu'à l'arrivée dans l'hôpital où une équipe d'infirmiers et d'un médecin l'ont prise en charge avec les trois soldats blessés.



L'oeil rivé sur l'horizon, Elsa scrute de sa terrasse cette ligne qui sépare nettement le bleu sombre de la mer du bleu clair du ciel, mais elle ne voit pas les petits voiliers pilotés par de jeunes enfants qui s'entraînent ni les mouettes qui les surveillent ou qui voltigent tout près d'elle en couinant à la recherche de quelques insectes qui se font rares car il fait beau et leurs proies sont en altitude.

Quand elle était prostrée dans cet hôpital, dans la chambre à l'odeur de formol, glacée et sombre, elle a ressenti un choc dans son ventre : son bébé bouge et en y portant la main pour une caresse, elle a répondu à son appel pour le calmer et lui dire qu'elle a compris son message, qu'il peut compter sur elle pour vivre, car c'est le dernier cadeau de Jean et le plus beau de sa vie.

Quelle admiration elle porte maintenant à cette communion qui existe entre eux deux, elle n'est plus seule, même Jean est omniprésent. Elle espère un garçon alors que son souhait était d'avoir une fille avant. Avant le drame, la mort de Jean.

La sonnette de la porte d'entrée vient de tinter ; elle ouvre sans vérifier car elle sait qui vient, et laisse entrer le père Lemarque. La porte est à peine refermée que sans un mot, elle enlace son invité, pose sa tête sur son épaule ; secouée de tremblements, elle laisse en pleurant, vider de son corps ses peurs, sa peine ; elle tente d'effacer l'indélébile souvenir des horribles scènes vécues dont elle n'a pu jusqu'à présent se défaire et enfin la peur de ne pouvoir être assez forte, seule, pour résister à la tentation d'en finir soit par vengeance en allant affronter les tueurs, mais elle sait que ce serait sans grand espoir de réussite, soit par dépit absurde de se supprimer pour définitivement s'éloigner des fantômes, de sa neurasthénie, du dégoût des illuminés barbares qui ont tué son mari gratuitement.

Le père Lemarque ne l'a jamais vue si expansive ni dans un tel état de désolation et de détresse car elle avait toujours manifesté beaucoup de retenue.

Elsa lui raconte tout dans les moindres détails. Cela lui fait du bien, il sait si bien écouter et son visage laisse transpirer la compassion qu'il a vraiment pour le tragique destin de son mari. C'est grâce au ton de sa voix, aux mots choisis, à son regard tellement généreux que le pasteur est arrivé à graver la paix dans le coeur d'Elsa, à lui faire comprendre que la vie doit continuer, sereinement, pour elle et surtout pour cet enfant.

Elsa a compris où est sa place : Saïnsoutou. Chez ses soeurs et frères, et leurs enfants qui attendaient tant d'elle. Tous lui manquaient mais les circonstances l'avaient éloignée d'eux, elle va se rattraper ; elle vient de décider de ne plus attendre pour se consacrer à ce pour quoi elle est destinée. Elle a décidé de quitter Cannes et laisser derrière elle toute une partie de sa vie, pour ne plus y penser, pour assister à une autre vie qui l'attend à laquelle elle va se consacrer entièrement.

§

L'après-midi même en descendant à pied sa rue pour rejoindre la boutique où son amie Georgette l'y attend, elle a l'impression d'être suivie. Une sensation indéfinissable lui fait tourner la tête subitement ; sa prémonition était en fait motivée car une ombre furtive est apparue, telle une personne qui cherche subrepticement à cacher sa présence. Le malaise pourrait s'emparer d'elle mais elle garde son sang froid car elle est à présent en centre ville et il lui est difficile de croire qu'elle puisse être enlevée ou attaquée d'une quelconque manière. Elle va tenter un subterfuge pour avoir le coeur net et rentre rapidement dans la boutique repérer de l'intérieur si quelqu'un la suit. Une illusion peut-être.

§

A l'arrière de la limousine qui glisse sur la chaussée du Boulevard des Italiens à Paris, Elsa sort son rouge à lèvres, ajuste le miroir placé sur le coté et d'un doigt fait pivoter le bâton rouge sang qu'elle va avec précaution passer sur ses lèvres.

Elle a finalement accepté l'offre que lui a faite André d'aller au cocktail offert par le premier ministre de Gaza. André doit s'y rendre sur invitation du grand patron d'Altech à Paris qui est en même

temps le président de l'association France Palestine. Le premier ministre de Gaza vient récolter des fonds auprès de la diaspora palestinienne de France.

Elle a bien réfléchi à cette proposition que de prime abord elle avait refusée et repasse en boucle le message qu'elle veut faire passer à cette occasion.

Des discours et une réception grandiose les attendent.

La limousine glisse sans bruit en croisant l'église de Saint

Germain des Prés. Le quartier dont elle a gardé tant de souvenirs heureux lors de ses visites avec Hakim lorsqu'ils étaient étudiants.

C'est ici que sont les fantômes d'Oscar Wilde qui termina sa vie dans le deshonneur à l'Hôtel de la rue des Beaux Arts ; auteur de *The picture of Dorian Gray*, créateur puissant de la pièce de théâtre *A Woman of no Importance* ou *La duchesse de Padua*. C'est là qu'aussi Balzac s'était ruiné en installant une imprimerie, que Verlaine venait boire son absinthe au Procope, où Delacroix y avait son atelier dans la rue de Furstemberg justement et la rue des Grands Augustins où Picasso avait peint *Guernica*. C'est loin tout ça et pour Elsa ce n'est pas le moment d'être romantique mais celui de se concentrer pour l'attaque ultime.

La limousine va stationner dans la contre allée d'un palace du boulevard Saint Germain. Un valet ouvre la porte de l'auto d'où Elsa se laisse glisser dans une féline attitude en étirant son corps longiligne.

C'est l'instant jouissif tant attendu qu'elle se prépare à savourer. Elle déploie un grand sourire ravageur devant celui qui les reçoit et qu'André lui présente :

– Monsieur le président, puis-je vous présenter Madame Elsa Altmann.

Le président a eu un haut le coeur en entendant prononcer le nom de Altmann. Il ne s'attendait pas évidemment à recevoir la femme de celui qui vient d'être assassiné par le Hamas. Son regard s'est teinté d'une lueur glauque de reproche pour André qui l'a conviée et du malaise que cette femme risque de provoquer chez ses invités Palestiniens. Il n'a pas exhibé le trouble que l'incongruité de la présence d'Elsa lui a provoqué mais a préféré déléguer son bras droit pour se charger des présentations aux autres invités, comme il est d'usage. Avant de la quitter il a ce mot attendrissant d'hypocrisie :

– Quel malheur, Madame, la perte de votre mari ; j'en suis profondément désolé et vous renouvelle mes très sincères condoléances. Jean est

irremplaçable ; cependant la vie doit continuer et les relations amicales avec la Palestine perdurer.

Elsa a bien saisi la crainte sous-jacente exprimée dans ces paroles, la crainte du choc que sa présence va provoquer . Elle savoure.

– N'ayez crainte Monsieur, les responsables palestiniens me connaissent mais ne m'ont jamais vu, ils n'ont fait que commanditer le crime, beau scrupule éhonté, et n'ont pas eu à se souiller du sang de mon mari.

L'assistance est nombreuse ; on rencontre l'ambassadeur de Palestine en France, les présidents des principales sociétés françaises, le fleuron du CAC 40 lorgnant les opportunités laissées par les destructions massives de Tsahal, les ONG de solidarité avec les réfugiés palestiniens même si le Hamas ne leur reconnaît pas le statut de leur patrie en leur refusant le droit au passeport.

En prêtant attention, Elsa entend à travers le brouhaha des conversations, une discrète musique moyen-orientale que joue un groupe de trois musiciens. Elle s'approche impressionnée par la qualité du violoniste Mohamed Soulimane qu'elle connaît, venu de Barcelone, Elle tend la main pour le féliciter. Derrière elle, le président du Hamas s'est approché :

– Soulimane interprète avec brio un message d'amour, de paix et de tolérance qu'adresse le peuple palestinien au monde entier.

– Cette musique douce imprime une paix mystique à l'âme, effectivement, mais le chemin vers la paix est encore long et la tolérance dont vous parlez n'est pas encore inscrite sur les tablettes de votre constitution.

Elle lui tourne le dos et s'éloigne sans un signe.

Le discours du président commence : féliciter le premier ministre du Hamas pour sa vaillance face aux dangers permanents, aux restrictions imposées, aux exactions impunies de l'opresseur, le tout suivi d' applaudissements chaleureux.

C'est le tour du Premier ministre du Hamas qui ne cache pas d'entrée de jeu, son souhait de voir les entreprises s'engager dans la reconstruction des infrastructures, la France apporter son soutien à l'ONU pour faire reconnaître l'état de Palestine et la gouvernance du Hamas. Puis les applaudissements de nouveau claquent.

C'est le moment tant attendue par Elsa. Elle se lève et se dirige vers le podium, prend le micro. Cette intervention subite a pris de cours le service de sécurité qui ne s'y attendait pas car la séance en principe était close.

Plus d'intervention.

Les premières paroles d'Elsa que personne n'attendait n'ont pas tout d'abord attiré l'attention. Deux gars de la sécurité montent sur l'estrade pour tenter d'arrêter l'oratrice mais André et deux types de la police qu'il avait conviés les en empêchent et les écartent. Alors Elsa hausse le ton pour s'imposer et martèle quelques mots percutants :

– Parlons franc jeu. Le Hamas vous demande d'être dédouané des maléfices, tortures, meurtres en tout genre perpétrés au fil du temps. Il veut se faire passer pour victime mais il y a quelques vérités que vous devez écouter car la coupe est pleine et leur petit manège doit être divulgué. Soudain un écran se déplie derrière elle, une lumière se projette dessus instantanément des images se profilent nettement dans une salle qui plonge dans la pénombre.

– Regardez bien, Mesdames et Messieurs, vous allez assister à une scène dont a été victime le directeur d'une importante compagnie internationale. Altech. Ce directeur, Jean Altmann, mon mari a eu le malheur d'échapper une première fois des griffes du Hamas qui voulait s'emparer de plans secrets de fusées, ceux qu'il transportait. Cependant la seconde fois, les services secrets du Hamas ne l'ont pas raté. Ils l'ont kidnappé et ont fait chanté la compagnie pour une remise des plans contre sa mise en liberté. Mais il n'en a rien été et vous seriez bien naïfs de les croire. Maintenant pour vous convaincre, regardez la scène qui va suivre.

Ce film a été enregistré lors du raid mené par la section militaire d'élite franco-israélienne envoyée pour libérer mon mari. Voyez ces hommes en armes, écoutez la musique d'Opéra en lever de rideau pour une scène d'horreurs.

Regardez ce bourreau palestinien qui tient en arrière la tête de Jean par les cheveux et arbore une dague effilée dans une main dressée haut pour donner de la force au coup qu'il se prépare à porter.

Regardez bien. Ce sera sans commentaire car le cri d'horreur, de désespoir que vous allez entendre est le mien et l'homme que vous allez voir égorger par un bourreau est mon mari. Cela s'est déroulé dans les geôles du Hamas, de sombres sous-sols sordides de Gaza.

Le hurlement d'Elsa, elle qui est méconnaissable sur la vidéo, fait tourner les coeurs ; des femmes crient, d'autres pleurent. Les hommes tournent la tête, certains quittent la salle précipitamment.

– Fort heureusement, continue t-elle en haussant le ton pour se faire entendre malgré le brouhaha de l'assistance, deux balles de revolvers ont

permis d'éliminer les bourreaux dont le crime a été ordonné par celui que vous voulez honorer. Les coups de feu éclatent.

Puis Elsa continue

– Je vous le dis, Mesdames et Messieurs, cette réception est une mascarade dont veulent profiter certains pour s'enrichir en dansant sur le fumier de nos cadavres... C'est ce TYPE que vous voyez ici, fait-elle en pointant un doigt rageur en direction de Youssef, qui est l'instigateur de ce crime, avec l'accord de ses supérieurs. Il a tué un homme innocent sans jugement, juste un acte ignoble de vengeance gratuite ;

Tout le monde se tourne vers Youssef, qui, en bousculant l'assistance et les tables tente de quitter précipitamment la salle.

Deux policiers se précipitent sur lui ; ils réussissent à l'encadrer et lui bloquent les mains dans le dos pour lui enfiler des menottes.

Elsa descend de l'estrade et suivie d'André, sort précipitamment du salon et de l'hôtel sans saluer. Elle marche d'un pas rapide et décidé, la tête haute, un petit sourire léger se dessine sur ses lèvres. Elle a gagné. Elle a réussi son coup et c'était le moins qu'elle puisse faire en mémoire de Jean.

Juste au moment de franchir le portillon tournant de la sortie, elle a l'impression d'être suivie, elle se retourne ; une tête se dérobe furtivement derrière la cloison qui sépare l'entrée du hall de la réception ; quelqu'un l'observait puis s'est soustrait à son regard. C'est la seconde fois que quelqu'un la suit.

La limousine glisse sans bruit vers l'aéroport d'Orly.

André est réservé, il ferme les yeux et respecte le silence d'Elsa concentrée dans ses pensées.

Elsa est en proie au souvenir de ses parents, à l'éducation rude qu'ils lui ont donnée. Ils n'avaient pas le choix. Ils étaient tous les deux dans l'armée pendant les guerres d'Intifada. Elle avait six ans alors et fut placée dans un kibboutzim sous la protection d'une cousine maternelle, dans la région de Haïfa. Belle expérience.

Lever à quatre heures, coucher à Huit heures le soir. Extinction des feux à 9 heures. Les travaux pénibles de la journée rompaient son corps, pourtant jeune encore.

Des intifadas épuisantes, seule sa mère est revenue. Son père fut gravement blessé et termina sa vie dans un hôpital d Haïfa ; elle ne l'a plus revu.

Sa mère, sans ressource, laissa Elsa durant six années dans ce kibboutzim ;

en ressortant, elle était une adulte et avait beaucoup appris.

Elle a suivi des cours d'art pictural, seconde nature. Tout était prétexte au crayonnage. Elle passait des heures dans un parc à dépeindre une scène d'enfants jouant sur un terrain de jeux, de fleurs sur un parterre, de bateaux sur la mer etc... Elle rentra aux beaux arts et rencontra Hakim, dont elle devint camarade. Un homme gentil, cultivé, intéressant et aux petits soins pour elle, lui apportant ce dont elle manquait, la présence d'un homme. Son père lui avait tellement manqué toutes ces années. Avec le temps, elle avait aimé cet homme à la force puissante qui la rassurait. Ils avaient en commun l'intimité artistique et consacraient la plupart de leurs soirées à satisfaire leur amour de l'art et les rares journées de libre, ils fréquentaient les musées et avaient pu s'offrir quelques beaux voyages à Istanbul, Damas, Petra en Jordanie en attendant d'aller à Paris, Rome, Madrid, berceaux des peintres les plus célèbres du monde. Puis ils s'étaient mariés jusqu'au divorce vers lequel la pratique religieuse jusqu'au-boutiste de Hakim les a conduit inéluctablement.

Elle ne l'a plus revu depuis son dernier voyage à Santorin et s'attendait plus ou moins à le rencontrer lors de sa venue à Gaza récemment et au fond d'elle, elle aurait apprécié, car elle avait perçu à Santorin son regard respectueux, animé d'un sentiment de forte amitié, ces yeux tristes, comme le regret d'avoir rompu avec celle qu'il avait tant aimée.

§

La limousine quitte l'Avenue du Général Leclerc, traverse le Boulevard Brune et passe le pont au dessus du périphérique pour emprunter la bretelle qui permet de le rejoindre. C'est sur cette portion de route à sens unique que soudain, Elsa se sent projetée en avant brusquement, frappe violemment la vitre de séparation d'avec le chauffeur et tourneboule sans pouvoir se contrôler . Elle tombe au sol et roule sur André qu'elle voit saigner de la tête, inconscient. Il avait dû frapper la vitre encore plus brutalement car elle a explosé sous l'effet du choc. En relevant la tête, malgré les douleurs ressenties elle voit l'arrière d'un camion, et le capot de la limousine enveloppée d'une fumée épaisse encastrée dedans. Le klaxon hurle sans cesse. C'est un accident. Le chauffeur, la tête inerte sur le volant saigne abondamment. Elle voit du

sang partout. Puis elle entend des coups de feu à l'extérieur et s'accroupit au sol pour ne plus bouger car ses forces l'ont abandonnée sans lui faire perdre totalement la raison ; elle entend sans pouvoir réagir. Elle attend, prostrée.

Soudain la porte de la limousine s'ouvre et deux mains agrippent ses jambes pour l'extirper en la faisant glisser au sol. C'est brutal et elle souffre terriblement, pense avoir des côtes cassées tant le buste lui fait mal. Puis ce sont deux bras puissants qui la transportent comme un paquet (*ça lui rappelle des souvenirs cuisants*). L'homme court en haletant ; elle l'entend lui crier dans un souffle :

– Tiens le coup, Elsa, je t'en supplie.

Cette voix.... il lui semble se rappeler...

Elle est allongée sur la banquette arrière d'un véhicule et entend le ronflement puissant du moteur qui le propulse brutalement en avant.

Ces hurlements du chauffeur qui aboie dans un micro :

– *L'accident a fait trois morts. Occupez-vous d'un homme qui est à l'arrière de la limousine en flamme, faites vite, il est très blessé*

– *Qui êtes-vous ?*

– *Faites vite et vous sauverez peut-être une vie.*

Il a raccroché.

Silence.

Allongée sur un brancard roulant, entourée de femmes en blanc elle réalise qu'elle est dans le couloir d'un hôpital. A plat sur une table, les yeux ouverts, une femme lui murmure à l'oreille :

– Tout va bien se passer.

Elsa a envie de crier :

– Qu'est-ce que j'ai, qu'allez-vous faire ? Aucun son n'est sorti. Elle a très mal et ne peut bouger puis perd conscience.

§

Elsa est inconsciente, seule dans une chambre pendant qu'une conversation a lieu dans le couloir à proximité:

– Je la connais bien, elle est très solide et puis, elle en a vu d'autre, vous savez Docteur.

– Je l'espère pour elle, car elle a de multiples fractures, légères certes mais qui vont la faire souffrir quelques temps.

- Et pour son enfant ?
 - Je ne crains pas pour lui. Il est solidement accroché et bien portant. Mais racontez-moi ce qu'il s'est passé.
 - Un pneu de la limousine dans laquelle elle se trouvait a éclaté, le véhicule a été déstabilisé car il est lourd et n'a pu garder son équilibre ; il a capoté, fait un tour sur lui-même et s'est retrouvé sur ses quatre roues mais en enfonçant l'arrière d'un camion. Inutile de dire qu'à l'intérieur les passagers en ont bavé, et le feu s'est déclaré dans le moteur pouvant déclencher l'explosion. Chance énorme, des pompiers passant par là ont maîtrisé le feu à temps.
 - Quelle veine. En effet la femme est solide. Dans deux jours elle pourra sortir, vous pourrez venir la chercher. Vous êtes son mari ?
 - Non un ami seulement, son mari est mort tout récemment.... assassiné.
 - Je suis vraiment désolé pour Madame Altmann. Vous l'avez sauvée, bravo et félicitations.
 - Je n'ai fait que mon devoir, docteur.
- Hakim sait que ce n'est pas seulement son devoir mais l'amour qu'il a toujours eu pour Elsa.

§

Le lendemain matin à peine éveillée, Elsa regarde les informations à la télévision dans sa chambre.

Le présentateur expose les circonstances d'un accident qui s'est passé la veille à Paris. Les images défilent ; elle reconnaît la limousine. Celle qui l'avait conduite à l'aéroport avec André. Le présentateur précise :

– Sur le périphérique près de la porte d'Orléans un accident d'une rare gravité provoqué par un véhicule type « limousine » s'est retournée et a percuté un camion en provoquant un incendie. Un autre véhicule qui la suivait a fini sa course dans le mur de séparation de la bretelle avec l'autoroute créant une énorme brèche, et pendait en équilibre instable au dessus de l'important trafic de camions. Dans ce véhicule on dénombre trois morts à l'intérieur, gisant à l'intérieur de l'habitacle, ils ont été tués par balles. Des étrangers. Un homme s'est précipité dans la limousine qui prenait feu, pour en extirper une femme et l'installer à l'arrière de sa voiture puis s'en est allé précipitamment. Il y restait un autre homme blessé qu'une ambulance a transporté dans un hôpital proche. Puis la

limousine a explosé. La police est actuellement sur les lieux du drame; c'est un fait divers que nous aurions pu relater depuis Beyrouth ou Marseille.»

On cogne à la porte. Hakim entre, un sourire coincé, un bouquet à la main, une mine défaite. Il n'a pas dormi.

– Toi, mais que fais-tu ici ?

Elsa s'est soudainement relevé assise sur le lit, interloquée :

– Imagine !

– Ne me dis pas que tu es derrière tout ça !

– Tout non mais j'ai fait ce qu'il fallait pour te sauver.

– Je te remercie. C'était toi qui m'observait à Cannes il y a quelques temps et aujourd'hui au moment où je quittais la salle de réunion, pourquoi ne pas te montrer ?

– J'hésitais à me montrer, tu n'étais pas seule.

– A Cannes si.

– Je n'ai pas osé. J'avais peur de ta réaction. Je ne voulais pas que tu crois que, comme à Santorin, je voulais te séquestrer ou te faire du mal. Car je ne l'ai jamais voulu, et au contraire maintenant je veux te....

– Mais quoi voyons parle...

– Te protéger. J'ai quitté cette organisation de fous, des jusqu'au-boutistes dangereux, aux méthodes barbares. Tu me connais, je peux épouser une cause mais je suis un homme civilisé.

– Tu as tué trois hommes pour moi ?

– Il n'y avait pas le choix. Tu es en vie non ? Et puis je continuerai cette protection, car je l'ai décidé, jusqu'à ce que tu sois en sécurité. Quels sont tes projets ?

– Je repars en Afrique dès que possible. C'est mon karma.

– Jusqu'à ton départ, tu n'as rien à craindre. Je resterai discret, Elsa.

– Pourquoi fais-tu cela ?

– Je veux effacer la mauvaise image que je t'ai laissée à Santorin, du baroudeur extrémiste déjanté que j'étais. En souvenir du temps merveilleux que nous avons passé ensemble, je crois que tu le méritais, je crois que je le méritais. En fait je voulais partager la vie avec toi, vivre les choses à deux, ensemble, nous savions si bien nous enrichir mutuellement, c'est ça l'amour non ?

– Oui mais moi je souhaitais vivre avec toi pour savourer ensemble nos épreuves et se consoler de nos échecs., construire et traverser nos réussites en triomphant des obstacles. Mais tu as tout gâché, Hakim.

De toute façon les liens se font et se défont sans prévenir, sans comprendre pourquoi, alors tu dois comprendre qu'on ne pouvait pas non plus se construire, me construire en sachant que notre union allait peut-être s'effondrer dès que j'ai compris que sur le plan religieux tu te dispersais, tu te pervertissais pour devenir un monstre dont tu avais entamé l'initiation. Vivre avec une épée de Damoclès des sentiments changeants est la seule façon d'aller droit à l'échec. J'aime l'art, comme toi tu l'aimais aussi, à la différence que je continue à en vivre et en m'en délecter, toi à le détruire en saccageant les reliques et les merveilles archéologiques des anciennes civilisations.

Pour adoucir l'atmosphère douloureux vers où son emportement la conduit, elle se reprend :

– Je suis heureuse que même si nous n'avons pas réussi notre union, nous soyons restés amis. J'ai confiance en toi.

As-tu des nouvelles d'André,? C'est un vrai bon ami de Jean. Il l'a prouvé avec moi. Puis-je te demander de t'inquiéter de sa santé ?

– Bien sûr, je le fais immédiatement en sortant d'ici. Mais

– Je t'en prie parle...

– Je ne te cache pas ma crainte de te voir partir dans cette partie du monde où le danger est de plus en plus prégnant.

– Je sais tout ça mais c'est plus fort que moi, je suis habité par une force que je ne contrôle pas. Il y a un autre être en moi, à part mon enfant bien sûr. C'est indéfinissable. Je sais simplement qu'il me semble être téléguidée dans mes décisions et dans mes actions par une autre force de la nature non pas comme un dédoublement de personnalité mais un doublement d'esprit en moi-même. Je me demande parfois pourquoi ai-je fait ceci ou cela en dehors de toute ma logique. Je te dis franchement et tu es le seul à qui je confie ce secret, la décision de partir en Afrique ne semble pas être de mon fait mais comme si elle m'était imposée par une voix intérieure.

Comprends-tu ?

– Pas tellement en fait. De quoi parles-tu ? De qui parles-tu ?

– Tu ne vois pas vraiment. Ecoute sans m'interrompre.

Zita, reine de Hongrie, portée à cette distinction par des événements douloureux, cette guerre, la première guerre mondiale en 1914, déclenchée par l'assassinat de François-Ferdinand et de la duchesse Sophie de Hohenberg sur le pont Latin de Sarajevo. La guerre est alors déclarée par l'Autriche à la Serbie et c'est l'embrasement généralisée durant quatre

années dans des affrontements les plus meurtriers connus jusqu'alors.

– Mais quel rapport avec toi, il y a tant d'années que ces événements ont eu lieu. Je ne saisis pas.

– Je te comprends mais attends. J'ai fait des recherches approfondies et j'ai commencé à intérioriser avec conscience et perspicacité. J'ai été aidée par le père Lemarque qui m'a ouvert les yeux.

Après la mort de François-Ferdinand d'Autriche en 1914, Charles 1^o qui avait épousé Zita devient empereur de Hongrie en 1916, et elle impératrice. Zita est juive par sa grand mère Adelaïde de Lowenstein Wertheim Rosenberg que Michel 1^o du Portugal avait épousé en 1851. Fin de la guerre en 1918, dilapidation du royaume Austro-Hongrois . Le couple impérial fuit en 1919 à Madère avec les enfants. 1922 mort de Charles.

Puis l'une des soeurs de Zita, jeune encore, Françoise, a émigré en Israël en 1933 pour échapper à la montée du nazisme.

A 33 ans elle a fondé une famille avec un son mari colon séfarade et dans une ferme près de Haïfa elle a élevé ses enfants. L'un d'eux, sa fille Samira née en 1947, à la naissance de l'état Juif d'Israël, est ma mère. Je suis née en 1982 . Je suis une Zita, tu comprends . J'ai comme elle ce besoin d'aider mon prochain, *Zita s'était passionnée pour le domaine social et humanitaire et en tant de guerre, la plupart de ses activités de représentation étant supprimées, Zita créa « l'oeuvre pour l'Enfant » qui levait des fonds pour les déshérités. Elle avait eu cette répartie lors d'un repas copieux des officiers supérieurs qui lui reprochaient d'être contre la guerre alors que la population crevait de faim :*

« Je suis contre la guerre, comme toute autre femme qui aime mieux voir le genre humain dans la joie que dans les larmes. La douleur, la faim, eh bien quoi, je ne travaille jamais mieux qu'avec le ventre vide ; il ne s'agit alors que de se serrer le ceinturon d'un cran, et de tenir le coup ».

– Alors ta décision est prise, tu pars là-bas ?

– Et j'y accoucherai de mon enfant.

– Dans ce petit village de Saïnsoutou ? Tu seras comme une reine.

– Je serai la reine blanche.

– Puis-je t'y accompagner ? Pour ta sécurité, celle de ton enfant. Je resterai en retrait, je veillerai sur toi, simplement.

– Je ne veux pas t'imposer ce sacrifice. Tu es jeune encore, tu peux refaire ta vie.

- Nous l'avons bien commencé ensemble.
- Veux-tu dire que tu souhaiterais reprendre une vie commune avec moi ?
- J'attendrai le temps qu'il faudra pour que s'estompe en toi l'image de Jean, j'attendrai que tu sois prête.
- Tu m'honores par ces paroles mais ce ne serait pas une vie pour toi.
- Tu sais pourtant de quoi je suis capable, tu me connais assez bien pour cela. Je ne te demande pas une réponse immédiate, réfléchis, prends le temps.

Il effleure de ses yeux le visage d'Elsa sidérée par cette déclaration. Elle parvient à déceler dans ce fugace regard toute l'affliction que son refus pourrait causer, la grisaille d'une âme esseulée et la satisfaction d'avoir osé exprimer son sentiment.



Un taxi stoppe devant l'entrée de l'aéroport d'Orly. Le chauffeur se précipite pour ouvrir la porte arrière d'où s'extirpe Elsa dont on distingue nettement la rondeur d'une grossesse avancée. De l'autre porte sort le pasteur Lemarque qui va retirer les bagages dans la malle arrière, les poser sur le trottoir et chercher un chariot.

On les voit faire la queue au comptoir de billetterie puis emprunter l'escalier roulant vers le premier étage. Ils sont assis à côté l'un de l'autre sur une banquette de la salle d'attente VIP. Un grand instant pendant lequel les deux restent muets et où l'on peut distinguer leur regard triste, l'oeil vague, songeur.

Elsa se remémore les événements passés s'être écoulés avec la rapidité d'une étoile filante. L'expression de son visage reflète la douleur intérieure due au bonheur de son union avec Jean définitivement fracassée ; tout ce qui était sa vie a disparu.

- Il y a une chose que je ne vous ai pas dite, Père Lemarque et c'est le moment de me confier. J'ai revu Hakim, mon premier mari, il y a un mois maintenant , à l'hôpital et nous devons nous revoir avant mon départ. Je suis inquiète car il attendait de moi une réponse et il n'est plus revenu pour l'entendre. Comme il tient toujours sa promesse, je suis étonnée et inquiète de son silence.

Le pasteur regarde Elsa intensément sans rien dire.

- Vous savez quelque chose, père Lemarque, et si c'est le cas, parlez.

Le pasteur est embarrassé d'avoir à dévoiler une vérité qui touche. Il sait qu'Elsa ne le lâchera pas, c'est trop tard car il en trop dit par son mutisme. – Voici l'extrait du quotidien qui, il y a trois semaines maintenant a relaté les faits qui se sont déroulés en plein Paris à la sortie d'un restaurant huppé, un soir.

Elsa lui arrache le papier de ses mains tremblantes et le froissant lit avidement les quelques lignes en gros caractères. Elle ne va pas continuer dans l'explication détaillée. Elle en a assez lu.

Le pasteur passe son bras sur l'épaule d'Elsa quand il l'entend hurler le cri fauve qu'elle tente en vain d'étouffer et prend ses deux mains pour cacher son visage déchiré de douleur en apprenant l'assassinat de Hakim.

A l'appel de l'embarquement pour Dakar par l'hôtesse, le couple se lève et s'achemine lentement vers la porte où s'engouffrent les passagers pressés de partir. A l'instant de franchir le seuil, une vapeur brumeuse et floue estompe la vision du couple qui disparaît et s'évanouit à jamais.



Elsa clignote des yeux pour s'adapter à la luminosité du matin puis relève le drap avec précaution, s'assied sur le lit, passe une main dans sa chevelure, se frotte les paupières puis étire ses deux bras en enfilant les pieds dans des mules.

Le drame qu'elle vient de vivre en rêve dans la nuit la laisse longtemps immobile, assise sur le bord du lit.

Les événements du drame ont envahi tout son être, si vivants en elle qu'elle frémit sans pouvoir contrôler le frémissement de ses membres et le vacillement de son esprit.

Elle a vécu pleinement l'histoire.

Heureusement la respiration forte de Jean qui dort encore à côté la rassure.

Elle renifle l'odeur enivrante du café qui coule dans la cafetière et aperçoit Jean sortant des limbes, ébouriffé, un oeil fermé encore, qui traîne savate en entrant dans la cuisine. Sans un mot elle l'enlace et l'embrasse si fort, savourant le bonheur qu'elle ressent de le sentir, de le toucher, de l'entendre dire :

– Chérie, je t'aime aussi très fort. Je bois vite un café et je me prépare, je

ne suis pas en avance.

– Que se passe t-il , qu'as-tu de si pressé ?

– Une réunion importante tôt ce matin au bureau pour préparer mon voyage pour Tel Aviv.

– Quoi ?

– Je pars pour Tel Aviv demain matin, ne te l'avais-j pas dit ?.

– Ne vas pas à Tel Aviv, Jean, je t'en supplie.

– Et pourquoi donc ? Je n'ai pas le choix.

– J'ai fait un mauvais rêve. Ce voyage justement et il tourne mal pour toi.

– Je regrette mais je ne vais pas remettre en cause une affaire de la plus haute importance. Il ne faut pas te laisser impressionner plus que cela ne vaut la peine. Un rêve ! Très bien mais il reste le reflet de ton esprit sagace mais à l'imagination démesurée, je te connais.

– Certes mais je te prie de ne pas prendre de risque non calculé. Je te fais confiance mais tu devrais aussi faire confiance à mes dons divinatoires. Alors sache redoubler de précaution.

– Puisque tu parles de rêve, je suis encore perturbé par celui que j'ai fait sur toi cette nuit. Une histoire d'une clarté incroyable.

– Je peux savoir ?

– Tu étais en Afrique, dans le bush avec une tribu, dans un village. Tu étais l'idole de ces gens. Leur reine blanche. Tu avais un enfant avec toi, blanc, un garçon très jeune encore, marchant à peine. Je le voyais clairement, des yeux bleus, comme les miens. Je n'étais pas avec toi, je ne me suis jamais vu présent dans les scènes visionnées.

Un homme âgé avec une grande barbe blanche me disait que tu avais apporté la paix dans ce village et que la population était arrivée à s'autosatisfaire en nourriture. Le village était entouré de terres verdoyantes aux cultures vivrières abondantes. Il y avait une grande fontaine d'où l'eau coulait en abondance et des ouvriers s'affairaient à la construction d'un réseau de tubes à partir de la fontaine pour acheminer l'eau vers d'autres villages avoisinants.

Tu me donnais l'impression d'être heureuse avec cet enfant que tu gardais serré contre toi, lui donnant le sein.

Dans cette case où tu vivais, mon regard a été attiré par une photo posée sur un meuble ; je me suis reconnu ; je criais. Mon visage se déformait sous l'action d'une douleur intense, les bras cherchaient à atteindre quelque chose ou quelqu'un mais n'y arrivant pas, de grosses larmes de sang coulaient sur ses joues. Je ressentais une telle émotion que je me mis à

pleurer moi-même sans comprendre pourquoi. Mais tu ne répondais pas. Tu m'ignorais. Ton enfant te regardait en pointant un doigt vers moi pour te montrer que j'étais là, près de vous deux. Du sang coula de ses yeux, des larmes de sang, lui aussi, tu te rends compte car il m'avait probablement senti ou vu et éprouvait une douleur de ne pouvoir me toucher. M'avait-il reconnu ? Je ne comprenais pas pourquoi il m'était impossible de dialoguer malgré les efforts pour attirer ton attention. Soudain un homme noir à la barbe blanche a pénétré brusquement dans la pièce. Il criait avec force gestes. Tu t'es levée subitement, laissant ton enfant tomber et sans lui prêter quelque attention, tu es sortie en courant. Un drame probablement venait de se produire, j'ai vu des cases brûler, des gens affolés courir dans tous les sens, des déflagrations, puis une fracas épouvantable suivi d'un éclair fulgurant qui m'a complètement aveuglé et m'a réveillé. Un gluant goût amer dû à la clarté et la puissance des images qui défilaient colle encore mes lèvres.

– C'est vraiment très étrange. Nous sommes, j'espère, loin de la réalité.

Elsa se serre contre lui, le prend par le cou et glisse une main sur sa fesse droite, une idée comme ça, et constate une boursouflure :

– Tu sais ce que tu as ici, à ce point précis dit-elle en appuyant du doigt ?

– Je n'ai rien senti, non, je ne sais pas.

– Je ne plaisante pas Jean, tu as un objet inséré sous le derme.

– Mais que veux-tu que ce soit ? Un petit oedème sans importance.

– Et si c'était autre chose ? Quelque chose comme un GPS qui permettrait de te situer à tout moment.

– Tu as trop d'imagination Elsa.

– Dans mon rêve, on m'avait incrusté un tel objet dans la cuisse pour être détectable ce qui m'avait permis d'être libérée de la géole du Hamas. Quand as-tu été anesthésié la dernière fois ?

– Quand j'ai fait une coloscopie il y a 6 mois. Tu crois que...

– Tout est possible quand on travaille comme toi dans le top secret défense. Que ce soit sur demande de ton employeur ou d'agents ennemis.

– Ouh la !!

Jean est parti au bureau par la route côtière jusqu'aux abords de La Bocca ou se situe le siège d'Altech. En regardant la mer mouvementée de moutons blancs que rafle le Mistral et sa couleur

sombre qui tranche sur le bleu clair du ciel, il repense au rêve qu'il a eu cette nuit, quelque chose lui a échappé, il veut savoir, alors le soir même :

– Il y a une chose que je voudrais élucider. L'histoire que je t'ai racontée ce matin, ce cauchemar effrayant que j'ai fait cette nuit a-t-il un rapport avec ce que toi tu as rêvé ?

– Très exactement , c'est la suite de l'histoire que j'ai vécue en rêve, figure toi.

– Tu vas me raconter n'est-ce pas ? Car je ne peux pas m'expliquer comment tu as pu te mettre dans une situation aussi périlleuse. Je savais que tu avais l'idée de retourner au Senegal pour y faire des achats d'objets artisanaux de décoration mais d'après le récit que je t'ai fait de mon rêve, il y a autre chose de bien plus périlleux qui a eu lieu, de quoi s'agit-il ?

– Nous sommes dans la fiction, d'accord ? Donc, oui il y a autre chose de plus important que cette simple démarche commerciale. Grâce aux soins du pasteur Lemarque de Cannes, j'ai dirigé une expédition destinée à améliorer la vie d'une population démunie dans le grand Est sénégalais, proche de la frontière avec le Mali

– Je crains le pire.

– Calme toi je t'en prie. C'est une population généreuse et attachante que j'aime beaucoup et pour qui je suis prête à m'investir pleinement. Cela c'est la réalité. Seulement il y a des dangers du fait de la proximité avec ce pays voisin et la présence de terroristes musulmans. Tu comprends maintenant ?

– Que trop. Pourquoi aller chercher du danger alors que l'on peut vivre tranquille ?

– Je peux te retourner la question .Nous sommes ainsi faits, de désirs, de convictions, de rêves auxquels on veut tous accéder parfois à son propre détriment. Je suis ainsi faite pour m'impliquer religieusement et moralement avec cette population parce que cela m'a été dicté.

– Dicté ?

– Je suis une descendante de Zita, impératrice d'Autriche Hongrie, n'oublie pas.

– Effectivement, je l'ai bien gardé en mémoire.

– Cela tombe donc sous le sens, n'est-ce pas ?

– Sommes-nous condamnés à vivre dangereusement, tous les deux ?

– Je le crains mais avec un avantage certain, c'est que nous, nous savons ce que nous risquons, nous savons qui est notre ennemi ; nous devons déjouer ses ruses et prendrons dorénavant toutes les précautions nécessaires puisque notre destin nous conduit inéluctablement vers la tâche que nous nous sommes fixés.

– Et l'enfant ?

– Je suis certaine que nous l'aurons. Pendant, après, peu importe, il est notre second but, notre descendance à qui nous léguons notre fierté d'avoir accompli nos certitudes ce qui animera son ambition et forgera sa propre conviction et sa force de caractère.....

– Allo !

– C'est Michèle. J'ai un message d'Ankara pour une visite urgente de leur ambassadeur en France accompagné d'un ingénieur directeur des services techniques de l'armée. Ils demandent une réponse par retour pour un rendez-vous. Que dois-je répondre.

– J'arrive Michèle, j'arrive tout de suite.

Chérie, je te laisse un problème urgent à résoudre. A ce soir.